AVENIR DE LA PENSÉE CRÉATRICE

—

Les difficultés dramatiques au milieu desquelles se débat la culture, en France comme ailleurs sans doute, ont dès maintenant des effets qui seront bientôt sensibles au regard le moins exercé.

Nombre d'esprits créateurs commencent à se détourner de ce qu'il faut appeler l'expression typographique. Les uns le font avec une sorte d'allégresse et l'espoir de créer un art nouveau : ce sont les cinémistes inspirés, ceux qui s'efforcent de penser non plus avec des mots, mais avec des images, des ombres et des lumières. On peut supposer que malgré les exigences de la machine parlante, le texte, dans l'évolution prochaine du cinéma, n'aura plus guère l'importance que d'un simple condiment.

D'autres esprits vont, de gré ou de force, vers la radio. Je ne crois pas qu'ils soient conduits là par une impérieuse vocation. Le palabreur de la radio ne voit pas la foule à laquelle il s'adresse. Il ne bénéficie guère de l'exaltation oratoire, sinon au prix d'une très épuisante débauche d'imagination. Quant au loyer de son labeur, il est médiocre, comme je le dirai bientôt. Tout me porte donc à penser que l'écrivain qui se tourne vers la radio le fait pour s'ouvrir une carrière nouvelle, pour s'assurer

de nouveaux débouchés, pour atteindre un nouveau public, pour accroître ses ressources et pour s'exprimer, malgré tout, pour donner issue au démon qui le tourmente. Lui qui, par nature, songe à l'éternel, doit se contenter du fugitif. Le livre, la brochure, le document typographique sont fragiles, vulnérables, mais ils représentent quand même, pour les êtres périssables que nous sommes, un gage de pérennité. Un écrivain ne renonce pas sans douleur à se faire imprimer, à fixer son œuvre et à laisser une trace de son travail et de sa passion.

La radio n'a pas rompu complètement avec le texte : dans l'état actuel du problème, elle exige un manuscrit. L'auteur a donc le devoir de conduire sa pensée jusqu'aux mots. C'est, en même temps, un grand travail et un grand bienfait. Oui, je le répète, un grand bienfait dans l'espèce de désordre où nous nous trouvons engagés. Je ne crois pas me tromper en disant que la plupart des écrivains véritables qui parlent à la radio souhaitent de publier leur travail, de lui donner, somme toute, sa destinée normale. Quelques-uns d'entre eux peuvent le faire. Ils sont très peu nombreux. Les autres doivent accepter que leur pensée s'évanouisse à jamais dans le frémissement des ondes. C'est une douloureuse épreuve.

Tout porte l'observateur impartial à croire que, dans les années prochaines, beaucoup de maisons d'édition vont devoir fermer leurs portes. Les grandes revues qui servent encore de truchement pour nombre de travailleurs, de chercheurs, d'esprits inventifs, les grandes revues ne résisteront, si toutefois elles résistent, que par des expédients économiques ou politiques étrangers à la littérature. Le « marché extérieur », comme disent les spécialistes, est presque fermé désormais. Le « marché intérieur » est hésitant, défaillant. La librairie agonise. Les nouvelles conditions du travail et du fisc lui proposent des problèmes qu'elle n'est pas en état de résoudre. L'homme qu'on appelait hier encore un « écrivain » sent que bientôt il va devenir un « parleur ». Il ne disparaîtra donc pas : on a toujours besoin de lui. Il va se continuer, se prolonger dans une société nouvelle, mais

il se trouvera presque dépouillé de ses plus anciens privilèges.

La radiophonie d'Etat, que je prendrai pour exemple, fait appel à l'inédit. Elle y trouve son avantage, puisqu'elle offre à ses auditeurs des paroles toutes neuves. Elle a de loyales excuses, puisqu'elle héberge des textes qui risqueraient, sans elle, de succomber à l'asphyxie dans la prison des tiroirs. La radiophonie est une grande dévoratrice; elle absorbe et vaporise du théâtre, des récits, des contes, des reportages, des essais, des poésies. Que les écrivains y prennent garde : la radiophonie qui représente pour eux, à l'heure actuelle, une carrière tantôt supplémentaire et tantôt complémentaire, risque, au train où vont les choses, d'être, dans quinze ou vingt ans, la principale voie d'expression. Il est tout à fait possible que la plupart des écrivains aient, avant qu'il soit longtemps, les plus grandes difficultés à publier leurs écrits, et qu'ils doivent se contenter de les « parler » devant le micro. L'écrivain, très prochainement, va redevenir un trouvère, comme au moyen-âge, avant le règne de l'imprimerie. On peut même supposer qu'il se lassera d'écrire et de préparer des textes destinés à se résoudre en bruit... Il se contentera peut-être d'improviser sur des thèmes.

Qu'importe! penseront certains, qu'importe! Un art nouveau va fleurir. L'inventeur de mythes, le propagateur d'idées, l'ancien écrivain, enfin, va s'adapter aux circonstances et garder quand même sa place dans le concert des puissances.

Il est à craindre, hélas, que cette place, petit à petit, ne devienne très misérable. Ce n'est pas sans une stupeur douloureuse que j'ai consulté les documents de la radiophonie d'Etat. Nombreux sont les écrivains qui travaillent pour cette institution. La plupart de ces écrivains son estimés et renommés. On les soumet à des épreuves multiples : ils doivent avoir des idées, les proposer, les faire agréer, s'appliquer à l'œuvre, c'est-à-dire composer un texte. Il leur faut ensuite se déplacer, car la radiophonie ne se fait point à domicile. Pour finir, on leur demande un effort vocal qui exige des aptitudes et même une

éducation. Ce travail complexe est récompensé de façon très insuffisante. On souffre à la pensée que les « honoraires » admis en France, pays de haute culture, sont très inférieurs à ceux que reçoivent pour le même office les écrivains de presque tous les pays étrangers. On souffre de voir que des hommes à qui l'on demande tant de sacrifices — et d'abord de laisser leur ouvrage à l'état de simple murmure, — reçoivent un salaire très faible, presque dérisoire.

Les comédiens sont souvent mieux traités et je reconnais de tout cœur qu'ils font des répétitions. Mais l'écrivain donne autre chose que du temps et du souffle : il donne sa propre substance. Il est celui qui crée. Il est au principe de tout. Il mérite un traitement de faveur.

J'ai consulté sur ce grave sujet tous les membres du conseil supérieur de la radiophonie que j'ai rencontrés aux séances. Ils sont unanimes à déplorer cette situation humiliante.

L'avilissement du créateur, du découvreur, du trouveur, de l'inventeur des images et des fables, de l'animateur des mots et des idées, l'avilissement de l'écrivain, pour dire bref, n'est pas une simple affaire corporative. Si le poète est pris en tutelle, réduit aux petits emplois, repoussé dans le rang des fonctionnaires subalternes, tout le monde en pâtira. Si l'esprit, privé de ses véhicules et de ses armes, confiné dans des offices lamentables, cesse de veiller et de combattre, la foule des hommes est bien près d'être abandonnée sans défense aux entreprises des ambitieux et notre société a des chances de retomber dans la barbarie primitive.

Le projet de M. Jean Zay donne à croire que l'Etat entreprend de protéger l'écrivain contre diverses personnes, et, par exemple, l'éditeur, ce qui souvent sera fort louable. Le moment me semble bon pour demander à l'Etat de protéger aussi l'écrivain contre l'Etat.

Défendre l'écrivain, dans le trouble de l'époque, c'est défendre la cause de la culture, c'est-à-dire la cause de l'homme.

Il faut que les pouvoirs publics s'intéressent à ce problème.

Il faut que les écrivains manifestent, tous ensemble, qu'ils ont compris le danger et que leur cause, parce qu'elle est celle du verbe, se confond en quelque sorte avec celle de notre espèce.

GEORGES DUHAMEL.

ÉMILE HOVELAQUE

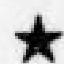
—

Emile Hovelaque, dont le *Mercure de France* doit publier des lettres de voyage, est mort au mois d'août de l'année dernière. Paralysé depuis 1922 par une cruelle maladie, aveugle dans les dernières années, il était retranché du monde. Il a laissé quelques livres, qui sont d'un maître, mais ils n'ont atteint qu'une élite, et aujourd'hui où tout se précipite, ils sont à peu près oubliés. En ces études tout objectives — sur l'Allemagne de la Guerre, sur les Etats-Unis, sur les civilisations d'Extrême-Orient, il est loin de s'être exprimé tout entier. Ceux-là seuls qui l'ont personnellement connu, qui ont passé par son rayonnement, savent tout ce qu'il était. Nous ne sommes plus que quelques-uns (1).

L'homme était extraordinaire et en tout hors de mesure. Par l'excès, chez lui, de la faculté de sentir, par ses ardeurs de passion et de rêve, et sa tendance à se tourmenter d'images, par les tensions de sa volonté et puis ses détentes en de profondes mélancolies, par son aptitude, enfin, à voir soudain s'ouvrir le fond métaphysique, j'ose dire qu'il m'a souvent rappelé les grands person-

(1) Les livres d'Emile Hovelacque sont les suivants : *Les Causes profondes de la Guerre* (Alcan, 1915); *Les Etats-Unis et la Guerre* (Alcan, 1919), *La Chine* (*Bibliothèque de Philosophie scientifique*, Flammarion, 1921), *Le Japon* (*ibid.*, 1922). Parmi les articles qu'il a donnés à des périodiques, les principaux sont intitulés : *Comment on restaure Versailles* (Gazette des Beaux-Arts, 1895), *Les Arts du Japon à l'Exposition de 1900* (*ibid.*, 1901); Jean Carriès (*Revue Hebdomadaire*, 1895), *Souvenirs sur Anatole France* (*Revue de Paris*, 1925). D'autres études, publiées à la *Revue de Paris* et à la *Revue des Deux-Mondes*, ont été réunies dans ses livres sur la guerre et sur les Etats-Unis.

nages de Shakespeare. Même poésie colorée de la parole, et sous la perfection de la courtoisie habituelle, mêmes dessous d'énergie primitive, impulsive, dont les réactions se traduisaient parfois, dans le courant de la vie sociale, par des gestes, des mots qu'il regrettait ensuite de n'avoir pas retenus, et c'est pourquoi, si ses dons admirables lui ont gagné beaucoup d'amis, il en a perdu beaucoup. Il était à demi Anglo-Saxon, et nous sentions en lui l'élément nordique. Il avait appris la raison latine; elle ne lui était pas native et n'a guère dirigé sa vie. Elle apparaît mieux dans ses livres; sa pensée s'y ordonne régulièrement, mais elle naissait par élans, par éclairs, d'intuitions, d'impressions soudaines et profondes, et tendait toujours à se traduire en images.



Il naquit en 1865, d'un père français, professeur alors au lycée de Grenoble, et d'une mère anglaise, dont la famille avait appartenu à la vieille *gentry* terrienne, et par une de ses branches se rattachait à des maisons historiques, aux Lansdowne, aux comtes de Dudley. De quatre à dix-sept ans, ses parents s'étant fixés à Londres, il fut élevé en Angleterre. A l'âge où l'être prend ses traits les plus profonds, il reçut la forte marque de l'éducation anglaise. Dans une de ces grandes écoles où les jeux sont obligatoires, et où l'on apprend encore à faire des vers grecs, il prit bientôt la tête de sa classe, et remporta tous les premiers prix. Pendant les vacances, il parcourait l'Angleterre, du Devon et du Norfolk au pays des Lacs, reçu par des parents et des amis, clergymen et squires, montant à cheval avec eux, suivant leurs chasses, ou bien cherchant la solitude et lâché dans la nature sauvage (*running wild in the wild country*, m'écrit son frère). Un de ses hôtes, Sir Thomas Acton, écrivain, philosophe, plus tard ministre de l'Instruction publique, frappé de l'étendue de son savoir et de la vigueur de son esprit, l'admit bientôt dans son intimité intellectuelle. A seize ans, le jeune Hovelaque le renseignait sur les théories psychologiques de Théo-

dule Ribot. Au même âge, il écrivait une grande étude sur le philosophe hollandais Grotius, et passait brillamment l'examen d'entrée de l'Université de Londres.

Mais il se savait Français de nationalité; il voulait l'être tout à fait, et telle se montrait déjà la force de son caractère que, l'année suivante, en 1882, il décidait de partir seul pour Paris et d'y préparer une carrière française. Il y travailla seul, subsistant d'une maigre pitance gagnée par des répétitions d'anglais. Quelques mois après son arrivée, il passait la première partie de son baccalauréat, grâce surtout à sa force en grec et en latin, car à cette époque, notre langue ne lui était pas encore naturelle. En 1884, il était licencié ès lettres.

C'est alors, à la Sorbonne, que je me liai avec lui. Qu'il était différent des autres étudiants, ce grand garçon pâle, au visage rasé, aux mâchoires creuses et serrées, au menton volontaire, musclé comme un athlète, et dont pourtant les lunettes de fer ne quittaient jamais les yeux! Au Luxembourg, en d'interminables allées et venues, il me parlait, de sa voix chantante, et presque toujours en anglais, de ses écrivains préférés, de Kingsley, de Ruskin, de Carlyle surtout. Il s'était pénétré de leur stoïcisme puritain; il avait le même culte de l'énergie silencieuse et qui se commande. Il était plein de Shakespeare; sa voix se faisait plus lente, il semblait entrer dans un rêve quand il me citait les passages où les héros du poète s'arrêtent, au milieu de l'action, devant la soudaine vision des éternelles profondeurs.

Trois ans plus tard, il était agrégé, et débutait comme professeur à Marseille en même temps que Lucien Poincaré, avec qui il se lia pour la vie. Il y vécut parmi des peintres, des musiciens et des poètes, les Vimar, les Bérengier, Paul Rougier, Paul Guigou, Seyssaud, tout jeune alors, au regard d'enfant, tout frais sorti de sa garrigue, et qui s'était appris la peinture impressionniste en gardant des moutons sur le mont Ventoux. Dans une famille où tout le monde était artiste, une amie qui chantait divinement le Schumann, le Berlioz, le Hændel, et qui

savait toutes les vieilles chansons de Provence, — avec elle Amici, professeur au Conservatoire de la ville, magistral interprète de Beethoven, le grisaient de musique : on en faisait tous les jours, et pendant des heures de suite chez les Vimar. Il s'enivrait aussi de soleil méridional, de l'air léger et capiteux de Marseille, de la beauté des montagnes qui s'allongent en frontons successifs sur la mer splendide, de ses longues randonnées à travers les pinèdes, vers les calanques ou dans les solitudes parfumées de la Nerthe. En janvier, devant le paysage sublime du Prado, quand le mistral fourbit le ciel d'un éclat métallique et fait courir sur le bleu ardent de la Méditerranée comme des volées de neige, il se jetait dans la mer pour mieux se confondre à ces éclatants tumultes. Des amis de Marseille qui me contaient ces transports le comparaient à un jeune dieu païen. Il était l'homme du Nord qui s'épanouit soudain dans la lumière latine.

Quand nous le revîmes, au début des vacances, les magies du Midi l'avaient métamorphosé. Nous ne le reconnaissions plus. Il portait une longue barbe noire; il était chaleureux, expansif; il nous accueillait par de marseillaises embrassades. Un an plus tard, il occupait une chaire à Paris, où, devenu très sociable, il fréquentait au Quartier Latin le café Vachette; il y rejoignait Jules Tellier, Raymond de La Tailhède, Moréas, Paul Guigou qui l'avait précédé à Paris, une petite troupe de poètes qui ne parlaient que de poésie. Tellier, ardent et sombre, ne sortait de ses silences que pour nous dire quelque nouvelle trouvaille qu'il avait faite dans l'œuvre immense de Hugo. La Tailhède nous déclamait ses vers, dont il ne fallait pas trop chercher le sens, mais admirables de magnificence verbale, plus étonnants dans la bouche de cet adolescent dont la taille menue, le visage sec, en lame de couteau, semblaient plutôt d'un jockey que d'un poète. Ses vers, il les déclamait, il s'en gargarisait, élargissant les syllabes, pour mieux en faire sonner la splendide musique. Hovelaque improvisait des traductions de Keats et de Shelley, qu'il savait par cœur.

Moréas, l'aîné, le maître, restait impassible. Un jour pourtant que l'assistance était plus nombreuse, il interpella tout d'un coup La Tailhède : « Raymond, l'Ode! » C'était une Ode à Moréas lui-même. Solennellement, le jeune poète en déroula les stances. Quand ce fut fini, comme notre silence religieux se prolongeait, Moréas, ajustant son monocle, le rompit d'un mot impératif qui témoignait sa satisfaction : « Raymond, encore l'Ode! » Et Raymond recommença.

Un grand jour fut celui où Tellier nous amena Verlaine. Jules Lemaître venait de le révéler, mais à son culte Hovelaque était initié déjà. Dans les longues lettres qu'il m'écrivait, alors que j'étais en province, il m'en envoyait, copiés par lui, des poèmes entiers.

A l'entrée du restaurant Boulant, Verlaine nous apparut coiffé d'un vieux chapeau tube, à bords plats, serré dans une redingote luisante d'âge, le cou enveloppé d'un foulard rouge qu'il ne quitta pas pendant le déjeuner. Il était d'une pâleur froide, étrange, presque cadavérique. Il sortait de l'hôpital. Mais il semblait heureux au milieu de cette jeunesse qui l'admirait passionnément. Tellier, Guigou récitèrent quelques-uns de ses plus beaux vers :

L'espoir luit comme un brin de paille dans l'étable,
Que crains-tu de la guêpe, ivre de son vol fou?...

Immobile, silencieux, il nous souriait de ses yeux un peu chinois. Vers la fin du déjeuner, il s'anima. Il nous tint de vagues propos humoristiques. « Shakespeare et Racine, nous dit-il, sont très gentils tous les deux. Il faudrait les faire s'embrasser... » Mais tout ce qu'il disait nous enchantait. Nous buvions ses paroles. Il nous semblait à la fois mystérieux et naïf comme un enfant.

A cette époque, je passais souvent mes soirées tête à tête avec Hovelaque; je le retrouvais tel que je l'avais d'abord connu. A la vue de l'ami, il s'animait; jusqu'à minuit, nous causions de tout, lui débordant d'images et d'idées toujours neuves. Mais au fond, il était triste; son besoin de société n'était que le besoin de se fuir. L'excitation passée, il retombait sur lui-même. Il n'attendait

rien de la vie, n'y voyant qu'une étendue monotone qui s'achève dans le néant. Qu'était-ce pour des énergies comme les siennes que son métier de professeur d'anglais? Emprisonné dans ce métier, qu'il accomplissait d'ailleurs en toute conscience, il me faisait penser à l'aigle malade de Keats, qui se languit du ciel. Guigou qui le connaissait bien, m'a dit que c'est en pensant à Hovelaque qu'il a écrit ces vers :

Devant les longs regards de sa mélancolie,
Le Futur paraissait comme passé déjà...

Il vivait trop dans le rêve; les images de ses temps heureux d'Angleterre et de Marseille l'agitaient. Je l'emmenai un jour à l'église anglicane de la rue d'Aguesseau. Les grandes prières, d'un rythme si calme et majestueux, les Psaumes scandés par toute l'assistance, se déroulaient. Il écoutait, les yeux fermés, et je m'aperçus que des larmes glissaient lentement de ses paupières. Je le revois aussi m'évoquant dans un petit restaurant du Quartier, où nous étions restés seuls après le dîner, ces paysages du Midi qu'il avait adorés, et dont sa nostalgie ne guérissait pas. Il semblait ne parler qu'à lui-même. Ses prunelles bleues, agrandies et comme noyées derrière ses verres, ne voyaient que le mur où se projetaient les images intérieures, des morceaux de mer, de montagnes, de pinèdes, de Méditerranée radieuse. Ce soir-là, il m'apparut vraiment visionnaire.

Cherchant toujours à s'oublier, Hovelaque commençait à sortir beaucoup. Aussitôt que son appétit de sensations, d'action, de société, trouvait à se satisfaire, tout l'élan de sa jeunesse lui revenait. Presque chaque jour, en ce temps-là, on pouvait le voir lancé dans la rue de Rennes ou le boulevard Saint-Michel sur sa bicyclette, qu'il dirigeait sans toucher au guidon, d'un souple mouvement de sa haute taille. Passionné d'art, avide de toutes les belles choses, il courait au Louvre, à Saint-Séverin, à Notre-Dame, à la Sainte-Chapelle, ou bien aux expositions, aux galeries de Durand-Ruel ou de Georges Petit, chez Hœntschel le décorateur, chez Bing, le fin

marchand de bibelots japonais, chez Vever ou Rouard qui lui montraient leurs collections. Deux fois par semaine, il allait chez Mlle Breslau où il retrouvait l'inséparable amie de cette noble artiste, Mlle Zillhardt qu'il avait connue chez la comtesse de Martel à qui Paul Guigou l'avait présenté. Dans l'antique et clair appartement de l'avenue des Ternes, dans la longue chambre aux clairs lambris qui servait d'atelier, parmi les toiles inachevées — des portraits de jeunes femmes, d'enfants, des tableaux de fleurs, le plus reposant décor, — il se détendait en de longues et gaies causeries où Breslau, sortant de son sérieux habituel, l'œil brillant d'un éclair de malice, jetait soudain quelque trait mordant de son humour. Chère Breslau, si droite, si franche, si généreuse, au fond! Mais elle ne pardonnait pas aux faux artistes. Elle avait la religion de son art. Quelle ferveur quand elle nous parlait de Dürer, d'Holbein, de Rembrandt, ses maîtres préférés, des primitifs flamands, des vieux imagiers gothiques!

Chez elle, entre 1890 et 1895, Hovelaque rencontrait parfois Carriès, le grand sculpteur et céramiste qui mourut si jeune. Elle en avait reconnu le génie quand il tâtonnait encore; elle avait apprivoisé ce farouche artiste. Pour elle, il sortait de sa solitude, du fiévreux travail où il se consumait au feu de ses fours. L'impression produite sur Hovelaque par Carriès fut profonde. Dans une suite d'articles publiés par un périodique anglais, dans une étude qui parut à la *Revue Hebdomadaire,* il en a dit la vie, les premiers rêves, la passion pour la sculpture du Moyen Age, pour les merveilles des anciens fondeurs et potiers japonais, — les ardentes recherches, aboutissant à des chefs-d'œuvre d'un art tout nouveau : ces bronzes somptueux dont les fauves et rouges patines semblent exsudées du dedans, ces grès inimitables, de surface si variée, aux tons si rares, et dont la mystérieuse matière est tiède au toucher comme une vivante peau. C'est probablement sous l'influence de Carriès que s'est éveillé l'amour d'Hovelaque pour les arts du Japon. Que de fois il m'a parlé de ce « magicien »; et comme il l'évo-

quait! Il revoyait ce fin visage étrangement verdâtre, d'une beauté aristocratique et sauvage — ses yeux « couleur d'absinthe, son sourire lointain, son « expression d'énergie ondoyante et d'indicible rêve ». A propos de l'admirable portrait qu'en a laissé Mlle Breslau, il a pleinement décrit cette énigmatique figure quand la Mort venait de la prendre.

Avec les deux amies, devenues pour lui de fraternelles camarades, Hovelaque partait le dimanche en longues randonnées. Par le train, on allait aux cathédrales de Chartres, de Reims, de Mantes; le plus souvent, à bicyclette, voir des châteaux historiques, de vieilles églises de l'Ile-de-France. Hovelaque, dans la campagne, était toujours en avant, pédalant vigoureusement, joyeux de la liberté de la route (les autos n'étaient pas inventées), les bras ouverts pour mieux respirer l'espace, ou se retournant vers nous pour nous signaler, avec quel radieux enthousiasme! un beau détail du paysage : un effet de lumière, la moire ondulante d'une prairie sous le vent, le bleu aérien d'un lointain coteau. J'admirais son bonheur, sa force, sa stature, le jeu des puissants muscles sous les gros bas de laine grise. Versailles surtout l'attirait. Nul n'a mieux dit les perfections de cet art qui a plié la nature à ses rythmes, les nobles symétries du Parc et du Palais, les futaies enchantées, les sombres miroirs d'eau où, parmi les reflets des branches, sous le geste de la Flore ou de la Cérès, semblent dormir les souvenirs d'un illustre passé. Quelquefois, après le dîner, quand je croyais sa journée finie, il enfourchait encore sa machine pour aller voir sous les grands arbres, au long des allées du Tapis Vert, flotter dans le clair de lune les blanches statues d'autrefois.

Lui-même, dans une lettre intime, s'est défini comme un visuel. Si prompt et puissant que fût en lui l'afflux des idées, j'ai parfois pensé que c'est comme peintre ou sculpteur qu'il eût le mieux donné sa mesure, si les circonstances ne l'avaient jeté dans une autre voie. Au temps où sa vie était encore solitaire et difficile, sa

grande consolation était la vue des belles choses. Dans son modeste logis de la rue Boissonade, les meubles étaient quelconques, mais sur les murs, il y avait d'authentiques gravures du XVIIIe siècle français, dénichées sur le quai, dans les boîtes des revendeurs; des estampes d'Harounobu ou de Yeishi; sur sa table de travail, des bronzes, des grès anciens de la Chine et du Japon, trouvés, achetés pour quelques francs au Bon Marché, au Louvre, où, perdus qu'ils étaient dans un bazar de bibelots orientaux modernes, il les avait tout de suite reconnus. Je me rappelle aussi quelques poteries de Carriès, et même une pièce importante, le buste pathétique d'un vieux chemineau en casquette. Ces quelques objets étaient alors toute la richesse de mon ami. C'était assez de le voir prendre dans sa main un de ses petits tchairés, de substance si dense et si fine, un Rakou vivant comme une chair, en palper l'épiderme, le vivant modelé, de ses longs doigts experts, pour savoir combien il était sensible à la beauté et aux significations de la forme et de la matière.

Il ne pouvait se passer de fleurs. Où trouvait-il ces renoncules aux tons si rares, ces grands pavots blancs, ces prodigieux chrysanthèmes? Quand il avait choisi le vase qui s'accordait le mieux à leur port, à la tendresse ou la somptuosité de leurs couleurs, avec quel soin minutieux il les disposait! Telle était l'exigence de ses yeux, qu'un jour que j'avais touché, en l'attendant chez lui, un bouquet de chardons argentés, il s'en aperçut tout de suite et me reprocha, presque avec irritation, d'avoir dérangé la direction qu'il avait donnée à leurs pointes.

Introduit par ses amis, qui voulaient le faire connaître, dans quelques salons littéraires, chez Mme Taine, chez Mme Ménard-Dorian, chez Mme Albert Cahen d'Anvers, chez Mme de Caillavet, il y perdit bientôt sa timidité première. Son éblouissante conversation, la richesse imagée de ses idées, sa puissance, quand il racontait ou décrivait, à communiquer ses visions des choses, à les faire apparaître comme on ne les avait pas encore vues, ces prestiges lui attiraient tous ceux qui l'avaient une fois

rencontré. De grands artistes reconnaissaient en lui un pair. On admirait l'abondance et le spontané chez lui de ces mots que l'auteur de métier ne trouve, le plus souvent, qu'en les cherchant. C'est ainsi que, dans le monde des lettres et de l'art, il s'est lié avec la plupart des maîtres de son temps, avec Barrès, France, Mallarmé, Brieux, Proust, Anna de Noailles, Mrs. Edith Wharton, avec Carriès, Rodin, Bonnat, Besnard, Lobre; en Angleterre avec Wells, Galsworthy, Bernard Shaw, Laurence Binyon; dans l'Inde avec Rabindranath Tagore; au Japon avec Lafcadio Hearn. Il avait attiré l'attention de Taine, de Berthelot, de Bourget. Kipling, qui ne l'avait vu qu'une fois, à Saint-Cloud, me demandait deux ans plus tard : « Qui est donc cet homme étonnant (*that wonderful man*) que j'ai rencontré chez vous? »

La culture d'Hovelaque était immense. Que n'avait-il pas lu? Mais il n'avait rien du livresque, du *bookworm*. A la conception qu'on se fait généralement de l'Universitaire, ce professeur de l'Université répondait si peu! La lecture excitait en lui des émotions, des visions. L'idée ne restait jamais sèche; si vive, impulsive, elle se dépensait en conversations, et c'est pourquoi il a peu écrit. Il avait toujours ses heures d'abattement, de rêve solitaire. Mais hors de ces tristesses, quelle impétueuse ardeur à la vie! L'énergie de vie, force de passion, de sensation, de volonté, d'entreprise, c'était pour lui la première des valeurs. Quand il avait dit d'un homme qu'il n'était pas vivant, il l'avait condamné.

Il aspirait à l'action. L'impatience de son désir le lançait tout de suite en avant, et il ne s'arrêtait que lorsqu'il avait ce qu'il voulait, — un trait qui s'est accentué chez lui à mesure que libéré de ses servitudes de jeunesse, il a pris conscience de ses pouvoirs et que sa nature s'est déployée. La première fois que m'apparut ce côté de son caractère, c'est quand il entreprit de sauver le parc et le château de Versailles — il y courait alors trois fois par semaine — des méfaits d'un architecte qui, sous prétexte de réparations, faisait gratter les statues, les mascarons, racler aux deux bras de la grande

croix d'eau les magnifiques stalactiques des parapets, et s'apprêtait à couper les bras meurtris par le temps de l'Ariane et de la Flore, pour les remplacer par de lourdes fabrications de plombiers. Déjà l'on commençait d'abattre, au bout de la longue perspective du Canal, les peupliers qui se lèvent des deux côtés sur la plaine, et semblent garder l'entrée des infinis. Trois vigoureux articles publiés par Hovelaque dans la *Gazette des Beaux-Arts* arrêtèrent ces déprédations. A cette campagne, il avait réussi à intéresser trois députés qui s'appelaient Maurice Barrès, E. M. de Vogüé, Edouard Aynard. Quand Hovelaque voulait quelque chose, il savait mettre les autres en mouvement.

Avec quelle fougue il a pris parti dans la célèbre Affaire! C'est alors qu'il fit la connaissance de Jaurès, de Trarieux, de Picquart, de Clemenceau, dont le frère est resté son plus constant ami. Par ses quotidiennes, ardentes discussions avec Painlevé, il a certainement contribué à l'amener au Dreyfusisme. Il avait tout de suite vu clair. Lucien Herr, chez qui nous allions alors presque tous les soirs, n'avait pas eu à l'endoctriner. Le lendemain matin de l'acquittement d'Esterhazy, dans toutes les maisons où il avait accès, il portait la première liste de protestation. De tous ceux qu'il vit ce jour-là, je crois que notre cher Painlevé fut le seul à lui refuser sa signature. Le grand mathématicien ne s'était pas encore jeté dans la politique, mais ce futur ministre de la Guerre avait le culte de l'armée, et son patriotisme lui voilait alors la vérité. Quelques semaines plus tard, il était le plus dreyfusard de nous tous, et l'on sait de quel cœur il a combattu pour « la Cause ».

Hovelaque, d'ailleurs, ne vit pas la fin de l'Affaire. Il avait posé sa candidature à la bourse du Tour du Monde. Dans l'été de 1898, elle lui était octroyée; à l'automne, il partait pour l'Orient.

Son périple dura deux ans. Préparé par les études auxquelles l'avait porté depuis longtemps sa passion pour les arts de l'Extrême Asie, il visita l'Inde, l'Indo-

Chine, la Chine, le Japon, les parcourant dans tous les sens, consacrant plusieurs mois de son voyage à chacun de ces vieux pays. Ce qu'y furent ses sensations, à quel point il les a pénétrés et s'est pénétré de leurs suggestions, on le verra par les admirables lettres que publiera bientôt le *Mercure*. Par-dessous les aspects extérieurs, il sentait les influences plastiques de la nature sur les hommes, il considérait les idées qui dirigent les âmes, les conceptions du monde et de la vie qui, se traduisant dans l'organisation sociale, les mœurs, les arts et jusque dans les physionomies, font l'unité de la civilisation.

Quand il revint, nous espérions de lui un livre : il finit par nous en donner deux, bien longtemps plus tard. Tant d'images, d'idées qu'il avait reçues de l'Asie parurent d'abord se disperser en une suite de causeries qu'on lui avait demandé de faire sur son voyage dans les principaux lycées de France. Il en réunit aussi quelques-unes dans les articles qu'il envoyait au *Century* de Londres, et dans une étude que publia la *Gazette des Beaux-Arts* sur la statuaire et la peinture ancienne du Japon à l'Exposition de 1900.

L'année suivante, il était nommé Inspecteur général de l'Instruction publique. Heureux changement de son existence. Appelé par ses fonctions à voyager dans toutes nos provinces, en Corse et dans l'Afrique du Nord, ses ressources s'accroissant, il put dès lors satisfaire amplement ses goûts. Aussi bien que tous les lycées, il connut bientôt tous les magasins d'antiquaires de province, et quelles trouvailles il y faisait! Libre de disposer ses tournées à sa convenance, il passait chaque printemps quelques semaines en Algérie. Il poussait quelquefois plus loin. Il connut Athènes, Constantinople; en Haute-Egypte les grands monuments des Pharaons. A Biskra, en 1911, il rencontra la jeune fille américaine qui devint sa femme (1).

(1) L'activité professionnelle d'Hovelaque n'a jamais souffert de ces voyages. Sur la part prépondérante qu'il a prise à la réforme de l'Enseignement des langues vivantes (Rapports, Conférences à la Sorbonne, articles dans les Revues spéciales) voir l'hommage que lui a rendu son successeur, M. Ch. Garnier dans la *Revue des Langues Modernes*, N° de décembre 1936.

Quand vint la guerre, Hovelaque, qui avait près de cinquante ans, fut l'un des premiers à montrer qu'elle sortait du germe redoutable contenu dans la philosophie allemande de la Nature. Dès l'automne de 1914, dans un grand article de la *Revue de Paris* sur les causes profondes de la guerre, il le démontrait avec une force, une abondance de documentation qui nous surprit. Nous ignorions que ses études s'étaient portées sur ce sujet qu'Andler, jusque-là, semblait seul à connaître. Mais le savoir de notre ami nous apportait toujours de ces surprises.

Peu de temps après, Hovelaque, que tout désignait pour le service de la propagande, fut envoyé en Amérique. C'est en Californie qu'il devait porter la parole française. Il y alla et en revint par le plus long. De New-York à Boston, à Baltimore, à Chicago, à San Francisco, de Buffalo à la Nouvelle-Orléans, il a interrogé l'opinion américaine, s'efforçant d'en reconnaître les différents courants. A cette recherche, il était admirablement préparé; il avait déjà séjourné plusieurs fois aux Etats-Unis. Il en possédait toute la littérature; il en connaissait à fond la psychologie.



Au mois de novembre suivant, en deux articles de la *Revue des Deux Mondes,* il donnait les résultats de son enquête. On était profondément déçu chez nous par l'attitude du gouvernement de Washington devant une guerre qui mettait en jeu l'existence des nations démocratiques. L'impatience était grande. Le Président démocrate allait-il persister dans un rôle qui rappelait celui de Ponce Pilate? Entre les agresseurs impérialistes et les défenseurs du droit, il refusait de distinguer. « Les Etats-Unis — disait-il — avaient pour devoir de rester neutres, non seulement de parole, mais de pensée. » Et pourtant, dès le début de la guerre, de ferventes sympathies s'étaient déclarées, en Amérique, pour notre cause. De grands journaux, beaucoup d'écrivains avaient pris parti pour les Alliés, dénoncé l'énormité des appétits pangerma-

nistes, signalé la menace à la civilisation libérale. Et combien de dons généreux, d'œuvres secourables à nos soldats, à nos blessés, à nos provinces envahies attestaient l'amitié pour la France!

Voilà l'antinomie qu'Hovelaque entreprend, à son retour, d'expliquer. Pour répondre à la question ainsi posée, il fallait descendre dans les dessous où s'élaborent les réactions d'un peuple immense et bien plus divers qu'on ne l'imagine. Les voix qui se lèvent alors pour la France ne sont que d'une élite éclairée, et ne viennent guère que des Etats de l'Est. M. Wilson l'a dit : « La voix que l'on entend n'est pas celle de toute l'Amérique; elle ne monte que par endroits. » C'est aux suggestions que l'on n'entend pas, plus générales et profondes, qu'obéit le Président.

Pour en faire sentir la puissance, Hovelaque commence par décrire ses impressions de Français, débarquant, en 1915, à New-York. Quel contraste avec l'angoisse, les aspects morts du Paris qu'il a quitté! Intensité, intolérable éclat de cette vie américaine qui soudain l'enveloppe. Que la guerre est loin! Il marche « entouré de fantômes douloureux, et voit des foules se presser devant les transparents qui annoncent les résultats d'une partie de base-ball ». Alentour, le trafic gronde; « les gratte-ciel semblent des demeures de Titans, jaillies d'une inépuisable source d'énergie. Dans le port, les bacs géants chargés de trains entiers, des milliers de bateaux tissent sur l'eau le réseau d'une toile éternellement inachevée. Cette ville est comme une vertigineuse usine où parmi le tonnerre des machines, dans l'étourdissement des bielles luisantes, les courroies s'entrecroisent en fuites tremblantes, où tout se précipite sous l'impitoyable contrainte d'une force centrale qui ne connaît ni arrêt, ni ralentissement ». La vie semble accélérée, la prospérité accrue par la guerre qui ravage l'Europe. Dans l'interminable Cinquième Avenue, un fleuve de richesse coule. L'onde vitale sourd de partout, « traverse et soulève tout dans ces rues où, sous le tonnerre du chemin de fer aérien, ruissellent les multitudes pressées ». La nuit, Broadway

s'embrase. « Flamboiements, féeries de lumière que porte jusque dans le ciel la rayonnante tiare des tours colossales... On voudrait fuir, ne plus voir, ne plus entendre; on ferme les yeux, mais sur la rétine persistent des lignes de feu, et de la ville monstrueuse monte encore comme un bruit de grandes eaux ». Peut-on s'étonner que l'Américain moyen, aveuglé par la puissance des images immédiates, soit peu sensible à celles que les journaux lui apportent du cataclysme européen?

Et plus loin, dans les immenses espaces de l'Ouest, les bruits de notre monde s'éteignent. Aux appels des écrivains de l'Est, ce n'est pas seulement de l'indifférence, c'est une résistance positive que l'opinion oppose. Aller combattre pour les Alliés? On n'aime pas l'Angleterre, c'est la vieille ennemie, et les Anglais passent pour hautains, dédaigneux, « des aristocrates qui traitent en parvenus leurs cousins d'Amérique ». On déteste la Russie tsariste : « Sibérie, knout, pogromes, ces clichés suffisent à la définir. » D'innombrables Irlandais et Juifs russes immigrés entretiennent cette rancune et cette haine. Sans doute, pour la France, la sympathie est traditionnelle : on la dit chevaleresque, reine des arts et des élégances; mais les Puritains, qui sont restés forts, ne lui sont pas favorables; elle est papiste ou athée, immorale et légère. A l'Américain formé à l'idée des grandes affaires, « ses méthodes commerciales et industrielles paraissent arriérées, notre décadence économique certaine ». Il a le respect de la force et du succès; il admire la puissance et l'efficacité des organisations allemandes. Enfin, treize millions de Germano-Américains exercent dans le Middle-West leur action de présence, et combien ils semblent plus proches que les rares Français! Ces bons citoyens, pacifiques et travailleurs, dont beaucoup dirigent de grandes entreprises, dont les chants, les poétiques légendes de la forêt allemande reposent de l'âpre milieu américain, comment croire que leur Allemagne a voulu la guerre, commis les crimes dont on l'accuse?

Hovelaque avait trop le goût des vues générales et le besoin des causes profondes pour se borner à cette en-

quête et ne pas dépasser son sujet. « Les réactions d'un peuple, écrit-il, sont fonction de sa psychologie. » Quels sont donc les caractères propres de l'Américain moyen, les forces qui ont déterminé cette forme distincte de l'âme humaine? Cette étude l'entraîne loin. C'est tout l'essentiel de l'esprit américain qu'il entreprend maintenant de décrire et d'expliquer. Il en suit le développement depuis le germe; il montre les conditions singulières qui ont déterminé le type. En une vivante synthèse, il en lie tous les traits. Mais il faut renoncer à résumer ces pages où les idées se pressent trop denses pour se laisser encore condenser.

Au début d'avril 1917, il s'embarquait encore une fois pour New-York. Quand il y arriva, les Etats-Unis venaient d'entrer dans la guerre. Pourquoi, comment l'opinion s'était-elle retournée, il l'a longuement expliqué dans son livre, mais quelques lignes de l'*Avant-Propos* suffisent à le dire. C'est la grossière exagération de la propagande allemande, à laquelle les Germano-Américains ont pris une part si indiscrète que leur présence est dénoncée comme un danger pour l'unité de la nation. C'est la découverte des intrigues allemandes pour dresser le Mexique et le Japon contre les Etats-Unis, la publication des câblogrammes déchiffrés, des papiers saisis, — coup de tonnerre qui rapproche la menace, éveillant tout le pays à son évidence. C'est l'écroulement du tsarisme qui lève les derniers scrupules, puisque maintenant, dans le camp des Alliés, il n'y a plus que des gouvernements démocratiques. Et par-dessus tout, l'insolente interdiction aux navires américains de certaines zones de l'Océan. Aussitôt que le Président a déclaré la guerre, toute opposition, devenant trahison, est balayée. M. Wilson l'a proclamé : « L'Allemagne impérialiste est l'ennemie naturelle de la Liberté. » Aussitôt la volonté de guerre se propage; l'élan est celui d'une croisade.

C'est comme adjoint technique à la mission de Joffre et de Viviani qu'Hovelaque retournait pour la cinquième fois aux Etats-Unis. Consulté tous les jours par les deux

chefs, reçu avec eux dans l'intimité de M. Wilson, les suivant au Congrès, au Sénat, interprétant leurs discours, assurant la liaison avec les hommes politiques, les gouverneurs d'Etats, les municipalités, les représentants de la Presse, il a tout su des travaux et des effets de cette mission. De cité en cité, ils allèrent jusqu'à Saint-Louis. Quelles ovations les accueillirent, ce que fut partout l'enthousiasme, on peut dire la frénésie de ces populations suggestionnables, promptes à l'émotion collective, au passage dans chaque ville de l'homme d'Etat et du vainqueur de la Marne qui leur incarnaient la France, Hovelaque l'a raconté, et dans son récit revient le souffle irrésistible de ces journées-là. Mais en d'autres chapitres de son livre, il avait dit l'instabilité de l'âme américaine, sa docilité à des courants de passion aussi changeants que les blizzards et les vagues de chaleur qui viennent soudain passer sur le pays. Il insistait sur la nécessité d'un effort continu pour maintenir après la guerre la position morale de la France aux Etats-Unis. Mais c'est en vain qu'à Paris il s'employa à maintes reprises au service de cette idée. Il s'est toujours heurté à l'inertie ou l'orgueilleuse résistance des bureaux, et le champ fut laissé libre à l'incessante propagande germanique contre laquelle, avec un retard de dix-huit ans, nous commençons à peine aujourd'hui à tenter de nous défendre.

Dans les deux années qui suivirent, il fut tout aux problèmes de la guerre et de la paix. M. Wilson, durant son séjour à Paris, causait avec lui. Hovelaque voyait alors beaucoup le Président Poincaré, Clemenceau et, presque chaque jour, Painlevé au Ministère de la Guerre. Dans les réceptions des journalistes américains qui venaient suivre chez nous les événements, il jouait un rôle actif, leur expliquant nos points de vue, nos besoins, la nécessité d'un règlement qui nous garantirait contre une nouvelle agression de l'Allemagne. Plusieurs fois il les accompagna aux régions dévastées.

*

Le traité de paix conclu, ses pensées se retournaient vers les mondes lointains où il avait trouvé jadis ses plus parfaites sensations de beauté, la profonde Chine, le grave et souriant Japon. Depuis longtemps, les spécialistes le considéraient comme l'un des plus sûrs connaisseurs des arts de l'Extrême-Orient. Il les avait longuement étudiés sur place et dans les incomparables collections d'Amérique. Un Migeon, un Raymond Koechlin, un Laurence Binyon venaient le consulter, regarder les merveilles — bronzes, peintures, estampes, blancs de Chine, poteries coréennes — que, sans chercher à composer des séries, il avait rassemblées dans ses demeures de Paris et de Montfermeil, et qu'il savait harmoniser à des sculptures du moyen âge, à des meubles charmants de l'ancienne France.

En 1920, il commençait d'être malade. Les médecins lui conseillaient d'aller se reposer en Egypte. Les désirs d'Hovelaque étaient plus forts que sa raison. Un congé de santé l'affranchissant pour un an de ses tâches professionnelles, il se persuada qu'un nouveau séjour dans cette Extrême-Asie dont il avait gardé la nostalgie pourrait bien mieux le guérir.

Chose étrange et bien significative, c'est avant son départ pour Shanghaï qu'il écrivit en quelques semaines ce livre sur la Chine que nous n'attendions plus de lui. Tel était Hovelaque et la vivacité de ses impulsions. Il ne pouvait écrire que d'un élan, sous l'empire des images intérieures. A l'idée de ce voyage, toutes celles que, vingt-deux ans auparavant, il avait rapportées de Chine prenaient une vie telle que, sans attendre d'avoir revu ce pays, il lui fallait maintenant les traduire.

La *Chine* d'Hovelaque est, je crois, sa meilleure œuvre. Ses plus belles facultés s'y déploient, celle de l'artiste et du poète qui décrit des beautés qui le ravissent, celle du penseur qui voit les ensembles, et, dans une civilisation, les forces profondes qui en déterminent tous les traits.

Quand on sait dans quelle fièvre ce livre fut improvisé, on reste confondu par la puissance pénétrante de la pensée, par la précision du savoir dont témoigne la multiplicité des textes et des références. De cette richesse, comme du mouvement du style, de l'éclat ou des finesses de la couleur, que peut-il rester dans une analyse? Mais ce livre est aujourd'hui à peu près introuvable et l'on peut tenter d'indiquer brièvement quelques-unes des idées qui s'y pressent.

Ce qu'Hovelaque signale d'abord, c'est la singularité des aspects que présentent la nature et l'humanité dans ce monde que d'immenses déserts, des montagnes de glace, des jungles impénétrables ont tenu si longtemps séparé du reste de la terre. Formes bizarres, lignes zigzagantes des paysages, étrangeté et pourtant banalité du visage chinois, « ce masque de parchemin lisse, aux yeux de noir émail impénétrable », et que chaque génération ramène en millions et millions d'exemplaires. Puis le caractère général de cette société qui a résisté à tant de conquêtes et d'invasions : une démocratie agricole, fondée sur l'idée de la famille où se répètent, depuis les premiers temps de l'histoire, les mêmes formes de vie, les mêmes gestes, — une ruche immense où revient toujours le même insecte patient et travailleur.

Après cette vue d'ensemble, l'étude de la civilisation manifestée dans ses modes divers : les croyances et les rites, les coutumes et les institutions, les philosophies, la poésie, les arts, enfin, où tout vient s'exprimer en formes sensibles.

Une religion toute formaliste, où se mêlent les cultes primitifs de la terre et des morts, la morale pratique et laïque de Confucius, l'obscure mystique du Tao, dont le principe nous est ainsi défini : ataraxie, immobile contemplation de la nature, fusion de l'être individuel dans l'esprit de l'univers; — et puis l'apport de l'Inde, le Bouddhisme, rayonnant dans toute sa pureté sous les Tang, dégénérant ensuite comme le Taoïsme en pratiques populaires de magie.

Mais c'est l'art qui inspire à Hovelaque ses plus belles

pages; pendant trente ans, il l'avait étudié avec la passion intuitive de l'amour. Tout ce qu'il en avait appris, senti, se concentre dans le chapitre où s'évoquent les œuvres des grandes époques : les sculptures Han, les plus anciennes de toutes, purement chinoises, animées d'une vie » qui circule comme une flamme légère à travers des processions de saints, d'anges et d'animaux », celles des Tang où apparaît le génie métaphysique de l'Inde. Augustes, extatiques figures de Bouddhas, de Boddhisatvas qui respirent la paix des grandes choses éternelles : « Leurs fronts ont le rayonnement des sommets qui, le soir, semblent regarder par delà la vie un infini de calmes splendeurs. » Hors du monde multiple, muable et périssable, ils sont revenus à l'Etre immobile, absolu dont on ne peut rien dire que : *Il Est.* Mais peu à peu l'influence hindoue s'atténue, « s'éclaire d'une inexprimable candeur, d'une subtile et riante jeunesse ». Le sentiment de la grandeur et du mystère de la nature s'y expriment encore, mais surtout celui de sa beauté, de ses harmonies. Chez les peintres, l'idée bouddhique se traduit en images d'insectes ailés, d'oiseaux, de fleurs, de blancs et roses printemps, de ruisseaux, de vagues sinueuses, qui disent l'éphémère des apparences. Les paysages tracés du pinceau le plus subtil, en lavis d'encre sur des soies comme enfumées, s'enveloppent de fluantes brumes où les formes durables, les rochers, les îles, les côtes de la mer perdent leur substance; les montagnes, par-dessus des nuages, y flottent dans l'espace en aériennes visions. Point d'ombres, de reliefs, de perspective. Le ciel n'est jamais bleu; à peine çà et là quelques points de couleur. L'artiste ne cherche pas à copier le réel, mais « à rendre par le rythme des lignes l'esprit vital des choses ». La matière est réduite au minimum : en quelques traits choisis, tout est suggéré. Entre cet art et le nôtre, une autre différence, c'est le déplacement du centre d'intérêt. A part les portraits, les figures de saints retirés au plus secret des bois et de la montagne, le sujet n'est pas l'homme. Comme l'oiseau dans le ciel, comme la fleur dans la forêt, il n'occupe qu'une place

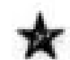
insignifiante dans la nature qui le dépasse de toute part, et dont sa petitesse fait mieux sentir la grandeur.

Aux relations de la Chine avec l'Europe, depuis les expéditions portugaises à ses récentes transformations, Hovelaque a consacré la dernière partie de son étude. Il montre les bouleversants effets produits par l'introduction trop rapide des idées rationnelles et de la mécanique d'Occident. Rupture soudaine des équilibres, des harmonies qui prolongeaient le passé, profonde atteinte aux antiques traditions d'art, de douceur et de moralité, et puis révolution, anarchie, interminables guerres civiles. « Les convulsions se prolongeront d'autant plus que la distance qui sépare la Chine des peuples modernes est plus grande et sa masse plus énorme. » La conclusion d'Hovelaque est pourtant qu'elle finira par retrouver un ordre social durable. Sa structure profonde est trop ancienne pour ne pas tendre d'elle-même à se rétablir. Plusieurs traits de cette antique société sont étrangement modernes. De tout temps, elle fut démocratique et séculière; elle a toujours ignoré les luttes de classes et les fanatismes religieux. La singulière plasticité de la race, dont témoigne l'aisance de ses émigrants à tout apprendre et copier, sans critique ni comparaison, des milieux étrangers, facilitera l'adaptation de la Chine à ses conditions nouvelles.

Dès son retour, Hovelaque se mit à un autre livre, le pendant de sa *Chine*. Il avait retrouvé dans le riant éther du Japon les félicités qu'il y avait goûtées jadis. En des pages qui s'égalent aux plus belles de Lafcadio Hearn, il décrivait l'exquise perfection de l'ancienne civilisation nippone, les délicatesses de ce monde dont la féerie durait encore : la conception esthétique de la vie, le sens de la beauté inné chez tous, et qui fait du plus humble un artiste et un poète; le culte universel des paysages, la politesse des mœurs, la fine et paisible joie qui anime tous les visages — ce perpétuel sourire du Japon, — et, par-dessous, tant d'énergie disciplinée, un si impérieux patriotisme, le sens universel de l'honneur,

le mépris de la mort, — ces vertus héroïques, apprises des Samouraï, qui opposent le Japon conquérant et fièrement rassemblé autour de son Mikado à la Chine inorganique et passive.

Le *Japon* d'Hovelaque ne fut pourtant pas écrit avec le même élan que sa *Chine*. On lui avait demandé un historique détaillé, et, visiblement, l'histoire embrouillée des Shoguns, de leurs luttes, depuis le XIIe siècle, lui fut une besogne fastidieuse. On peut croire qu'il éprouva le même ennui à étudier l'évolution du Japon moderne, ses constitutions successives, le système et les luttes des partis, l'organisation bureaucratique qui a soumis le pays à un socialisme d'Etat impérialiste. Il lui fallait aussi décrire l'administration — justice, finances, enseignement, travaux publics — entrer dans les statistiques de l'industrie et du commerce, montrer enfin les conséquences sociales de ce prodigieux développement économique dont la concurrence menace aujourd'hui l'Occident. De tels sujets ne s'accordaient pas à son talent, à ses dons d'intuition et de sympathie imaginative. Avec quel fervent bonheur, au contraire, il a parlé des merveilles d'un art qui l'avait enchanté! Ici encore, c'est le chapitre culminant du livre. De cet art du Japon, il évoque et commente les formes successives, depuis les grandes œuvres religieuses du VIIe et du VIIIe siècle, les augustes, les surhumaines figures des sanctuaires de Nara et d'Horiuji, jusqu'aux précieuses estampes du XVIIIe siècle, ces images légères dont les lignes harmonieuses, les personnages vêtus comme des fleurs, le sobre et délicat décor nous disent, comme les bronzes, les céramiques, les laques d'or, les raffinements de cette civilisation, quand rien du dehors ne l'avait encore dérangée.



En trois années, dont une partie se passa en voyage, Hovelaque nous avait donné trois livres, l'un sur les Etats-Unis, les deux autres sur l'Extrême-Orient. Il s'était enfin plié aux disciplines de l'écrivain. Il était à l'âge

où l'homme atteint à la plénitude de sa force spirituelle, où s'engrangent les fruits les mieux mûris d'une vie d'artiste et de penseur. Hélas! il nous revenait plus malade qu'il n'était parti. La brusque remontée des eaux chaudes de l'Océan Indien dans la mer Jaune, l'hiver glacé de Pékin lui avaient été funestes. Quand nous le revîmes, sa haute stature était déjà pliée par le mal obscur qui, resserrant par degrés sa prise, finit, il y a quelques mois seulement, par l'emporter. J'ai dit que tout était extraordinaire en lui : tout le fut dans sa destinée. Fils de deux races, formé jusqu'à dix-huit ans par la culture anglaise, l'orientation de sa vie changeant brusquement, il s'était fait une autre âme en France. Il a connu la pauvreté : de lourds fardeaux ont opprimé sa jeunesse, et puis soudain comblé par la fortune, l'espace s'ouvrant à lui, il a pu déployer toutes ses puissances. A présent, lui qui s'était rempli de tant de sensations, de visions, qui avait connu toutes les formes de la nature et de l'humanité, — on peut dire survolé le monde, — il était condamné à vivre cloué dans un fauteuil, tourmenté d'atroces souffrances, bientôt aveugle et ne quittant plus son lit. Le monde l'oublia vite. Il avait perdu celle dont la douceur, la tendre patience l'apaisaient et le consolaient. Nous n'étions plus, avec son frère Henri, que quelques amis à le visiter : Mademoiselle Zillhardt, Emile Legouis, Paul Clémenceau, chacun avait son jour de la semaine.

Je reverrai toujours la majesté de ce visage supplicié, dont la maigreur, les creux d'ombre, les orbites saillantes sur les cavernes des yeux morts rendaient plus sensibles la hauteur du front, l'admirable architecture de la tête où s'était réfugiée la vie. Etendu toujours sur le dos, son corps ne bougeait plus; à peine pouvait-il remuer la main — une main qu'il ne nous était plus permis de serrer, le plus léger contact lui étant intolérable. Plusieurs fois, il y eut des jours de crise où nous crûmes que c'était la fin. Il résistait toujours; sa vitalité semblait invincible. D'une voix lente, comme souterraine, avec toujours la même force saisissante d'expression, en phrases

chargées d'images et aussi achevées que s'il les avait écrites, il suivait des idées générales, il commentait les œuvres des nouveaux écrivains, ceux d'Angleterre, d'Amérique, aussi bien que de France. Autour de son lit, il y avait toujours des livres que sa secrétaire lui lisait; il se tenait au courant de tout; il dirigeait tout dans sa grande maison. Son caractère dominateur ne fléchissait pas; jamais l'énergie de son esprit n'avait été plus vive. Brûlé par l'insomnie, — les hypnotiques n'agissant plus, — il dictait, le matin, d'un trait, des lettres qui couvraient des pages de dactylographie serrée. Deux ans avant sa mort, il commençait pour ses enfants ses Mémoires, évoquant ses jeunes années d'Angleterre, ses jours heureux de Marseille, des paysages qui lui restaient inoubliables, les figures des amis qui avaient le plus compté dans sa vie, celles des maîtres de l'art et de la pensée qu'il avait connus, ses souvenirs d'Amérique, d'Egypte, d'Asie, — et aussi les rêves de ses brefs moments de sommeil, — rêves étranges d'une grandeur mystérieuse, quasi fatidiques comme certaines visions d'Edgar Poe. Parfois, il se faisait lire par nous quelques morceaux de ces dictées. Je voyais les pages s'accumuler avec une rapidité surprenante. En trois semaines, les cahiers nouveaux auraient fait un volume.

De toutes les beautés qui l'avaient enchanté, rien ne lui restait plus que la Poésie. Il se récitait, il nous récitait des vers dont sa mémoire était pleine, — de Shelley, de Keats, de Vigny, de Baudelaire. Un jour, ce fut, à mon fils, du Sophocle, d'abord en grec, pour lui mieux faire sentir les sonorités et les rythmes. Souvent il revenait à des poètes qui avaient été ses camarades au Quartier Latin : Tellier, Raymond de La Tailhède, Paul Guigou. Avec quelle aspiration il me dit un jour ces vers de Tellier!

O la peur et l'espoir des âmes, bonne Mort,
Dont le souci nous trouble un temps, et puis nous aide,
Mystérieux écueil où se blottit un port,
Et poison merveilleux où se cache un remède...

Au commencement du mois d'août dernier, une jeune fille, à son chevet, lui lisait encore du Keats. Quelques jours plus tard, il était délivré.

ANDRÉ CHEVRILLON.

LA FEMME EN SANDALES

—

A Picart Le Doux, qui sait inscrire sur ses toiles, parmi tant d'audaces, l'équilibre.

— *Pardon escuse* d'entrer sans frapper! J'ai fait comme pour M. Escoube : ordre de le réveiller, chaque *matein*, dès la demie de six heures. Voici votre café au lait. Du lait de chèvre : vous ne le craignez pas?

L'accent sonore de l'homme?... Le badigeon de chaux sur les parois de la chambre à demi-obscure?... Non, Jean Ferrier ne se trouvait plus dans son logis de Montmartre! Un souffle d'une douceur exquise et qui fleurait un parfum de mer filtrait entre les lattes des persiennes closes.

Les quatre murs et le lit — un drap de coton pour toute couverture, — tombés des gouffres du sommeil, se situèrent en Provence, sur le littoral. Le Parisien se retrouva enfin à dix minutes de ce Saint-Trophime où, la veille au soir, après une journée de rail, il était arrivé par le dernier autobus, à la nuit close. C'était ce vieux-là, le fermier d'Escoube, qui, de la gare à la « bastide », avait trimbalé l'ombre d'une valise, dans une brouette ténébreuse.

Le père Fabrègue parlait toujours. Masque de corsaire, au contour audacieux, front escarpé, nez en bec d'aigle : avec cela, un regard prudent de paysan. Dans les mimiques que les lèvres projetaient agilement sur les maigres joues, comme sur un écran, Ferrier lisait avec amusement, tout ensemble, la curiosité et la familiarité, une sommaire déférence pour l'ami du patron, et la dignité personnelle de l'orateur.

Soudain, il n'écouta plus... Un être bien plus important qu'un homme venait de se révéler dans la pièce.

C'était un rais de soleil, sur le mur : les volets de la croisée devaient être un peu disjoints vers le haut. Ici, dans l'air pur, le rayon ne se décelait point par une illumination de poussières dansantes. Rien que l'arrivée, sur la paroi, de la lumière : droite, blanche, haute comme la main et large d'un travers de doigt. Cette lumière-là s'était emparée de la chaux, dont elle ennoblissait chaque grain.

Elle était vigilante comme un signe.

Elle était splendide comme une femme.

Elle semblait répandre autour d'elle un silence.

Le fermier avait posé son plateau. Il s'approcha des volets, leva la main vers l'espagnolette.

— Non merci, j'ouvrirai moi-même! s'écria Ferrier.

Son exclamation avait été si vive que l'homme en fut froissé. Le Parisien s'en rendit compte, et, se rappelant que la femme du fermier était souffrante, demanda de ses nouvelles.

Le Méridional hocha la tête :

— Madame Fabrègue a été *biegn* fatiguée cette nuit, prononça-t-il avec solennité.

Ferrier ne comprit pas : il ne connaissait pas encore le parler de ce pays où le travail est regardé comme une nécessité si fâcheuse que les mots « fatigue » et « maladie » y sont synonymes.

— Allons, j'espère qu'un peu de repos... Mais, dites-moi, fait-il beau ce matin? demanda-t-il sans songer, bien qu'il eût sous son regard le rayon : comme si cette lumière avait le pouvoir d'exister par elle-même.

— Un meilleur temps? Ah, que non pas! Toujours ce soleil! Songez : depuis deux mois, depuis mai, pas une goutte d'eau. Vous en avez de la *channce,* dans le Nord! Il paraît que *justemain,* il pleut à force, là-bas.

Etc... Tant de paroles agaçaient Ferrier. Elles lui semblaient offenser l'autre visiteur : le rayon. Il se sentit soulagé quand le père Fabrègue sortit enfin.

Alors, aux yeux de Ferrier, la lumière merveilleuse fut toute seule dans la pièce.

Ferrier la contemplait avec ferveur, avec crainte. Que venait-il chercher dans ce pays, dans ce Sud qu'il n'avait jamais vu encore? De la lumière, en effet... Mais était-il possible qu'une clarté pareille à celle-ci pût posséder au dehors toute la façade de la maison?

Il inclina la tête et songea.

Toucher en lui-même ce tuf profond que, pour chaque homme, est le souvenir du métier : de ces choses, de ces gestes qui prennent une si large part de chaque existence? Cela ne dura qu'un instant... Le gagne-pain de Ferrier — un minutieux travail de dessinateur industriel, épures, lavis, gouaches, — les journées opaques auxquelles il arrachait à grand'peine les heures de sa vraie vie, celles de l'art, celles de ces robustes gravures sur bois qui commençaient à lui gagner un public? Oui, cela, et les dernières semaines de labeur forcené qu'il avait dû s'imposer pour déblayer ses vacances, et le sombre Paris, et l'humanité tragique, convulsant à l'horizon, de tous côtés, des groupes obscurs : tout apparut et disparut en un éclair. Un éclair noir... Le jeune homme se sentait débarrassé de la lassitude qui, cette année, l'avait sans trêve accablé. Qu'éprouvait-il dans la tête, dans les bras, dans les jambes? Le sentiment que pourrait avoir un réservoir toujours sous pression, qui se vide enfin.

Allégement! Il s'étirait avec une paresse nouvelle pour lui. Sous les draps, ses orteils jouaient comme des gosses.

Puis il releva sa face rase, son menton volontaire, à petite fossette médiane, touche de finesse sur un os robuste... Sa large bouche gourmande, aux expressions sans cesse renouvelées, qui volontiers inquiétait la solidité du reste de la face, glissa le sourire de l'aventure sous le nez court, impérieux. Le front carré, sous les cheveux noirs et drus, prit ses plis horizontaux. Les grands yeux naïfs, gris-vert, étaient plus que jamais étonnés. Soudain la nuque se contracta, l'homme serra les poings : c'était l'un de ses gestes favoris. Le buste se dressa, fit bloc.

A présent, son regard se saisissait de la chambre. Il s'y complut. L'ami Escoube auquel il devait de pouvoir passer dans la bastide ces deux mois — une éternité! —

avait su ne point abîmer la vieille maison provençale.

Rien, sur les murs tout blancs, que l'apparition radieuse. Les meubles : une armoire de noyer, une table de bois blanc, sous laquelle logeait une cruche vert-jaune. Cette table portait la cuvette, le pot à eau, et, pour le moment, sur un angle, le plateau du déjeuner. Deux chaises de paille : sur l'une, les vêtements de la veille attendaient.

Sombres pelures d'un temps qui lui semblait déjà le temps jadis! Ah! elles paraissaient assurées de revêtir Ferrier, de le posséder de nouveau? Eh bien, on verrait! Il sauta du lit, ouvrit sa valise, enfila un pantalon de toile et une paire d'espadrilles neuves.

A côté des persiennes, par lesquelles s'infiltrait le rayon, se dressait une porte-fenêtre à battants pleins. A l'instant de l'ouvrir, Ferrier s'arrêta. Une lumière diffuse, mais si vive, se révélait entre bois et chambranle! L'homme eut honte de lui-même. Etait-il digne d'approcher de cette clarté?

Bah! Les poings de Ferrier poussèrent les vantaux de la porte qui s'en allèrent claquer contre le mur, et ses jambes firent deux pas au dehors, sur des dalles d'argile. Le graveur se trouvait sur cette terrasse dont Escoube parlait si souvent. Il dominait le golfe, large d'une lieue, qui sépare Saint-Trophime de Saint-Maxence.

★

Remplaçant tous les organes logés derrière les côtes, un air subtil, au léger arome de résine et de sel, envahit la poitrine de Ferrier. Et, se glissant en haut par l'entrebâillement de la chemise, en bas par l'ouverture du pantalon autour des chevilles nues, ce même air-là s'épancha sur toute la peau de son corps. Tandis qu'une irradiation splendide, mais précise et sans vertige, découvrait le monde.

Magnifique figure du monde, en vérité! La surface marine du golfe se révélait toute frémissante de moires, aussi neuve que si elle n'avait jamais subi de regard.

Au delà, une suite de montagnes violettes, quatre ou cinq nobles courbes, s'achevaient en un profil de lion couché. Derrière ces monts se devinaient les sommets des Alpes, avec, çà et là, l'éclat argenté de la neige. A droite, le golfe ouvrait sur le large : le bleu céleste descendait, à peine pâli, jusqu'au contact de l'horizon marin. Telle était la profondeur. Et, d'autre part, tout près de Ferrier, foisonnait une végétation surprenante, sur laquelle il ne cherchait encore à poser aucun nom.

Fut-ce cet azur, présent jusque dans les ombres? Fut-ce la finesse des contours, qui bordaient chaque surface d'un élément spirituel? Fut-ce le toucher de la lumière à sa joue? L'apparition atteignit d'emblée ce comble de délices où l'expérience nous apprend que s'évanouissent les rêves. Ferrier eut besoin de sentir sous sa main la pierre de la balustrade. Il la tenait, il la serrait, cette vision, il ne la laisserait pas s'échapper! La rugosité même imprimait en lui de nouveaux plaisirs.

Le graveur s'était attendu à un éblouissement : c'était une caresse qui venait à lui. Un de ces prestiges qui en imposent? Non : un accueil intelligent se mêlait de volupté. Il ne craignait plus de voir s'évaporer le paysage. Même, il se crut admis dans une éternité où il ne connaîtrait plus le doute.

Mais l'éternité n'est pas un lieu fait pour l'homme. Un bel appétit se déclara. Ferrier rentra dans sa chambre, se versa un bol de café où le lait coula des veines d'agate, puis l'emporta sur la terrasse.

La grasse odeur de chèvre se mêlait aux senteurs de l'air. Le rebord de la faïence fut aussi beau que les montagnes. Plaisir de mâcher le pain de Provence — tendre, fondant, presque sans sel — comme il eût mâché des kilomètres de cette côte!...

Auprès de Ferrier, d'abord, deux palmiers. Il n'en avait jamais vu croissant en pleine terre. Quel alibi! Quelle certitude de ne plus se trouver dans le Nord!... L'un, — c'était un dattier — élevait un dôme de palmes pennées. L'autre — un pritchardia, — ouvrait des feuilles en éventail dont le cliquetis métallique résonnait à la brise;

des fils bouclés terminaient chaque endentation. Des yuccas faisaient jaillir leurs pointes d'un tronc court, pareil à ces pantalons « à pattes d'éléphant » que portent les Mexicains des films. La cordiale vulgarité d'un gros figuier, qui s'en venait frôler le graveur, lui plut beaucoup. En réponse à cette amitié, il empoigna une des branches tortes, à feuilles rugueuses.

Une allée d'arbustes, constellés de fleurs roses et de fleurs blanches, prenait derrière le figuier.

— Des lauriers-roses, se dit Ferrier, charmé.

Il n'avait guère d'instruction classique. Quelques traductions du grec; les sculptures du Louvre souvent contemplées... Il lui avait toujours fallu gagner sa vie! Pourtant, des mots harmonieux lui vinrent aux lèvres. Il murmura : « Eurotas », « Alcinoüs »... et sourit de son ignorance.

A l'est de la pente, cinq ou six grands cyprès en file. Non plus funèbres, comme dans le Nord, mais d'énergiques fers de lance. Et solides comme les Pyramides.

A l'ouest, la pinède qui dérobait le fond du golfe montrait sa brume légère, un peu triste.

Longtemps, Ferrier fit errer son regard sur ces formes, auxquelles la plastique semblait naturelle.

★

Il fit sa toilette à côté de la fenêtre large ouverte, le ciel et la mer suspendus devant lui comme un seul rideau bleu.

Il s'escrima, du gant et de la brosse, avec plus de zèle encore, plus de savon et de mousse qu'à l'ordinaire. De la chair qu'il faudrait bronzer au soleil!

Ferrier avait ces hanches minces, ces épaules presque trop larges de ceux qui ont plus de souffle et de geste que de tripes. Les muscles des jambes bien détachés, à l'assyrienne. Les cuisses fermes. Pas de lard au ventre. Les sombres mamelles des bruns, sur des pectoraux solides, avec le creux de l'ambition sous les côtes.

Vivement, il accomplit ses exercices coutumiers : élévation, flexion, torsion. Tête, bras et jambes : ses cinq

rayons. Faire jouer ce qu'il y a d'étoile dans l'homme!

Puis il se passa sur le corps quelques vêtements, comme des événements un peu superflus. Un pantalon de toile, une chemise, les espadrilles : ce fut tout.

— A Saint-Trophime, eh? jamais de chaussettes! avait indiqué Escoube.

Son cou-de-pied nu, ses avant-bras nus, devenaient tels que des visages accessoires poussés au bout des bras et des jambes.

Le graveur se savait plusieurs amis à Saint-Trophime, parmi cette colonie de peintres qui s'y renouvelle sans cesse. Mais, quand il se retourna vers la vision qui comblait l'embrasure, il ressentit à son égard une bizarre jalousie. Il voulut rester seul avec elle... Il n'irait pas à la ville, aujourd'hui.

Quelques marches descendaient de la terrasse. Joyeux de sentir le sol à sa semelle, il prit le sentier qui menait à l'allée de lauriers-roses.

De droite et de gauche, des fleurs pavoisaient les feuilles sombres. Il avait tout à l'heure donné une poignée de main au figuier. Il fallut qu'il attirât vers ses lèvres tout un bouquet flottant. A chaque fleur, cinq pétales teints de rose autour d'un centre fardé d'or. Humer cet arome, où les odeurs de miel, de gant, de sueur fine se mêlent à l'encens oriental, et, les paupières mi-closes, distinguer, entre les masses vertes, la floraison bleue de la mer.

Sur le sol, des graminées et des brindilles de bois, avec leurs minuscules ombres portées sur une terre parfaitement sèche. Pas de boue, pas de salissure, rien qui colle, qui encrasse...

Instant de première connaissance où les choses se présentaient à lui avec tant de pureté! Ferrier crut cesser d'être exactement un individu — tel ou tel homme — pour devenir « un homme ». L'homme... Toute l'humanité qui vivait ailleurs le déléguait ici.

Donc, « l'homme » en espadrilles descendit jusqu'au rivage. Le sentier finissait par sept ou huit marches irrégulières, taillées dans un escarpement.

Ferrier se trouva dans une crique, dessinée de droite et de gauche par des roches calcaires. Sans doute ces Basses-Roches, dont Escoube lui avait parlé. Galets et algues. Une ondulation, arrivant du haut de la mer, enflait et aspirait tour à tour les flaques salées.

Ferrier plongea les mains dans le flot, et la fraîcheur monta en lui. Puis, comme s'il eût accompli un rite, il éleva vers le soleil ses paumes humides et brillantes.

★

Avec une avidité de néophyte, le graveur, dès ce premier matin, désira pousser, à côté du golfe, jusqu'à la rive de la Méditerranée même. Le père Fabrègue lui indiquerait le chemin.

Il remonta la pente, parmi les émeraudes des vignes qui resplendissaient, prises à rebours par la lumière.

La maison du fermier, à cinquante pas de celle du propriétaire, un peu en contre-bas, montrait un toit de tuiles parmi les terrasses du vignoble.

Il frappa à la porte : une femme âgée lui ouvrit. Le contraste entre ses cheveux blancs et une face teinte de couperose, accentuait des traits où régnaient d'épais sourcils. Une moue remontait les lèvres. Mais leurs coins tombants, la meurtrissure des paupières, les rides creuses, donnaient au visage un air maladif. Un regard tantôt dolent, tantôt rusé. Avec un mélange de dignité et d'égards, qui se combinaient à peu près comme chez son mari, mais chez elle empreint d'affectation :

— Monsieur Ferrier? Donnez-vous la peine d'entrer!

Le visiteur pénétra dans une petite pièce dont l'ombre et l'odeur de renfermé le choquèrent. Les persiennes étaient presque closes et des rideaux intérieurs atténuaient encore le jour. Aux murs, confusément, apparaissaient des diplômes, des calendriers ornés de chromos, et un rayonnage chargé de ces romans que l'on dit « populaires ». Un garçon d'une vingtaine d'années, incliné sur un livre devant l'une des fenêtres, leva la tête, à l'entrée de Ferrier. Un crâne renflé, la face étroite et blême, les dents découvertes par un faible sourire. Les manches de la

chemise, à demi vides, laissaient deviner des bras aux pauvres muscles.

Ferrier se rappela les mots d'Escoube :

— Le père Fabrègue n'a pas de chance! Sa femme, malade : je ne sais ce qu'elle traîne. Son fils, un simple. Bon à rien. Souvent vagabondant par les campagnes. Le reste du temps, il lit ou paraît lire : n'importe quoi, des manuels, des feuilletons ou des romans policiers. « C'est un cerveau », dit le père. Nous l'appelons, entre nous, « le penseur ».

— Edgar, lève-toi et salue, fit la mère. Il étudie en ce moment l'histoire. Notre Edgar lit de tout, monsieur.

Elle lui prit des mains un manuel scolaire : une Histoire de France que, non sans orgueil, elle tendit au visiteur. Le livre était ouvert au règne de Philippe-Auguste: Bouvines. « Trente mille hommes périrent dans la bataille (1214). »

Les guerres... Le Nord... L'âpre jeu des forces... Tout ceci reparut à Ferrier comme un gouffre, qui lui donnait le vertige.

Le « penseur », avec insistance, désignait une méchante image qui, sans doute, l'avait frappé :

— Guillaume des Barres... Il est en train de sauver Philippe-Auguste, dé... dé... désarçonné comme vous voyez...

Le bouquin était tout rongé de lecture. De même, aux murs, les romans. Ferrier regarda les titres niais des histoires de détectives, et songea aux fières évidences du dehors.

— Monsieur Fabrègue travaille derrière la maison, aux légumes.

Ferrier sortit. Le fermier bêchait un rectangle de terre. A l'approche du Parisien, il se redressa et posa sur le manche de son outil un bras où serpentaient des veines encore gonflées par le sang du travail. Il écouta gravement la question : l'œuvre des mains prête au visage une sorte de sainteté.

— Pour aller à la mer? Dans le haut des vignes, prenez

le sentier à *goche*. Il vous mène à la route. La plage de la Gravière est à trois kilomètres.

Le bras nu et basané, à travers l'espace, croisait le profil de la colline.

★

Poussière éblouissante des routes du Midi, terrestre écume d'un azur qui se boit à la régalade! Le goudron, aujourd'hui, assombrit la plupart d'entre elles; il en est qu'il respectera toujours... Aux côtés du chemin que prit Ferrier, les haies montraient des feuilles rongées à la fois de lumière et de poudre blanche : de même, chacune des saillies sur les murs de pierre sèche.

Cette voie, avec fantaisie, tantôt se montrait fort large, déployant trois ou quatre rangs d'ornières; tantôt, les refermant ainsi qu'un éventail, elle se resserrait soudain. Partout, bellement défoncée et ornée de caniveaux.

Chaque pas offrait à Ferrier un jeu.

Tantôt c'étaient les nuages que soulevaient ses espadrilles. Tantôt les vignes, avec leur charge de jeune raisin. Ou le figuier d'un mur. Ou un lézard sur une pierre. Ou une lande de cistes, rôtis au soleil. Ou des fermes aux portails ouverts, où les objets s'étalaient en un joyeux désordre. Parfois un pont, en dos d'âne, sur des roseaux.

Et surtout, c'étaient des passants. Une bonne femme portant cabas, quelque gaillard dépoitraillé. Chacun de ces regards ôtait à Ferrier un peu de poids.

Un charretier et sa charette s'approchèrent. Les bras musculeux de l'homme sortaient d'un vieux jersey de coton ; ses pieds, d'un pantalon augustement effiloché. Il allait, svelte et un peu canaille: chacun de ses gestes semblait à la fois s'amuser dans l'air et tracer une arabesque. Un cheval, auquel un collier de cuir pointu du haut faisait une corne branlante, s'en venait derrière l'homme. Tour à tour frappant de sabots sonores les affleurements de roc, ou trouvant un contact adouci dans la poudre du chemin, l'animal avait l'air de prendre des poses. La charrette suivait à vide : sa peinture, à demi-mangée par le soleil et la poussière, montrait par

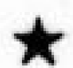
place les vestiges d'un bleu savoureux, pareils à ces traces de sucrerie que la langue retrouve sur les lèvres.

La route sans cesse jaillissait d'elle-même, à la façon d'une flèche d'argent. Ayant quitté le versant du golfe, elle redescendit.

Plus de clôtures. Des maisons paysannes, avec leurs aires et leurs escaliers extérieurs, leurs groupes de figuiers ou de platanes, étaient établies en bordure des pinèdes, au pied des collines. Puis les habitations se firent rares; les friches se succédèrent. La route avait perdu sa blancheur : elle contractait avec le gazon desséché une union intime.

Ferrier laissa vers la gauche, à quelque cent pas, des feuillages exotiques que, sur un contrefort de colline, dominait une façade de villa. Puis il traversa une zone basse, envahie d'ajoncs et de roseaux.

L'horizon illuminé indiquait l'approche de la mer.



La surface bleu-violet, jonchée çà et là de traînées turquoise, gravait dans l'horizon un trait de cobalt. Sur le sable d'une plage déserte, elle éboulait avec superbe des lames transparentes, sur une largeur de six ou sept cents pas...

Ferrier dépassa des tas d'algues sèches — une sorte de varech — qui ensevelissaient à demi des roches, sous la pointe d'une pinède. Il s'avança, dans l'illumination, jusqu'au flot.

Plus rien que l'intense surface marine, plus que ce souffle que l'artiste sentait sur sa face, comme une idée. Ce n'était pourtant pas une idée qui se manifestait, mais une splendeur. A l'encontre de l'océan, cette mer dédaignait de rêver. Elle n'avait besoin de rien.

Ferrier se coucha sur le sable: pensif, immobile comme le disciple qui apprend avec zèle.

Cependant, à la longue, quelque chose d'aigu le gêna sur le côté de la hanche. Un caillou, sans doute? Ferrier se déplaça quelque peu. Mais il ressentit de nouveau cette pointe.

C'était, dans la poche du pantalon, un journal de la saison dernière, naguère plié et roulé. Ferrier, sans l'ouvrir, contempla le cylindre, large de trois doigts, haut comme la main.

Qu'avait-il donc vu, ce matin même, dont la forme rappelait celle de ce comprimé de nouvelles? Ah oui, lors de son réveil, la lumière annonciatrice sur le mur!.. Ce tortillon de papier, et ce rayon? Dieux rivaux, mais de dignité inégale!

Ferrier avait laissé choir le journal. Comme il attirait le regard et le menaçait! Le graveur découvrait à cet objet la puissance d'une cartouche de dynamite.

Il fallut qu'il obéît à l'appel des gros caractères. Il déplia la feuille, comme, à Paris, en tant de matins anxieux, en tant de mornes soirées.

Ces nouvelles de l'an dernier? Les mêmes que celles de cette année! Les nouvelles du siècle... Oh, pires encore qu'au temps de Bouvines!... Tous ces tristes pays avec leurs haines et leurs misères. Sombre Europe, et tragique Asie, et cette Amérique qui pesait si lourd! Tout cela, qu'il lui semblait tout à l'heure avoir pour jamais quitté. Guerres odieuses, paix précaires, mensonge des dictatures et des Parlements, comédie des ministères. Et, là-dessus, les dures machines, encore incapables de fabriquer du bonheur. Et les gloires mesquines, le faux art, le vil argent stupidement réparti. Et tant d'efforts absurdes, de ceux même qui gardaient quelque bonne volonté! Seuls, là-dedans, les crimes faisaient figure authentique... Ainsi, alignés sur douze fois sept colonnes, les spectres de la « civilisation » se pressaient aux portes de sa pensée.

Il leva la tête. Ses yeux, éblouis par la réverbération du papier, crurent voir dans le ciel des marques d'un azur plus sombre : comme les traces d'idées douloureuses, qui, chassées un moment, exorcisées, s'en fussent revenues à lui.

Alors, Ferrier, avec colère, creusa des deux mains à même le sable, attaquant des doigts et des ongles. La poudre sèche et torride d'abord retombait dans l'ouver-

ture. Mais bientôt il arriva à une couche plus consistante, fraîche, sépulcrale.

Il froissa dans ses paumes le papier. Cette dépouille du monde moderne, il la roula en boule, la tassa, la jeta dans le trou, et fit au-dessus retomber le sable. L'angle d'une des feuilles passait encore : il eut une imagination atroce, celle d'un champ de bataille — du sol d'où sort une main... Avec des gestes d'assassin, il acheva d'ensevelir ce coin suprême.



Comme il relevait la face, quelque chose lui sembla bouger vers la gauche, entre les rochers. Il tressaillit, comme s'il eût été surpris tandis qu'il commettait un crime. Un ronflement de moteur lui arrivait avec irrégularité, colporté par l'écho et la brise.

Ferrier se leva. Et il aperçut, en effet, dans l'intervalle de deux rocs, une barque de pêche à moteur. Elle approchait rapidement, se dirigeant vers un petit embarcadère : quelques planches jetées sur pilotis... Tiens, y aurait-il moyen de faire une promenade en mer?

Les pas de Ferrier, d'abord ralentis par le sable, rencontrèrent une résistance élastique : le varech. Par endroits, le dépôt d'algues cédait brusquement à la semelle.

Le Parisien se trouvait à l'embarcadère quand la proue y accosta. Le marin, un vieil homme — dont le graveur admira le visage crevassé, les sourcils d'étoupe, le poil qui emplissait les narines et les oreilles, — n'amarra point. Il se contenta d'empoigner l'un des pilotis. Sans doute allait-il repartir à l'instant, après avoir déposé sa passagère, une silhouette élancée, dont le visage se trouvait caché par un ample chapeau de paille à fond conique. Déjà montée sur le ponton, elle s'inclinait vers un jeune garçon : jolie pièce de chair de quatre ou cinq ans. L'enfant attachait un regard sérieux à des étoiles de mer et à des galets qu'il avait disposés sur le banc.

— Alors, à la maison, tu m'arrangeras mes nuages et mes étoiles juste comme ça?

— Etes-vous libre? demanda au matelot le Parisien, comme s'il se fût adressé à un chauffeur de taxi.

Le marin, sans répondre, l'observa, comme une côte au large de laquelle il eût navigué.

Mais déjà la voyageuse, précédée de l'enfant, s'avançait sur les planches, svelte et haute. Dans l'orbe que dessinaient les bords du chapeau, le graveur ne distingua de la face que des indications presque abstraites, la finesse, la témérité, avant de les rapporter à l'ampleur des paupières, à la décision que marquait un nez aux ailes délicates. Dans une chair de blonde, couleur de santé, deux grands yeux clairs le regardèrent de la façon la plus transparente.

— Cette embarcation est privée, monsieur.

L'accent qu'elle donnait à ces mots insignifiants, une distance volontaire, mêlée à la douceur, lui apparurent aussi, à ce moment, comme des qualités détachées des paroles.

Sans doute, dut-il s'incliner, avec un geste d'excuse. Il ne le sut jamais, envahi tout à coup par un nombre prodigieux de sentiments et d'idées. Déjà l'inconnue s'éloignait: peut-être se dirigeait-elle vers la villa que Ferrier avait aperçue avant d'arriver à la plage? L'artiste ne voyait plus que le fourreau de toile qui, couleur de chair et bordure violette, laissait distinguer un corps indolent et hardi : un vase, avec l'élan d'une vague. L'un de ses bras nus posés sur la tête de l'enfant, comme un signe de protection, elle gravissait lestement le raidillon.

Ses pieds nus étaient chaussés de sandales.

II

Prenez et posez au bord de la mer — les pouvoirs que le lecteur et l'écrivain tiennent l'un et l'autre égalent ceux de la divinité — une colline de roche blanche, comme il en est dans le Midi. Taillez-la en une pente douce à l'abord, roide vers le sommet. Couronnez celui-ci par une citadelle à la Vauban, pliant et ouvrant le paravent de ses

angles. Ceci fait, laissez à demi-nus les deux tiers supérieurs de ce morceau de pierre : accordez-lui seulement quelques amandiers, quelques belliqueuses rangées d'agaves; et jetez-lui sur l'épaule cette écharpe que dessine une troupe de pins d'Alep. Puis, sur le tiers inférieur, tassez tant que vous pourrez des maisons que vous aurez d'abord pressés dans vos paumes pour les faire plus étroites, au risque de les rendre un peu hautes, et des rues aussi resserrées que possible, capables de faire pièce au vent et au soleil : partout où peut passer un vol de mouches ou une bouffée d'ail, partout aussi, vingt dieux, peut circuler un gars de Provence! Pour le sol, des cailloutis et des marches feront l'affaire. Badigeonnez les façades à votre idée, mais en restant dans les blancs, les jaunes, les roses; faites les toits avec ces belles tuiles, qui, neuves, vont du gros rouge à la teinte du buvard rose (un buvard fait pour boire le soleil), et qui, vieilles, décolorées, rongées de lichen, font une si chaude grisaille. En bas, au bord de la mer, il faut trancher ce gâteau-là, ou, si vous préférez, cette ruche, par deux coups décisifs : deux quais joints à angle obtus, l'un face au nord-ouest. Enfin, avancez-moi une jetée qui replie son bras vers le port.

Alors, vous avez à peu près Saint-Trophime, si toutefois, pour compléter ce schéma, vous voulez bien, d'une part, lui adjoindre à l'est le faubourg de pêcheurs de la Planque, et, d'autre part, égrener vers le fond du golfe deux ou trois kilomètres de maisons et de villas. Saint-Trophime, adossé au cap Roume dont la pointe aventureuse, détachée du littoral, s'avance vers le Levant de deux bonnes lieues — seul port qui, entre tous ceux de Provence, fait face au Nord, face au redoutable mistral. Oh! ce n'est pas ici la Riviera des hivernants, bien que, de la citadelle, on puisse apercevoir la baie de Saint-Raphaël, et, en raccourci, le dessin célèbre des monts qui dominent Cannes et Nice! La Provence, qui se cache frileusement du septentrion derrière tant de montagnes, a gardé le suprême mouvement de sa terre — en un geste qui est bien du Midi — pour montrer à ce vent du Nord qu'après tout, il ne lui fait pas peur. Et voilà pourquoi

Saint-Trophime, coiffé de la mitre de sa colline, a charge de recevoir en hiver, sans sourciller, l'ouragan qui vole droit à lui sur le golfe.

Ces rafales qui rendent la ville intenable en mauvaise saison, ce recul sur un cap où l'on n'arrive que par un méchant tortillard et des autobus, voilà qui avait longtemps préservé Saint-Trophime de l'invasion qui gâte la Riviera. Hélas, la mode de l'été passé dans le Midi rompt aujourd'hui, trois mois par an, cette solitude! Une horde, enivrée d'un paganisme sommaire, attaque cinq ou six plages autour de la ville, et envahit les hôtels, les cafés, les « boîtes » qui, à présent, l'y attendent. Néanmoins, la robustesse de ce port qui se souvient d'avoir, durant tant de siècles, combattu tour à tour le Sarrazin, le corsaire et l'Anglais; cette vétusté qui sait remodeler et reteindre chaque pierre; le charme d'une campagne restée pure comme cette race qui ne prend au sérieux ni le dollar, ni le faux-col : voilà qui, si l'exemple de trois ou quatre peintres célèbres n'avait pas suffi, explique assez que le Golfe — le Golfe-aux-Peintres — n'ait pas cessé d'attirer des artistes. Le nom de Saint-Trophime se lit au catalogue de tous les musées dédiés à l'art moderne, de Moscou à Chicago. L'éclat, la subtilité de la lumière ont appelé les pinceaux que pourtant défient les changements d'atmosphère instantanés, dans ce coin où se heurtent le mistral, le ponant et les largades de l'est. Est-ce cette coquetterie qui a retenu les coloristes?

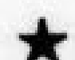
Ferrier, le lendemain de son arrivée, se trouvait au matin sur le chemin de la Citadelle : la maison d'Escoube n'est guère qu'à un quart d'heure de la ville. Comme la veille, sur la terrasse, il se sentait ouvert, ainsi qu'un porche, au passage du vent et du jour. Dans ses os mêmes, ne commençait-il pas à connaître une espèce d'équilibre? Sur les bords méditerranéens, l'impression d'œuvre faite et parfaite, sans même que l'on sache de quoi il s'agit, vous gagne si volontiers!

Le graveur, depuis bien longtemps, rêvait d'une suite de « bois » consacrée à l'effort de l'homme, au labeur et à la souffrance. Mais ici ce projet lui semblait se détacher

de son vouloir, tomber comme un caillou, disparaître... Il se rappela le journal qu'il avait enterré dans le sable. Non, maintenant du moins, pas de travail sévère! Pourquoi ne pas traduire le loisir, la sérénité, la joie? Ce serait là un langage nouveau pour lui... Bah, il avait déjà vaincu assez de doutes vis-à-vis de ses billes de bois, de ses cuivres ou de ses acides, pour être sûr que, s'il s'y mettait tout entier, cela finirait bien.

— Tiens, Ferrier!

Un passant s'arrêtait et venait à lui.



Il ne reconnut pas tout d'abord ce gaillard en pantalon de marin et chemise provençale à carreaux. Je dis « gaillard », bien que les épaules de l'homme ne fussent guère larges, ni fort épais les biceps qui sortaient des manches retroussées : mais son allure ouverte et balancée, avec de longs bras un peu écartés du corps, était de celles qu'affectionnent les hercules. Une autre puissance que la musculaire habitait cet homme-là. La face descendait comme une cataracte, à plein jet, d'un crâne allongé, où les choses devaient être longtemps voiturées à travers la cervelle; un nez puissant, très long lui aussi, infléchissait, entraînait les sourcils. Des lèvres sinueuses et mobiles, dont les coins remontaient en une sorte de rire fixe; un menton aigu; des yeux couleur noisette, de dimension ordinaire, mais étonnamment ouverts et directs. Autant que dans tels dessins que l'on se passait sous le manteau, il y avait du satyre dans ce visage où les facultés du désir se lisaient comme celles de la possession. La peinture équilibrée de Thieuvre, ses recherches, toujours neuves dès les temps de ses premiers essais, un choix de sujets sans cesse élargi — après avoir exploré le paysage, puis la figure, il s'efforçait aux grandes compositions, sans rien lâcher de ses qualités de vision et de « matière » patiemment acquises — lui avaient valu un début de gloire. Il se trouvait fort au-dessus de Ferrier dans le mandarinat de la notoriété. Mais Thieuvre était aussi loin de la vanité que Ferrier de l'envie.

— Toi, ici? Depuis quand?

— Depuis hier. Et toi?

— Trois mois... Te l'avais-je dit? Est-ce superbe!

Et Thieuvre traça dans l'espace un geste large.

— Oui. Et ça ne peut pas s'inventer, murmura Ferrier.

— Regarde ça!

— Et ça donc!

— Oui, acheva Thieuvre, tout ça! Ça, ça et ça!

Le peintre, — tandis que sa longue face prenait une singulière pesanteur, — d'une main souple, dont les doigts se collaient pour former une surface plastique, nuançait chacun de ses *ça*. Son geste démontrait, caressait la fluidité des Alpes et des collines; bourrait à petits coups les toits de Saint-Trophime; serpentait sur un profil de pin; s'ouvrait et jaillissait comme cette touffe de romarins. Ferrier, lui, riait de bonheur. Les paumes ouvertes comme pour recevoir un don ou faire hommage (il est beau que ces deux gestes soient presque les mêmes), il désignait tantôt la pierre du chemin, marquée de rouille par les roues des charrois, tantôt des jeux de nuages éloquents; tantôt, d'une épaule impérieuse, il mimait le geste d'un rocher.

Qui eût, de quinze ou vingt pas, regardé les deux artistes, les eût crus occupés à quelque étrange gymnastique. Qui fût entré en eux-mêmes y eût trouvé chaque forme grave et nue, naissant, comme jadis Aphrodite, de ce rivage marin.

Ils se frappèrent sur l'épaule et se regardèrent dans les yeux.

— Tu travailles? demanda Ferrier.

— Un peu. Pas assez. C'est-à-dire : tout le temps!

— Et ça va?

— Euh!... Il me semble que je commence à mieux comprendre certaines choses.

Un tel aveu était rare chez Thieuvre.

— Et toi, que vas-tu faire ici?

— Moi, j'avais des idées, avant d'arriver. Maintenant, je ne sais plus.

— C'est ça! Il ne faut pas savoir d'avance. Et ne pas se hâter. Ne pas ramasser la surface...

— La surface, ce n'est pas la crème, murmura Ferrier.

— Tu l'as dit. Il faut longtemps réfléchir avant de trouver l'idée d'un horizon. Quand je suis arrivé ici, j'ai interrogé les toiles que j'apportais de la Drôme. Je leur ai demandé ce qu'elles pensaient de cet autre pays. Car je leur trouvais, à ces toiles-là, des gueules malignes de paysannes. Elles ont répondu... Ensuite, j'ai regardé, respiré, rêvé six semaines avant de toucher un pinceau.

— Gina va-t-elle bien?

— A cette heure, Gina fait la lessive avec une vieille qui ne connaît pas quatre mots de français. Elle commande par signes, avec des grimaces et quelquefois aussi de l'argot de Montparnasse. La vieille est terrifiée! Et ça marche.

— Et toi, que vas-tu acheter avec ton filet vide?

Thieuvre portait à la main un filet à provisions.

— Vide, mon filet?

Thieuvre brandit au-dessus de sa tête les mailles brunes.

— Est-ce qu'il ne contient pas tout ce qu'on vient chercher ici? L'air, la lumière, cette sacrée « atmosphère »? J'ai tout cela dans mon filet, en attendant d'y mettre une livre de beurre et un paquet de nouilles.

— Ne bouge pas. Tu ressembles à ce clocher!

Des toits de la ville s'élevait, en effet, un clocher qui, à Saint-Trophime comme dans beaucoup d'autres villages provençaux, se termine par une cage de ferronnerie où la cloche est suspendue. Ce noir dessin, au-dessus des deux faces visibles de la tour, — l'une des faces, rose, l'autre, celle de l'ombre, lie-de-vin, — posait une de ces indications d'où l'on peut tirer à volonté un tableau, un système esthétique ou un plaisir.

— Il est beau, hein, ce dard que lance l'église? Il m'a appris bien des choses. Mais dis donc, — jeta Thieuvre tandis que les coins de la bouche sensuelle enfonçaient un sourire dans les joues, — tu me fais bien de l'honneur

en me prenant pour un clocher. Je ne suis pas si bel homme...

— Des clochers, nous? fit Ferrier, baissant la tête. Nous ne sommes pas plus sonores que des bifteacks ou des pneumatiques.

— Qu'est-ce que tu racontes? Un ample bifteack est l'un des éléments musicaux du monde.



Les copains dégringolèrent une ruelle : sorte de faille percée entre deux falaises de maçonnerie. Point de boutiques, au bas des façades. Un événement nullement commercial partageait en deux la rue. D'un côté, le parti du soleil : côté désert, où s'avivaient les couleurs des plâtres, où les plats et les angles des maisons se sublimaient en montant jusqu'au ciel. De l'autre côté, l'ombre, la belle ombre, se versait aux paupières rafraîchies, semblait se répandre jusque dans la poitrine. Sur les seuils, çà et là, une chaise oubliée ou un enfant qui joue. Les portes et les fenêtres laissaient voir, dans une demi-obscurité, des visages de vieilles, des cuisines aux faïences blanc-sombre ou aux lueurs de métal, des silhouettes autour d'une table, ou, dans un escalier vide, quasi théorique, une suite de marches pareilles à une gamme.

Une rumeur innombrable leur vint à la face; syllabes argentines, rires, appels et piétinements... Ils arrivaient à la grand'rue, vers l'heure du marché.

— Bon Dieu! cria Ferrier.

Ils s'arrêtèrent.

Entre les angles noirs de deux façades apparaissait tout un peuple de faces, de profils, de chapeaux, d'épaules: se mêlant, se triant, s'effaçant, se cachant; se certifiant par contraste; ou, comme des levures examinées au microscope, bourgeonnant en divisions incessantes. Jeux de la perspective! Un visage au teint bronzé semblait enfanter une nuque blonde; un sourire de femme jaillissait au bord d'un rire de marin; un béret devenait une joue d'enfant; et un regard une oreille. Les lumières, accrochées de façon si fine; les ombres si vivantes!

N'avez-vous pas tous connu de ces spectacles intenses? Ils vous touchent de si près que vous vous étonnez qu'ils n'aient rien demandé pour exister, qu'ils soient là sans votre aide, j'allais dire sans votre permission. Vous vous joignez à eux de tout cœur; et découvrez alors, tout d'un coup, en vous-même, tant de possibilités qui vous étaient inconnues! Nous sommes tous pareils à ces dieux hindous qui portent à leurs flancs d'innombrables membres : mais chacun de nous ne s'en voit que deux paires...

— Hein? fit Thieuvre! Est-ce éclatant! Il y a des rencontres plus profondes que ça, mais, tout de même...

En guise de bienvenue, Ferrier reçut à la fois dans les côtes un panier accompagné d'un *attentionn* de bonne humeur, et, dans les yeux, le regard de deux ou trois belles filles aux cheveux couleur de nuit. Coudoyant et coudoyés, les copains descendirent quelques pas, et arrivèrent à cette place triangulaire où se tient un marché dont on ne sait au juste si l'on y débite des légumes ou des paroles. Un escalier, plaqué contre les anciens remparts, montait « pour le plaisir », sans mener à rien. Des paysannes y avaient installé des corbeilles de fruits. Il y avait sur le sol des caisses de pommes de terre; des planches portant des bannes de haricots; des tas d'aubergines. Des brouettes offraient des melons dont flottait l'encens. Une vieille voiture d'enfant, dont il ne restait guère que le coffre et les roues, présentait des salades et de jeunes figues. Ce qui frappa surtout Ferrier, c'est que les marchands y vendaient par jeu, eût-on dit, jacassant, et jetant aux acheteurs un regard qui ne songeait guère au porte-monnaie.

— Voilà Gonse, fit Thieuvre. Prends garde, hein! ajouta-t-il à mi-voix.

Largement ceinturé de flanelle rouge, un personnage au teint plus bilieux que basané, marqué d'une moustache noire peu fournie, jetait devant lui, non sans insolence, d'un sourcil fatal, un regard empreint d'on ne sait quel reproche. Il rejeta le buste en arrière pour considérer de haut les deux survenants.

— Le « conseiller » Gonse! présenta Thieuvre avec

cette gravité suspecte, soulignée d'un éclair de l'œil et d'une palpitation des narines, que Ferrier connaissait bien.

Après quelques-uns de ces propos, qui s'échangent de résident à nouveau venu, l'homme, avec sa façon supérieure :

— Eh bien, Monsieur Ferrier, vous venez étudier ici notre faune démonologique? Les diables de Saint-Trophime sont célèbres.

Ferrier flaira quelque mystification.

— Regardez-moi cette bonne femme! fit-il sans paraître entendre. Elle a l'air d'avoir deux melons dans le corsage, et de vendre des seins verts.

Le personnage à la ceinture avait manqué son effet. Le regard au delà des copains, il leur tendit une main molle.

— Où est Trémolières? demanda Thieuvre.

— Il embarque, prononça Gonse d'assez mauvaise grâce.

Thieuvre, sans répondre aux questions de Ferrier, l'entraîna sur le quai.

★

Un coup de vent et de soleil vint à la face des deux amis.

A la base des hautes maisons qui plongent dans le sol leurs accotements, se suivent des cafés, des bars, un tabac; une librairie, qui vend plus de « souvenirs » que de romans; des bazars bondés de caleçons de bain, de fichus provençaux, d'espadrilles; des boîtes de nuit, aux murs assaillis de décorations cubistes ou surréalistes. Devant le trottoir encombré de tables de café qu'abritent des ombrelles, les quais s'offraient aux automobiles, portaient des piles de tonneaux, et retenaient tout un peuple de barques, de yachts, de tartanes. Mâts, surmâts, vice-mâts et contre-mâts; proues animées par l'ondulation marine qui, malgré la jetée, pénétrait dans le port : si fringantes que l'on se fût attendu à les entendre hennir dans le vent.

Ici la foule des hôtes règne sur Saint-Trophime.

Gens des villas se rendant au marché du matin. Gens des hôtels, laissant leur temps filer entre les doigts et leur souffle entre les oreilles, entre leurs épaules. Gens debout et gens assis aux terrasses. Et les regardants, et les regardés... Libéré, évadé, échappé des affaires et des villes, oublieux des vestons et des robes, un peuple mi-chair, mi-bronze. Pour la plupart, non plus une peau blême, à l'abri d'une « situation sociale », comme l'arrière-train du bernard-l'ermite dans une coquille d'emprunt. Mais chacun tentant de « devenir sa propre statue » : les possesseurs des épidermes les plus foncés ayant cet air de maîtrise que confère l'adaptation au lieu où l'on est. Les hommes, têtes nues, bras nus sortant à l'aise des tricots sans manches. Les femmes, chevelures nues aussi, ou, sous des chapeaux de paille grands comme des ombrelles, les dos nus jusqu'à la ceinture, les seins couverts d'un fichu bariolé, et, auprès de quelques robes longues ou de pantalons de plage, beaucoup de *shorts*. D'où une vaste et obsédante exposition, non seulement d'omoplates et de reins, mais de cuisses, de genoux, de jarrets, de mollets, de cous-de-pied. Toutes posaient des ongles rougis sur des semelles de sandales... Ferrier se rappela : depuis la rencontre qu'il avait faite à la plage, des pieds nus, sertis de courroies, n'avaient guère cessé de rôder dans sa mémoire.

Dans ce spectacle, beaucoup de mascarade, de niaiserie, d'outrage à la vérité, ou d'exploitation de profits scabreux : ce banquier ou ce chef d'industrie en pantalon bleu de débardeur, cette mondaine, pour la première fois de sa vie vêtue d'un morceau de toile vulgaire, ces « professionnelles » ou ces intoxiquées, et tant de fausses Polynésiennes, colliers de nacre, grosses bagues de corail, fleurs dans les cheveux! Pourtant, l'oubli des conventions, l'égalisation des tenues, les artistes ou les écrivains mêlés à la foule, et maints étrangers venus des quatre coins de l'Europe : tout cela ne préfigurait-il pas vaguement une époque de l'avenir, où, pour une humanité riche de loisirs pour laquelle les distances ne comp-

teraient plus, la Méditerranée serait devenue pour tous les peuples l'un des jardins du monde?

Un vendeur de journaux circulait dans cette foule. Le graveur crut revoir l'imprimé qu'il avait enseveli dans le sable. Une rancune mêlée d'horreur monta en lui au souvenir de ce vieil univers — celui de la souffrance, de l'effort — qui ne voulait pas disparaître, qui envoyait ses messages jusque-là... Beaucoup de gens achetaient, lisaient, mais d'assez distraite façon. Le journal? C'était ici un spectacle noir et blanc, qui peut-être faisait ressortir les façades peintes, les voiles claquantes des tartanes... Malgré tout ce qui l'attachait aux événements, dans son propre peuple et chez les autres, Ferrier se jura de ne pas lire un seul journal aussi longtemps qu'il resterait à Saint-Trophime. D'un coup de poitrine il aspira, point seulement le brouhaha et les couleurs, mais l'immense air marin qui gardait sa dignité tout d'une pièce. Non, il ne trahirait pas cet univers du loisir!

Thieuvre l'entraîna vers un groupe au bord du quai. D'abord un colosse d'une cinquantaine d'années, vêtu d'un costume marin de rude toile, et campé sur des dalles avec l'aplomb de celui qui se trouve chez soi. Cet homme, visage massif et coloré où la civilisation avait inscrit ses finesses, donnait des ordres à un marin : Ferrier, le souffle coupé, reconnut cette même figure velue qui avait débarqué l'inconnue à la Gravière. Mais le regard du graveur ne rencontrait auprès de l'homme en bleu qu'une jeune femme brune, toute menue, taillée dans le profil mâle comme un copeau dans un tronc.

Trémolières, de toute sa hauteur à laquelle s'ajoutait du large et de l'épais — assez aux bras, pas mal au poitrail et fort bien au ventre, — Trémolières avait accepté sans sourciller le titre de « gouverneur » que lui donna Thieuvre, en présentant le Parisien. Une bribe d'accent du Midi, contracté ici en quinze ans de séjour, assaisonnait son parler. Il discourut de pêche, avec complaisance. Ferrier, dans le hasard de cette rencontre, aperçut une carte qui pouvait devenir favorable.

— Une partie de pêche, sur cette mer-là? — Quel rêve!

Ferrier se sentit soupeser comme un poisson, par le câble du regard que filait le petit œil rusé.

— Si le cœur vous en dit, on vous fera signe un jour. Mais êtes-vous « du matin »?

— Moi? De n'importe quel moment où il fait bon vivre!

— Voilà qui est parler! Il faudra voir.

La formule était dubitative. Cet épais homme-là recélait des perspectives auxquelles il fallait prendre garde. On se tendit les mains : on se reverrait.

— Voilà un type savoureux : un tournedos saignant, avec une sauce aux anchois. Mais, m'expliqueras-tu ces mystères : diables, conseiller et gouverneur?

— Allons, je ne veux pas te faire tirer la langue comme aux Moldo-Valaques égarés ici et qui repartent sans avoir le mot de l'énigme... Regarde! Renifle!

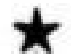
Thieuvre aspira l'air, de son long nez. Et, levant dans l'air une main lyrique, il raviva aux yeux de Ferrier toute la devanture de Saint-Trophime, ainsi qu'un pêcheur ranime ses poissons en jetant de l'eau de mer fraîche sur l'étalage.

— Tu vois tout ce qui se jette là dans les yeux? Maintenant, imagine un type... Mais tu le connais, Martoré, ce bonhomme qui, sur ses toiles, s'escrime avec des cubes, des cônes, des rouages, teints de marron, de gris, de noir? Dans ce pays splendide, il a tout juste trouvé à peindre... quoi? Un « diable »! Tu sais, ce tuyau de tôle que l'on pose sur un foyer de cuisine pour le faire tirer... Donc, il a peint, dans des cuisines caca d'oie, des « diables » de tôle noire, sur des fourneaux noirâtres. Et ça, dessiné à la règle et léché. Voilà pourquoi, cette année, le jeu est de demander aux « nouveaux » s'ils vont peindre des diables... Tel est le premier mystère... Le second?

Ici Thieuvre désigna, dans un groupe, deux gars du pays qui gesticulaient entre les tonneaux, en se lançant des injures.

— Regarde ces gens! Entends ces « putain de Bonne Mère »! Ils feignent de vouloir se massacrer, on feint de

les retenir, et tout ça va aller boire ensemble l'apéritif. La parole, ici, c'est une arabesque : un contour qui s'ajoute aux gestes, mais au fond, ne veut rien dire, ne signifie que le plaisir de parler. Donc, « gouverneur », c'est comme ça. Qui donc, un jour, a donné ce titre à Trémolières? Est-ce un copain un peu saoul? Ou un naïf étranger? Est-ce sa rame, sa brosse à dents ou son nombril? Gouverneur de qui? Gouverneur de quoi? Gouverneur de ses fesses, peut-être. Elles sont larges. Il faut dire qu'il est arrivé ici, il y a quinze ans, en même temps que le premier des peintres, Vuillaume, qui a découvert Saint-Trophime. Lui, Trémolières, sans avoir jamais tenu un pinceau, est l'ami de tous les artistes, auxquels il achète parfois des bricoles. Gouverneur?... Il a jadis fait fortune dans le riz, en Indo-Chine. Alors, il peut passer pour avoir gouverné la Cochinchine ou la Réunion. Ça impressionne les gens... Au fond, gouverneur de la flotte trophimoise. Le gars est féru d'armement maritime. Il a gréé dans sa vie des dizaines de bateaux, qu'en bon Normand il revend ou échange... Puis, le troisième mystère, le titre de « Conseiller ». Un fait de contagion, tout bonnement. Trémolières a rayonné ses pouvoirs sur Gonse... L'épilogue de tout cela? Je te le disais tout à l'heure : ici, dans cet air, les mots perdent leur densité. Plus de sens fixe. Alors, ils existent par eux-mêmes, ils flottent tout seuls dans l'espace. Un peu comme là-bas ces nuages... Tiens, entre avec moi dans cette boutique, j'ai à prendre un quart d'olives.



La nature, comme par jeu, a donné au père Monistrol, avec une vue fort courte, une taille fort haute : si bien qu'il doit se baisser dès qu'il prétend faire coïncider l'extrémité de son regard avec les olives qu'il sert, l'estagnon d'huile qu'il transvase ou les figures de ses clients. Il n'a jamais pu se décider à regarder par son lorgnon, que, pourtant, il ne quitte que pour dormir. Les verres n'ont fait qu'augmenter la difficulté du problème en lui

mettant ainsi, en pleine vue, une zone interdite à la connaissance. Ses bras, de vaste envergure, que la prudence due au souvenir de mainte catastrophe a rendus très lents, et ses deux nièces, que le commerce a faites très vives, se meuvent, fort au-dessous des lunettes, parmi les réservoirs, les barils et les légumes qui encombrent la boutique.

Thieuvre y évoluait avec plus d'aisance que Monistrol lui-même. Le marchand d'huile lui glissait, avec un noir regard vipérin de brave homme, des pronostics sur le mistral, tandis que les nièces bavardaient avec les chalands. Pour la première fois dans une boutique autre qu'un café, Ferrier ne se sentait pas un acheteur, mais l'un des passants venus mettre leur temps en commun avec celui du patron.

Thieuvre et Ferrier prirent le quai Forbin, où se dresse la statue du célèbre corsaire. Orné de coulées vert-de-gris, l'homme de bronze tenait sur le ventre un porte-voix gros et court, en une position qui ne manquait guère de provoquer l'hilarité de Thieuvre.

Sur la gauche, un autre quai, encombré de piles de troncs. Les deux artistes faillirent se jeter dans un haut chevalet.

Bravement debout en plein soleil, une jeune femme travaillait, du bout de longs pinceaux qui lui donnaient l'air de tricoter : elle pinçait les lèvres avec une moue d'assiduité, à la façon des petites filles qui apprennent. Mme Szadéva, sentant des passants arrêtés auprès d'elle, fronça un front bas et charmant, et se tourna d'un mouvement irrité. Quand elle aperçut Thieuvre, cet agacement se dissipa en un sourire d'accueil. On eût dit d'un ordre donné à ses traits. Pourtant, quelque chose de félin guettait dans ce sourire.

Sur la toile, les mâts et les étais s'enchevêtraient devant les façades, avec une violence qui n'était pas sans grandeur. Effet cependant compromis par une technique assez plate.

Comme Ferrier, présenté, glissait un mot courtois :

— Je suis fort sensible, prononça-t-elle — avec un

accent tantôt âcre et tantôt grasseyé, qui recevait, des dents très blanches et un peu aiguës, une marque possessive — à l'intérêt du maître-graveur de *Sortie d'Usine* et de tant d'œuvres que j'admire de longue date.

La délicatesse de Ferrier se sentit froissée par cet immédiat accusé de réception, par cet échange pareil à celui de deux monnaies. La possibilité d'une autre sorte de réponse luisait, semblait-il, dans ces yeux. Les lèvres qui venaient de parler étaient tendres et gourmandes. Elles se rejoignaient en une pose aussi étudiée que les mots.

— Et moi, je vous félicite, Madame, en tant qu'étrangère, de ne pas ignorer un nom aussi obscur que le mien.

— Vous voilà toujours, vous Français, à nous attribuer des ignorances!

— Voyons, indiqua Thieuvre en la quittant, est-ce que votre clocher n'est pas d'une valeur un peu vive, qui le met en avant des toits? Je n'y mettrais pas de cadmium.

— Je le voyais ainsi... fit-elle, avec inquiétude. Oh, je vais regarder mieux. Merci du conseil : ne craignez pas de m'adresser des critiques. Au revoir, et merci encore!

De nouveau, cette façon de se soumettre, de faire tapis de soi-même. Elle sourit, tendant aux copains une main douillette.

— Puisque nous sommes tombés sur Mme Szadéva, il est probable que Sullivan n'est pas loin d'ici.

Un haut profil maigre, en effet, travaillait à un autre chevalet, derrière une autre pile de poteaux.

— Les relations de ces deux êtres, fort amicales, ne comportent pas l'amour. Quant à cette Szadéva, elle se prétend Tchèque. Je lui crois du sang autrichien, serbe et slovène : toute l'Europe centrale! Du talent et pourtant je ne sais quoi de trop volontaire... Mais quelle manœuvrière! Quelle façon de se faire place dans les Salons et les Expositions!

Quelque chose est plus beau que la stratégie picturale ou littéraire : c'est l'odeur du pain chaud, surtout lorsqu'au goût presque humain de la farine, se mêle le par-

fum des pommes de pin. C'est le cas en Provence. Les pelles et le fournil ardent apparaissaient au fond de la boutique. Tandis que, sur les rayonnages de bois blanc, les longs pains offraient un paysage capable de nourrir l'âme elle-même.

★

— Tiens, là, devant le garage, l'auto de Guerche.

— Guerche? Le fameux Guerche?

— Mais oui. Il n'y en a qu'un!

Le peintre se trouvait en conférence animée avec le patron. L'ancien « fauve », porté par la gloire aux côtés de Bonnard et de Matisse, secouait avec vivacité un crâne bronzé qu'aucun chapeau ne touchait jamais. Une face de lion d'Abyssinie, d'où rayonnait, des tempes comme du menton, un collier de poil court. Bien que beaucoup de blanc y fût mêlé au noir, tant de vie émanait du peintre que nul ne l'eût dit « vieux ». Et, malgré une taille médiocre, il déplaçait tant d'autorité que nul n'eût dit de lui : « ce petit homme ». Ses yeux brillants et saillants fouillaient de droite et de gauche, puis soudain s'arrondissaient pour darder leur regard dans les prunelles de l'interlocuteur. Sur le front, les rides se succédaient, horizontales ou verticales, comme s'il y passait des souffles contraires. Et une joie, sans cesse, revenait butiner les traits : un sourire, moitié malin, moitié offert, comme celui d'un enfant.

— Alors, Saturnin, c'est entendu, je vous ramènerai la voiture à trois heures. cette soupape, plus la révision de la magnéto! Bonjour, Thieuvre. Enchanté de vous connaître, Monsieur Ferrier. Je vous demande pardon, je finis... Saturnin, n'est-ce pas, ce sera fini pour demain soir? Pas de blague, hein, c'est pressé! De ce coup-là, vous ne pourrez pas faire la partie de boules sur le « cours ». Mais comme je vous ôte une joie et que l'argent n'a jamais payé ça, je vous apporterai une bouteille de Peyrabaud. Vous me direz si, quand ça passe par le bec, ça met des escarpins ou des espadrilles!

Au revoir, Saturnin. Oh là, hé! Mes respects à la patronne, et ouvrez l'œil quand vous me verrez tourner autour d'elle!

Tout bougillonnant, il entraînait avec lui les deux artistes.

— La *povre,* leur confia-t-il, elle a une figure dont je ne voudrais pas pour nettoyer un échappement de gaz. Alors, ça fait plaisir au mari qu'on lui dise qu'il pourrait tout de même être cocu comme les autres... Heureusement, il y a ici de plus belles gosses. Vous avez vu la petite de la fruiterie, la Marie-Louise? Non? Thieuvre ne vous a pas dit? Thieuvre, c'est mal! Tu fais suisse avec la beauté. La courbe des lèvres, faut voir ça : un tournant de rampe d'escalier par Puget. Et le grain de la peau : du marbre antique!... Bon Dieu, hein, quel temps! Ce que l'air est « fraîche »! Ce que l'air est « bonne »! (C'était, à Saint-Trophime, l'exclamation favorite de Guerche.) Vous n'êtes là que d'hier, Ferrier? Vous savez, j'aime vos bois, beaucoup. Je ne sais d'ailleurs pas pourquoi. Mais c'est comme ça.

— Sapristi, s'écria Thieuvre, j'oubliais le beurre! Je vous laisse ensemble.

— Un type calé, murmura Guerche, en suivant de l'œil la chemise à carreaux qui s'éloignait. Il sait, lui, le pourquoi de ce qu'il fait. C'est une force.

— C'est la force, peut-être.

— Une limite aussi. On peut être comme ça, il le faut, à un moment de la vie : mais, attention, pas au commencement ni à la fin! Un débutant qui croit savoir où il va? Pauvre bougre! Il n'ira pas loin. Et un vieil artiste qui ne serait plus qu'un paquet de ficelles? Je frissonne quand j'y pense! J'espère bien claquer avant d'en être là! Toujours un novice, papa Guerche, vous savez!

Et ses globes oculaires, roulant entre les paupières hâlées, décochèrent une lueur dont on n'eût pu dire si elle était orgueil, naïveté ou finesse.

— Bah, qu'est-ce que je raconte! Ces sacrés mots, ça se mélange tout le temps. Ils ont leur malice. Eux aussi vous mènent où on ne veut pas. Nous autres peintres,

nous avons trop de mots dans la bouche. Bouclez-la-moi si vous voulez, sauf pour boire; mais collez-moi un pinceau dans les pattes!

★

Ferrier, quand il se trouva seul, reprit à pas lents le chemin de la citadelle et des Basses-Roches. Il ressentait une espèce d'égarement. Ces silhouettes, dont les contours l'avaient amusé, lui semblaient néanmoins intercepter le jour qui la veille illuminait le pays.

Comme il approchait de la citadelle, le travail de ses pensées lui demanda l'immobilité.

Il s'étendit à l'ombre d'un pin, sur le sol rocheux, parsemé d'aiguilles brunes.

Au delà des troncs d'arbres, le golfe s'enfonçait dans les terres. Les montagnes déposaient leur témoignage à la barre de l'horizon. Dos à la pente, il respirait, les narines à même le ciel.

Sa contemplation se définissait peu à peu. Les choses à présent foisonnaient : tantôt se propageant par surfaces et par nombres, selon un rythme; tantôt offrant toutes ensemble une unité démesurée, qui s'agrégeait à l'azur. Cependant, il se sentait, lui, détaché d'elles, précipité d'elles. Ainsi, dans un fond de tube, se dépose le produit d'une réaction chimique. Il était terriblement réduit à soi-même. Il était limité. Il ne consistait plus qu'en ce bout d'étoffe et en ses membres. Rien, pour le lier à ce spectacle en marge duquel il se voyait confiné.

Un vide étrange, aux limites duquel s'indiquaient ces troncs violets et précis, ces aiguilles vertes, une à une, remplaça peu à peu cette impression de mise à part. Un vide, mais doué d'exigences. Quelque chose d'invisible semblait rayonner de lui ainsi qu'une demande.

Il est trop vrai que les mots sont obligés de choisir parmi les mille sensations dont chaque instant se compose. Il le faut, sinon l'histoire d'une minute ferait un volume. Pourtant, cet homme, qui continuait sans cesse à recevoir du paysage tant d'idées et d'objets — l'azur

noircissant du zénith, le bleu froissé du golfe, les masses vertes, et ce flottement d'aromes, et l'obscure pesanteur des membres, — croit sentir que, dans tout cela, dans cette architecture du monde, de l'espace et du parfum, rien n'égale en importance il ne sait quelle bribe de souvenir.

LUC DURTAIN.

(*A suivre.*)

POÈMES

—

Ces poèmes ont pour auteur une jeune femme, professeur au lycée de Niort, morte prématurément en 1916. Ils ont été composés dans l'isolement d'une petite ville de province, hors de tout contact avec ce qu'on appelle le monde des lettres. C'est en lisant les poètes du groupe de l'Abbaye que Thérèse Damien avait entrevu tout ce que les gestes quotidiens peuvent cacher de signification. La discrétion de sa voix est celle d'un être qui n'essaie pas d'atteindre les autres, mais pour qui chaque mot résonne dans le silence et qui tâche seulement de trouver la note la plus juste. Ces reliques sont touchantes, parce qu'elles représentent la gouttelette d'essence pure, distillée par une existence sans événements, toute aux modestes besognes du métier et qui a donné ce qu'elle a pu de sens et de clarté à quelques-uns de ses instants. — JEAN SCHLUMBERGER.

AMBITION

A droite, à gauche, les brins raides du balai
Egratignent le pavé.
Et à droite et à gauche le balai sur le pavé
Traîne le même bruit terne et grattant.

Les bras de l'homme vont, viennent.
Lui, rêve :

Il est riche. Il a mangé puis dormi plein son corps
Et de son lit, à l'heure où maintenant il peine,
Il écoute le bruit traînant, terne et grattant
Du balai,
Que d'autres mains promènent.

FUNERAILLES

Don-don, don-don, dit la petite cloche,
Et l'enfant qui la secoue
A tant de plaisir à ce jeu
Qu'il tient la croix de travers.

Le prêtre, on ne l'a pas payé cher.

Et deux vieilles suivent le mort.

Et le mort, le pauvre petit mort,
Il s'en va dans une petite boîte
Qu'un homme porte sous le bras.

L'enfant secoue sa cloche et des gamins l'envient.
Le prêtre marche,
Les deux vieilles saluent des voisines.

A-t-il le poids de la mort, le petit mort?
Non, mais la boîte est lisse et sa forme incommode,
Elle glisse.
D'un geste fatigué de l'épaule et du bras
L'homme la relève.

Une laveuse qui regarde,
D'un geste fatigué de l'épaule et du bras
Relève son paquet qui glisse.

Don-don, don, dit la petite cloche.

—

LA MORT S'AMUSE

Après la mort d'une de mes élèves.

Elle est entrée, la folle,
Comme une folle.
Mais les enfants penchées sur leur tâche
N'ont pas bougé.

« Allons, allons, en l'air les livres!
Une joueuse pour mon jeu.

Ces beaux cheveux noirs?
Cette main soyeuse?
Ces bonnes épaules attentives?
Ce petit menton paresseux?

Ou bien ce visage heureux?

En voilà une qui pense à sa mère...
On pourrait peut-être...

En voilà une qui aime.
Ah! ah! le bon chagrin de son ami!

Laquelle? Laquelle?
Eh qu'importe! Tiens, c'est toi. »

La plus vivante, la plus rude.
La mort sera bien sur ses genoux.

Les enfants lisent, rêvent, s'ennuient.

« Je me sens toute gaie ce soir », dit l'élue.

—

MAINS

Elles caressent de loin sans toucher.
Quand elles touchent, on croit qu'elles regardent.
Elles baisent mieux qu'une bouche
Et pensent mieux qu'un cerveau.

Sens-tu cette haleine sur ta peau?
Ce sont elles qui passent.

Les sens-tu sur ton corps se poser, s'allonger?
Sens-tu qu'elles deviennent ton corps,
Que de toi naît leur caresse
Et qu'elles rient de leur victoire?

Leurs mouvements sont des paroles

Précises et mystérieuses
Et comme leur silence est beau!
. . . .
Car la vie de la chair et de l'esprit est en elles.

—

AUTOUR DE NOUS

A Saumur. Promenade en janvier sur les bords de l'Authion.

Nous marchons sur un chemin
Que l'eau sur chaque bord
Longe.
L'eau est grise, vaporeuse;
L'air est comme une eau plus légère,
Et le ciel est comme l'air, est comme l'eau.

L'eau, près de nous, au loin, partout, couvre les prés.
Le long des chemins croisés
Qui gonflent leur dos
Pour échapper à l'envahissante,
Des arbres alignent soigneusement
Les formes atténuées de leurs troncs égaux
Que l'eau prolonge en elle.
Les brindilles paisibles de leurs branches
Offrent leur rose
Au gris de l'eau.

Nos yeux ne voient qu'à demi
Ce décor immobile et mouillé;
Mais il entre en notre esprit, dépouillé
Du goût grossier des formes vives.

Notre âme devient irréelle et précieuse,
Comme le paysage qui la retient
Par les brindilles des branches d'arbres,
Qui vers le gris de l'eau
Inclinent leur rose.

—

ABSENCE

Hier, tu étais dans mon espace,
Je t'entendais vivre.
Aujourd'hui, je ne perçois, en écoutant,
Que le bruit des vies qui ne font pas tressaillir la mienne.

En étendant la main
Je touchais ton cou poli et chaud.
Tu me riais,
Tu marchais devant moi.

Ce soir, tu penses à moi,
Je pense à toi;
Ne sommes-nous pas tout proches?

Sottise. Nous sommes loin. Existes-tu?

— On ne meurt pas.
Le souvenir demeure en ceux qui vivent.
Leur trace est profonde ou légère comme on l'a voulue.

— Des mots! des mots!

Le goût de tes lèvres, ce n'est donc pas toi?
Tes cheveux vivants ne sont donc pas toi?
Serais-tu sans ta démarche hardie et sûre,
Sans la façon dont tes pieds possèdent le sol,
Sans l'élan de ton corps droit?

La rondeur énervante et lustrée de ton bras,
Les jeunes fossettes de tes mains,
Et l'odeur de ta chair,
C'est toi, c'est toi.

Ton esprit?

Le voilà dans tes yeux au regard sans rêve,
Dans ta bouche si bien close,
Dans les plis nets de tes cheveux.

C'est par tes gestes rares et las
Qu'il se fait connaître,
Par ton pas vibrant
Et par ta voix.

Aimerais-je ta pensée
Sans la bouche qui la révèle?

Et ton amour, sans tes bras,
Sans le désir dans tes prunelles,
Sans ton souffle à l'approche de ma caresse,
Ce n'est plus ton amour.

Que m'importe que tu sois
Si je ne peux te respirer, te prendre,
Emplir mes yeux, mes mains, mes bras,
De ta forme réelle et pesante,
Qui est Chair et qui est Esprit.

THÉRÈSE DAMIEN.

LA FIN DE LA PEUR[1]

—

REVES DU FILS ENFANT. — La montagne. Rêves à partir de 8 ans environ répétés fréquemment : cessent vers 11 ans. — Une montagne, pas abrupte ni chargée de rochers, mais qu'on gravit lentement très longtemps. Qui est cet « on » ? Ce n'est pas particulièrement moi; mais je sens cet *on* gravir. Une longue courbe convexe assez régulière. L'air de plus en plus vif et de plus en plus froid. De plus en plus rare, mais de plus en plus pur. Angoisse : peut-on continuer à monter? Aucun malaise physique; au contraire, un sens de bien-être et de force; plus on monte et plus on se met à quatre pattes, quoiqu'il n'y ait pas de précipices ou même de rocs; une herbe assez rare et assez courte, puis de la neige, puis du rocher nu, mais surtout du vent, de plus en plus puissant. C'est contre le vent qu'on marche et on suit un palier très légèrement descendant avant de reprendre la grande courbe ascendante, sans être déçu, on savait déjà cela.

Le vent de plus en plus fort. On monte certainement des heures, peut-être des années.

On arrive enfin au sommet de la courbe, et là, très petit, on sent la terreur d'un immense précipice découvrant tout un continent en contre-bas, à des millions de mètres; on est collé au sommet de la courbe, à plat ventre; pas de danger immédiat; le précipice est assez loin, après une descente de courbe peu entraînante. Terreur de vertige lointain, et non de danger de chute.

Ceci à gauche.

(1) Voyez *Mercure de France*, n° 928.

A droite la montagne descend en courbe, mais assez peu : de quelque cent mètres; puis une autre montagne chevauche la première : pendant que la première redescend vers une plaine invisible, mais hypothétique, en fin de courbe, à quelque cent mètres du sommet, après une sorte de col qui dans un sens doit aboutir au précipice et dans l'autre descend vers la même plaine invisible, une autre montagne prend un essor immobile et beaucoup plus puissant que la première.

On semble être arrivé à la limite des forces; le vent au maximum; mais on descend lentement dans le col; puis on remonte de l'autre côté à l'altitude déjà acquise et là survient une résolution profondément heureuse de tout quitter, de tout risquer, et on passe sur la seconde courbe en plein orgueil de triompher. Ou bien, au lieu du col entre les deux montagnes, il n'y a rien.

Non qu'il y ait un vide dans lequel on pourrait tomber; il n'y a *rien*. Il dépend de la résolution du grimpeur de passer sur la seconde courbe; il n'y a que le vent; et le vent n'est pas dangereux; puissant, il ne menace pas, ni d'emporter, ni de faire tomber. Il mesure la force qui avance.

Et le grimpeur passe sur la seconde courbe, à travers ce rien, qui n'est pas un précipice, ni une chute possible; qui n'est qu'une différence de plan, ne comportant d'autre risque que celui de la décision à prendre.

Sur le second sommet : l'orgueil.

Parfois des êtres totalement inconnus, rares et différents du grimpeur, sont sur la seconde courbe. On est complètement à leur merci. Ils ne sont pas menaçants; plutôt accueillants, et en relation avec une race qui peuple le continent en contre-bas à gauche. Ils en viennent et y renvoient des messagers.

Parfois on retourne en arrière, jusqu'au bas de la première montagne, chercher des êtres auxquels on est attaché; puis on revient en chef de file en quelques heures, rejoindre les habitants de la seconde montagne, après avoir persuadé aux nouveaux qu'on peut passer ce rien.

REVES DU FILS ENFANT : REPETES FREQUEMMENT. — *La sphère.* Une sphère bien mathématique et polie, allant de son propre mouvement, tout droit dans un espace apparemment sans limites. Lumière laiteuse.

Puis paraissent, en haut, en bas, à droite, à gauche, très loin, des limites; sentiment de joie, de commencement de but atteint.

Puis ces limites se rejoignent à une sorte de grand entonnoir à très faible pente, dans lequel la sphère s'enfonce avec joie, dans beaucoup d'espace tout autour d'elle.

Puis les parois se rapprochent graduellement, irrésistiblement; la joie monte, et l'anxiété paraît, puis monte et se développe parallèlement uniforme, sans secousses. Il est prévu que l'entonnoir finira par devenir trop étroit; alors que se passe-t-il? Mais la déclivité est très lente, le moment fatal est très loin. La lumière décroît, restant laiteuse, mais s'assombrissant.

Le mouvement continue, la joie et la peur, grandissant à mesure que les parois se rapprochent; cela dure des heures, des vies, éternellement.

Puis le maximum arrive; l'entonnoir est enfin rétréci à la mesure exacte de la sphère; l'angoisse et le plaisir sont au maximum.

Un moment éternel : la sphère et les limites ne font qu'un : l'entonnoir est un cylindre identique à la sphère.

Puis délivrance : la sphère n'a pas passé; mais elle n'est pas écrasée.

Le mouvement continue dans le même sens, dans la même lumière. La sphère s'est revêtue du chenal et un infini soulagement apparaît dans le système ainsi constitué. La peur cesse. La joie s'éparpille en une sorte d'explosion douce, d'écoulement dans tous les sens.

Paix. La lumière disparaît, mais elle n'est pas remplacée par l'obscurité.

Peut-être les parois ont-elles cédé; peut-être la sphère s'est-elle mise à diminuer, à s'adapter au rétrécissement continu du chenal. Mais plutôt le tout s'est transféré dans

un monde différent, où l'opposition entre la sphère et les parois n'existe plus.

Peut-être une explosion sans douleur s'est produite : le monde s'est transformé non en un autre monde précis, mais en une atmosphère de plaisir tranquille.

L'angoisse de savoir ce qui va se passer est remplacée par l'angoisse de savoir ce qui s'est passé; puis par la résolution de la peur en tranquillité.

Pas de fin.

L'escalier. — Je monte un escalier sans rampe, au flanc intérieur d'une tour ronde. L'escalier est assez large; aucune peur; aucun danger; je puis longer le mur et laisser entre moi et le vide une longueur latérale de marche très grande.

Sombre; mais assez de lumière pour se guider sans appréhension.

Je monte assez vite, et facilement, sans essoufflement.

La largeur de l'escalier diminue; toujours aucune peur.

Je commence à faire attention; le puits intérieur de la tour devient de plus en plus profond, mes pieds sont de plus en plus près du vide à mesure que l'escalier se rétrécit. Toujours aucune peur.

L'escalier cesse brusquement, sur une dernière marche juste assez large pour que je m'y tienne; aucun sentiment de danger.

En regardant devant moi avec attention, je vois que l'escalier continue par delà un vide, à quatre ou cinq longueurs de corps, comme si un palier long quatre ou cinq fois comme un homme avait existé là, ou peut-être une chambre disparue, l'escalier recommençant de l'autre côté.

En regardant le long du mur avec encore plus d'attention, je vois quelques pierres qui font saillie çà et là dans le mur, au-dessous du plan sur lequel je suis, sans ordre apparent, mais descendant légèrement d'abord, puis remontant; d'autres, irrégulièrement, à mon niveau. J'avance un pied vers la première de ces pierres vers le bas; elle est solide et porte bien le poids du corps; avec

la main, j'atteins une autre pierre plus haute; je me sens solide, sans être même très collé au mur. Je vois qu'en me tenant aux pierres plus élevées, et en enjambant de pierre en pierre les plus basses, je puis parvenir à l'escalier d'en face. Aucune peur. Aucun malaise même. La décision prise est exécutée sans difficulté, et j'atteins en quelques minutes de durée télescopée, à la fois très longues, éternelles, et normales, la première marche, très large, très commode, de l'escalier remontant.

Là debout, je regarde le vide et l'espace parcouru. Une peur rétrospective me prend. Comment ai-je pu faire cela? Et la joie profonde de l'avoir fait; car la question du retour ne se pose pas, et je continue, tremblant de peur et de joie, à monter facilement l'escalier, jusqu'au sommet de la tour, où tout est résolu.

REVE DU FILS A QUARANTE ANS : REVE UNIQUE. — La Comtesse; la petite fille. La Comtesse disparaît de temps en temps. Elle est soupçonnée dans le pays de quelque travail inconnu et mauvais; elle est suivie un jour par le rêveur.

Elle est suivie dans un trou très étroit et très profond, par le rêveur très angoissé, mais sans difficultés, en descendant un puits tout vertical.

Enfin, au bas du trou : un monde de clarté; dans une caverne très haute, illuminée d'elle-même, sans foyer de lumière, la paix émane de tout. De nombreux habitants, tous heureux. La Comtesse fait ici une œuvre admirable, non spécifiée, mais parfaite. Le rêveur l'a perdue de vue depuis son entrée dans le puits étroit; mais arrivé en bas, ravi, il ne la voit plus ni même n'en entend plus parler : elle est trop grande dame; lui n'est qu'un spectateur anonyme.

Agitation autour de lui, organisation, réception.

Une petite fille qu'il reconnaît avoir vue en haut, dans le monde terrestre, paraît, au milieu d'étrangers. Cette petite fille n'existait pas dans la première partie du rêve; elle ne paraît qu'ici, mais avec le sentiment très assuré chez le rêveur qu'il l'a déjà vue, et la connaît très bien.

Elle est effarouchée et marche gauchement avec des gestes automatiques, comme si elle était faite de bois; lui l'appelle et la caresse; elle semble y prendre plaisir, s'apprivoise, marche mieux. Ses gestes deviennent plus aisés. Elle lui est extrêmement chère; et il est très heureux. Sans fin.

Dans le rêve déjà, vers la fin, le symbole apparaît : la Comtesse était la vie, l'âme sur terre; le puits étroit et angoissant, c'est la mort; dans le monde heureux du bas, le rêveur a perdu la comtesse, mais trouve une petite fille qu'il connaît bien sans l'avoir jamais vue : son âme, gauche encore mais qui se met vite à savoir vivre dans ce monde nouveau.

Au demi-réveil, le symbole se révèle complètement et s'allie au sens des autres rêves parallèles. Rêves de souterrains qu'on parcourt longuement avec des boyaux bas dont on a beaucoup de peine à sortir; mais dont on se tire toujours, avec angoisse, mais sans mal; et qu'on a envie de recommencer à parcourir. Rêves de la montagne, de la sphère et de l'escalier : une préparation, un passage difficile avec un glissement, un saut, une explosion et une arrivée dans la solution apaisée.

En partie rêves de pénétration sexuelle avec libération. Mais plus probablement rêves de naissance : avec dégagement d'un passage étroit et sortie à la lumière, mémoire de l'enfant qui naît, persistante pendant toute l'enfance; rêves vifs avant l'éveil sexuel, et remplacés en partie par la vie sexuelle, au rythme semblable; mais aussi en partie par la vie intellectuelle et littéraire qui a aussi le même rythme : recherche, difficultés, crise de l'inspiration, solution heureuse dans l'œuvre.

Mémoire de la naissance, prémonition de la sexualité et de l'inspiration, espérance d'une solution semblable de la mort.

REVE DU FILS APRES QUARANTE ANS : REVE UNIQUE. Le Guide. Caverne bien éclairée; le rêveur et un ami descendent un couloir large, obstrué de grosses pierres et de débris, terre, cailloux, sable. Cherchent une issue.

Sentiment de force, de nécessité de la recherche, de succès douteux, mais possible. Paraît assez loin une forme très distincte, humaine, enveloppée de voiles, immobile d'abord. Le rêveur et son compagnon continuent à descendre, s'approchant de la forme, sans aucun sentiment. Ils s'aperçoivent enfin que la forme est au delà d'un carrefour d'où partent plusieurs couloirs en divers sens, les uns montant, les autres descendant.

La forme est un peu avancée dans un couloir montant, déjà située assez haut, de sorte que pour l'atteindre il faudrait escalader un bloc de pierre en forme de marche d'escalier, plus haute qu'un homme. Sentiment que c'est là un guide à suivre : certitude.

Les deux compagnons se mettent à grimper sur cette haute pierre, s'aidant l'un l'autre. Arrivés au sommet, ils voient la forme qui est montée plus haut pendant ce temps, dans un couloir obscur maintenant, tenant une lampe; tournée vers eux, les attendant. Ils continuent à monter, avec beaucoup de difficultés, grandissantes. La forme les attend toujours, un peu plus loin, ne les laissant jamais s'approcher.

Communication entre les deux compagnons : le guide est-il ami, est-il ennemi? Conduit-il à une catastrophe?

Puis soudain, décision commune : cela ne fait rien; la catastrophe est la même chose que le succès; il faut suivre. Immense bonheur de la décision. La forme les laisse se rapprocher; ils la sentent bénévole, au milieu d'un danger terrible, mais sans importance. Acceptation de la mort, qui est le triomphe. Les trois plus rapprochés, mais le guide toujours voilé, inconnu et à quelque distance, continuent à escalader des rochers, et à monter le couloir, heureux tous trois.

TROIS ELEMENTS. Réflexions du Fils. — Trois éléments :

Des idées métaphysiques qui me sont venues entre 18 et 25 ans et qui se sont développées ensuite.

Des rêves d'enfant : qui sont venus entre 8 et 11 ans, en se répétant fréquemment avec des variations assez

faibles; trois ou quatre rêves essentiels, avec un ou deux rêves vers les 40 ans, qui sont évidemment la conclusion des rêves enfantins.

Je m'aperçois vers 45 ans que mes idées métaphysiques de 18 à 25 ans sont contenues très nettement dans la démarche même de mes rêves enfantins de 8 à 11 ans.

Je m'aperçois ensuite, maintenant, que les deux faits,
— les rêves,
— les idées,
sont en relation étroite avec un troisième élément : les croyances et les sentiments des paysans pyrénéens, présents en mes parents et mes ancêtres, et que je n'ai vraiment connus, par la conversation de ma mère, qu'après 30 ans, et vraiment à fond que pendant ces derniers jours, où le choc profond de la mort de mon père les a fait remonter et s'exprimer. Alors que pendant toute leur vie, mes deux parents avaient plutôt méprisé ces croyances comme superstitieuses.

Réflexions du Fils. — Ainsi les instincts de la race, manifestés d'abord par des rêves d'enfant, se sont développés ensuite en idées métaphysiques.

Loin d'être des créations de la culture ou de l'intelligence rationnelle mes idées ne sont que la transposition intellectuelle d'instincts raciaux déjà manifestés chez moi par des rêves enfantins et chez mes parents par des sentiments, collectifs plutôt qu'individuels, et persistants malgré l'usure de la civilisation.

Ces instincts sont aussi manifestés dans la conduite; plus encore dans les actions que dans les croyances.

Il faudrait pouvoir remonter plus haut encore : aux instincts animaux.

Que les rêves de la mère, et ses rêves de réincarnation — suivent la même forme que les rêves du fils.

Et aussi ses actions, contre les Allemands, ou dans les montagnes.

Et aussi ses sentiments à la mort du père.

LES FORMES. — ***Réflexions du Fils.***

I. *La montagne :*
La réincarnation.
Les retours des morts.

II. *La sphère :*
La fin parfaite du père.
La victoire sur les Allemands.
Le revolver caché.

III. *L'escalier :*
La réincarnation.
Le caporal allemand.
La dette de la grand'mère.

I. La mort est le passage de la première montagne à la seconde. Sur la seconde on trouve un autre ensemble d'êtres. Les morts reviennent chercher les vivants, comme le rêveur va chercher ses frères.

La réincarnation est aussi le passage à une autre vie après la mort, et le retour parmi les siens.

II. La mort du père lui a apporté la résolution de ses divergences avec sa femme; la révélation que tout était bien à la fin, malgré les angoisses; comme la sphère, malgré la peur, arrive à la perfection de l'emboîtage dans le cylindre.

Aussi la fin de la guerre résout le discours de la mère : on a été envahi, on n'a pas été conquis.

L'affaire du revolver se termine dans la même perfection, par l'intervention du soldat allemand : l'élément hostile s'ajuste comme dans le rêve, à l'élément angoissé, et résout l'angoisse.

III. L'idée de la réincarnation qui vient après la mort est à l'image de l'escalier qui reprend après un vide.

Quand la mère sort la hache et la présente au caporal, elle fait ce que fait le rêveur qui traverse le vide avec résolution.

Et de même, la mère qui décide de donner les 500 francs à sa vieille mère : franchissant la difficulté, la faisant franchir.

Dans chaque cas, action, rêve ou pensée, on arrive à un moment où on atteint la fin de la peur.

Le rêve de la comtesse et le rêve du guide sont des formes très postérieures du rêve de l'escalier : c'est le rêve d'un point difficile au delà duquel est la paix dans la joie.

Le rêve de l'escalier n'est que le rêve de la montagne avec insistance sur l'hiatus entre la première et la seconde chaîne.

Le rêve de la sphère est le même que les autres : la difficulté résolue est le moment où la sphère touche l'entonnoir et où l'apaisement se fait.

A l'adolescence, ces rêves se transforment en idées. Depuis la première enfance, et probablement depuis la naissance, puisque le rêve de la sphère est sans doute un rêve de souvenir de la naissance, les formes créées dans l'être ont cherché des images concrètes d'abord dans les rêves, puis des figurations abstraites dans les idées philosophiques.

Le rêve de la montagne a produit l'idée des chutes et des résurrections : le désir, et en particulier le désir sexuel, est formé de montées et de descentes, aboutissant à une satisfaction. La faim, la soif, la charité, de même.

Cette impulsion aboutit à l'idée que la mort représentée par l'hiatus entre les deux montagnes ou les deux escaliers, le contact sphère entonnoir, n'est qu'un passage difficile vers une résurrection meilleure que la vie.

Cette impulsion donne aussi l'élan qui dépasse la logique : l'intelligence nous mène jusqu'à un certain point, puis devient inutile : il faut sauter pour arriver à une solution. Il faut sauter pour arriver à la réalité. Il faut sauter, abandonner le point d'appui solide, s'élancer par un mouvement qui lâche la pensée.

Le rêve de la sphère donne l'idée de la résolution du moi : il faut passer dans un défilé où la sphère cesse, s'identifie à l'entonnoir devenu un cylindre. La différence entre ce que nous sommes, la sphère, et le monde extérieur, s'abolit. Ce qui se marque plus nettement encore dans le rêve du guide, où mort et triomphe s'identifient.

L'inverse de cette idée est l'idée de Dieu, qui est la disparition du moi remplacé par une satisfaction universelle, dans la résolution du problème constitué par le contact du rêveur avec l'obstacle.

Le moi disparaît par une résolution, par un saut, par une explosion.

LE REVE ET L'EVEIL. Réflexions du Fils. — Entre 10 et 11 ans. Le rêveur sait parfois qu'il rêve et se dit : *Ça ne fait rien, ce n'est qu'un rêve,* — mais dans les cauchemars violents, ne le sait pas.

Parfois il peut se réveiller à volonté. Il faut alors que le rêveur s'en aille dans un coin obscur, où il se trouve seul, et fasse un effort qui le réveille.

Par exemple : des gens entrent dans la maison et tuent tout le monde, sauf le rêveur, qui se présente à lui-même sous forme d'une petite fille. Elle s'enfuit dans l'ascenseur et le met en marche; mais on arrête l'ascenseur pour la tuer; alors elle se tasse dans un coin de l'ascenseur, fait effort pour se réveiller et se réveille.

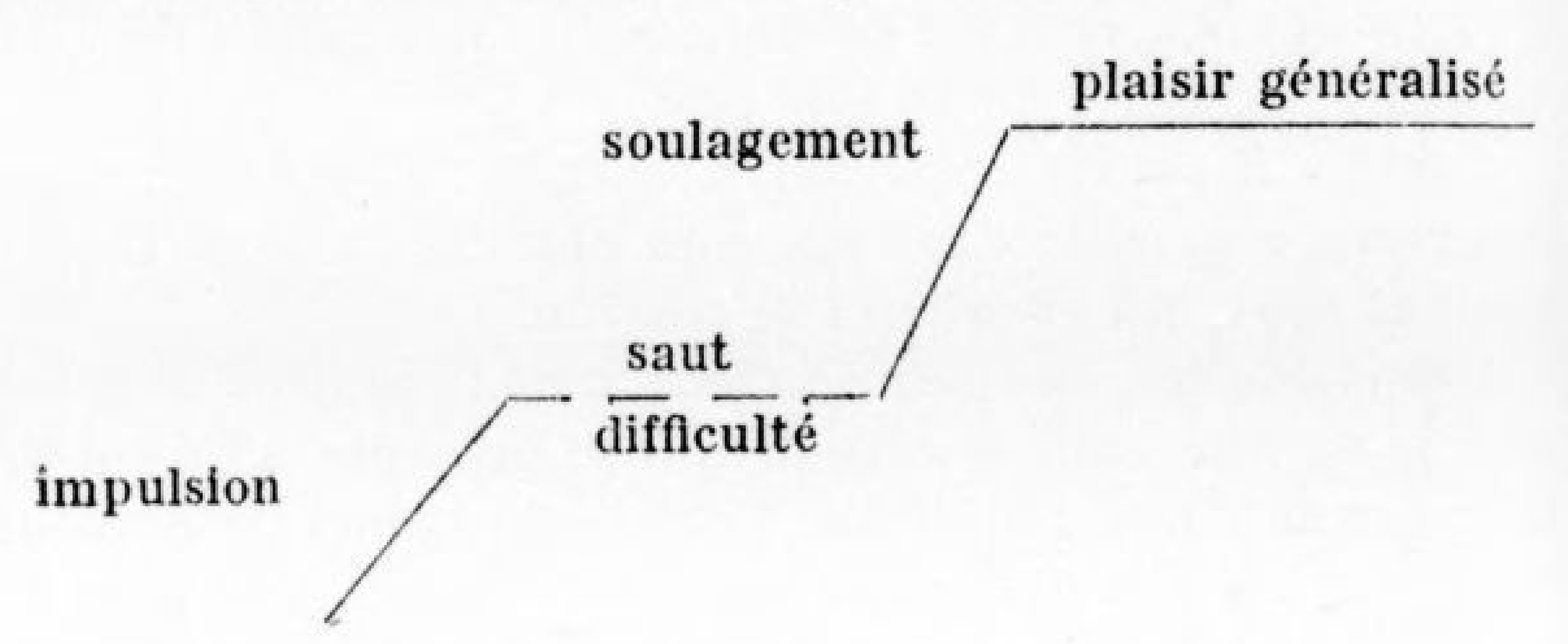
Mais cela n'est possible que quand le rêveur sent que le rêve va être terrifiant, avant le moment terrible. Pendant les moments terribles, le rêveur ne peut pas se réveiller : ne pense pas à se réveiller; ne pense pas à vouloir se réveiller.

Le mystique est le rêveur qui sait qu'il rêve, et qui peut faire effort pour se réveiller. Le penseur est le rêveur qui ne se rend pas compte qu'il rêve et ne sait pas faire effort vers l'éveil. Aux moments terribles, on ne peut rien faire : la trop grande préoccupation sentimentale empêche la pensée de se dédoubler. En rêve, normalement on ne croit pas au réveil, on ne croit qu'au rêve. A de très rares moments du rêve, on sait. Ainsi à de très rares moments de la vie, le mystique sait.

Mais même dans le rêve ordinaire, le saut se fait : on passe par delà le vide de la montagne, l'hiatus de l'escalier, dans une zone heureuse. Cet état, lorsqu'il devient plus accentué, plus conscient, est le réveil. L'abandon du moi est l'abandon du rêve au réveil.

LA FORME UNIQUE. Réflexions du Fils. — Toutes les idées se ramènent à des rêves; tous les rêves sont le revêtement par des images d'une forme essentielle, tirée de la vie de la race.

Une impulsion, un désir en mouvement, rencontre une forme fixe. Un choc se produit, ou un ajustement, précédé d'angoisse, suivi d'un soulagement, et aboutissant à une idée claire en quoi disparaît l'individualité du désir premier dans un sentiment de plaisir généralisé.



La forme ainsi schématisée s'applique à la naissance, puis aux rêves, puis aux actes sexuels et aux actes de désir, puis à la création artistique, et à la vie intellectuelle, puis à l'action, puis à la vie religieuse, et enfin, par supposition et saut définitif et total, à la vie même, à la vie éternelle.

C'est dans le rêve que nous saisissons le mieux cette forme, parce que le rêve est assez conscient pour être retenu par le souvenir, et cependant échappe aux déformations que la nécessité d'agir et les besoins de l'intelligence imposent aux impulsions premières. C'est dans le rêve normal, non maladif, que le désir fondamental prend pour la première fois conscience de lui-même.

La vie ensuite, et la vie intellectuelle en particulier, n'est que la tentative de réaliser et de satisfaire, dans des circonstances innombrables, l'impulsion première ainsi révélée, qui est l'intuition la plus directe de notre être.

Dans tous ces cas, le rêve n'est que la transposition d'une action; d'une action souvent répétée par la race,

et transmise à l'enfant; l'action de sauter par dessus, à travers, une difficulté.

Et les idées ne vont être qu'une transposition nouvelle, à un plan de subtilité supérieure, de la même action essentielle. Cette action, tout être vivant l'accomplit du moins une fois, à sa naissance; tous les rêves étant, si l'on veut, des répétitions de l'acte de naître.

Mais certains êtres, ayant accompli cette action une fois, sans quoi ils ne seraient pas, gardent ensuite la peur de la recommencer sous n'importe quel aspect. D'où les philosophies de la renonciation à la vie, à l'action.

D'autres êtres, au contraire, apprennent par l'expérience à recommencer cette action, à en avoir de moins en moins peur.

Suivant le degré de peur, on peut classer toutes les idées, toutes les philosophies, qui sont les diverses attitudes correspondant aux divers degrés de peur dans l'action, depuis la renonciation totale à l'action jusqu'à l'acceptation totale de l'action.

IDEES DU FILS
PRINCIPIA METAPHYSICA. LE REVE DE LA SPHERE.

I. — *Ontologie : l'Actuel et l'Inactuel.*

1) Toute existence est infinie; toute expression est limitée. L'expression de tout être comme de toute pensée est nécessairement incomplète.

2) Il est en tout être deux parties : l'Actuel, qui est l'exprimé, et l'Inactuel, qui est l'inexprimé. L'Actuel et l'Inactuel croissent ensemble, infiniment, l'un sortant de l'autre.

3) Le but de tout être est de s'exprimer : de rendre aussi intenses, aussi conscients que possible, les désirs qui sont son essence.

4) Pour s'exprimer, l'être doit se concentrer sur des parties choisies de lui-même, et rejeter les autres; ainsi, dans son expression, l'être se divise en individus.

5) Le plaisir et la douleur sortent simultanément de toute création, qui est expression, qui est division.

6) Le plaisir est la conscience de soi du désir : le but de tout être.

7) La douleur est la conscience de la perte d'une partie de soi-même, rejetée au cours de l'expression.

8) En tout être est l'instinct de concentration : de là nécessité de choisir et de rejeter.

9) Par concentration, dans l'Univers se déposent les Hommes; dans l'homme les Idées.

10) L'Inactuel est commun à tous : les êtres séparés sont les concentrations diverses à l'intérieur du même Inactuel.

LE REVE DE L'ESCALIER

II. — *Cosmologie : Langages et Conventions.*

11) L'être s'exprime en des langages.

12) Les langages sont établis par des Conventions, qui sont les collaborations nécessaires de certaines catégories d'êtres s'aidant mutuellement dans leur expression.

13) La matière est le langage du désir sur le plan des univers.

14) L'action est le langage du désir sur le plan des hommes.

15) Dans la parole et les arts sont les commencements du langage du désir sur le plan des idées. La parole est la plupart du temps action.

16) Les êtres, en s'exprimant, modifient l'Inactuel autour d'eux. L'Inactuel étant commun, les êtres communiquent entre eux par leur perception des modifications de l'Inactuel.

17) Les sens traduisent en langages les perceptions des modifications de l'Inactuel.

18) Dans l'organisation du monde, la douleur qui émane perpétuellement de toute création est perpétuellement rejetée, nul ne voulant l'exprimer. Une masse de souffrance s'accumule ainsi dans l'Inactuel, et essaie de s'exprimer dans les individus. C'est là l'élément mauvais de l'univers. Le mal est la douleur sentie séparément de sa cause, la création.

19) Les Conventions protègent ceux qui en font partie contre le mal.

20) Les accidents sont des violations des lois de la Convention. Mettant l'être hors de la protection de la Convention, ils entraînent la souffrance.

21) L'homme appartient à deux Conventions : la Convention des univers, qui est la convention matérielle; la Convention des hommes, qui est la convention morale.

22) L'œuvre de l'homme est la préparation de la troisième Convention : la Convention des Idées, qui est la convention métaphysique.

LE REVE DE LA MONTAGNE

III. — *Psychologie : Chutes et Résurrections.*

23) L'existence nécessite la responsabilité.

24) La responsabilité nécessite l'immortalité.

25) La liberté est le pouvoir de s'exprimer; elle est nécessaire à la responsabilité, à l'existence même.

26) Tout être étant à la fois libre et infini, tout être est nécessairement immortel.

27) La fondation dans l'homme du monde des Idées est le commencement d'une immortalité qui se continue dans un ordre d'être différent.

28) Quand un désir atteint la plus haute intensité dont il est capable, il cesse et tombe : la Perfection est l'annihilation.

29) La chute est le retour à l'Inactuel, toujours insatisfait, qui ressuscite l'être tombé, le remplissant de forces nouvelles. Le désir suit en son expression un rythme infini de chutes et de résurrections.

30) Il y a deux formes de chute : le sommeil et la mort. Dans le sommeil, le désir revient dans la même expression; dans la mort, le désir abandonne son expression et revient sur le plan supérieur, subdivisé en Idées.

31) Les Idées ont besoin d'un langage nouveau, la matière étant pour elles une expression trop pesante. La formation du monde des Idées entraîne la mort de l'univers matériel.

32) La base de tout langage est la vibration élémentaire de l'Inactuel le rythme premier d'élévation et de chute de l'Inactuel. Tout langage, toute expression, est rythme.

LE REVE DE LA COMTESSE

IV. — *Eschatologie : La destinée.*

33) Les Univers eux-mêmes atteignent la perfection et tombent, après la réalisation de la Convention métaphysique dans le monde des Idées.

34) Rien n'est jamais perdu pour l'Inactuel; et l'Inactuel ne cesse jamais de créer.

35) Un monde tombé se reproduit dans des circonstances nouvelles; parmi des mondes nouveaux que l'Inactuel a créés pendant la période de chute de ce monde.

36) Tout être se reproduit, avec et dans le monde auquel il appartient éternellement, en des circonstances toujours nouvelles.

37) Il existe de chaque être une Abstraction permanente, qui est sa véritable essence impérissable : un plan de cet être, réalisé par la vie d'innombrables fois en des circonstances variantes.

38) Il existe un plan de toutes les Abstractions, qui est la destinée; mais l'Inactuel insère perpétuellement dans ce plan de nouvelles créations.

39) Dans la destinée, la volonté, le désir de tous les êtres est accompli complètement.

40) La destinée est la volonté de l'Etre Total, qui est Un : de l'Etre Un qui s'efforce éternellement vers la conscience de soi, car sa conscience de soi a pour objet son Infini, et l'Inactuel croît avec l'Actuel.

LA FORME UNIQUE

V. — *Ethique.*

Le devoir de l'homme est d'être à la fois le créateur et le découvreur de l'Etre, en atteignant la pleine conscience de soi.

41) De comprendre la Volonté de l'être total, et de comprendre que sa propre volonté y est identique.

42) De sentir, dans le plaisir, le développement de l'être, et de porter, dans la douleur, sa part de la souffrance des créations.

43) D'agir; d'exprimer en ses langages l'Etre total; de résoudre en idées les désirs qui sont lui, de réaliser la Convention morale et de poser les fondations de la Convention métaphysique.

L'AUTRE VIE. Dialogue. Le Fils, la Mère. — *La Mère :* Alors, qu'est-ce que tu crois, toi? Qu'il est au ciel? Qu'il est là? Où est-il?

Le Fils : Moi, je crois qu'il reste quelque chose. Toutes les fois que son regard redevenait clair, il était le même, il parlait comme avant; il comprenait tout; jusqu'à la fin, il était là tout entier.

La Mère : Où est-ce? Où est-il alors maintenant?

Le Fils : C'est ça qu'on appelle Dieu. Dans ton esprit, il reste toujours tout ce que tu as vu; tu t'en souviens plus ou moins, mais c'est toujours là. S'il ne restait rien, tu n'aurais pas d'esprit.

La Mère : Oui, toujours, ça me reste.

Le Fils : Eh bien, Dieu, c'est ce qui se souvient de tout. Moi je crois que tout ce que nous avons été, depuis la naissance jusqu'à la mort, est tout entier conservé, vivant, dans l'esprit de Dieu. Et quand tu mourras, tu retrouveras tout ce que tu as connu de lui depuis tout le temps. Dieu se rappelle tout, et quand on est mort on est Dieu.

La Mère : Alors tu ne crois pas que, tout malheureux, il continue quelque part?

Le Fils : Non, il est en Dieu, tout présent, tout ce qu'il a fait ou pensé depuis sa naissance jusqu'à sa mort. Après sa mort, ce n'est plus lui, c'est Dieu.

La Mère : Je comprends. On retrouve tout ce qu'on a été. Tout le mal aussi; c'est ça alors l'enfer. Le bonheur

qu'on a eu et qu'on retrouve ce serait le ciel. Et alors si on s'est pardonné?

Le Fils : Cela compte au moment du pardon et après; et cela adoucit le souvenir du mal.

La Mère : Oui, il doit rester quelque chose; et alors tout doit rester; puisque Dieu, à la naissance, fait venir quelque chose, quelqu'un, là où il n'y avait rien; c'est bien plus facile qu'il conserve quelque chose qui a déjà été. Il conserve tout. Et il faut bien qu'il y ait le bon Dieu, autrement il n'y aurait rien. S'il ne restait rien, il n'y aurait jamais rien. Puisqu'il y a quelque chose, il y a Dieu, qui a tout fait et qui conserve tout toujours.

LA FIN DE LA PEUR. — *La Mère* (deux jours après la mort du père) : Et dire que maintenant je n'ai plus peur des morts! Et moi qui toute ma vie avais peur d'eux dans le noir! Et ma pauvre fille que j'en avais eu tant peur que je voulais à tout prix la revoir et que je courais partout à minuit pour la trouver où qu'il me semblait qu'elle serait! Et que je me mourais de peur tout en courant, mais tellement que je voulais la voir que je galopais malgré la peur et que même c'était la peur qui me faisait galoper.

Et maintenant je me promène partout au milieu de la nuit et je n'ai plus peur des morts.

C'est que lui, il m'a toujours protégée.

J'ai maintenant un protecteur chez les morts. Un protecteur puissant.

Maintenant j'irai mieux, je n'ai plus besoin de passer les nuits avec ton pauvre père; lui il est en train de se pourrir, il n'a plus besoin de moi.

Maintenant c'est drôle, je veux vivre. Je me croyais de mourir parce que je ne voulais plus vivre, et maintenant il me semble que je veux vivre.

La mort, tu sais, personne n'en veut.

REFLEXIONS DU FILS : Sans cette fin, ils n'auraient pas su combien ils s'aimaient, ni elle, ni lui.

Or, ils l'ont su parfaitement. La présence de la mort

les a amenés à rassembler toutes leurs forces, et ils n'ont pas eu peur, ils ont triomphé de la mort en eux-mêmes : leur force a été plus grande que la peur de la mort. La *Mère* a affronté de toutes ses forces la mort qui venait, sans savoir d'abord que c'était la mort, mais jusqu'à la fin sans hésitation ni doute de sa propre puissance.

Et aussi leur amour s'est révélé plus fort que leurs innombrables haines l'un pour l'autre.

Sans la souffrance et la mort, on n'apprend rien. Nous ne saurions pas la différence entre les visions de l'intellect et les faits.

Les idées qui tiennent devant la souffrance et la mort sont seules acceptables.

Quand intervient l'intelligence, l'idée est finie.

L'intelligence consiste à s'arrêter au bord du fossé qu'il faut sauter.

En effet, logiquement, quand on arrive au vide, on doit s'arrêter.

Mais la vie, c'est ce qui saute.

L'intelligence est lâcheté.

La seule qualité, c'est le courage; on n'arrive à la vérité, comme à la vie, que par le courage : voir tout le risque, et sauter.

DENIS SAURAT.

FIN

LA
POÉSIE DE JULES ROMAINS

—

Comme il y a des athlètes complets, il y a des écrivains complets, qui pour la prose ne renoncent pas à la poésie, ni pour la poésie à la prose, et qui persistent à cultiver à la fois les deux moyens d'expression, les deux techniques. Jules Romains est de ceux-là. Son premier recueil de vers, *L'Ame des Hommes,* parut en 1904 : il avait dix-neuf ans; le dernier publié, *Chants des dix Années,* date de 1928.

Entre les deux dates s'insèrent à la fois une œuvre et une doctrine poétiques (1), formant un tout cohérent et solide. Ses poèmes ont des traits communs avec son œuvre de prose : foi, probité artistique, ténacité, patience ouvrière, ferme volonté d'exprimer et de créer. Mais ce sont là des qualités d'homme. Son œuvre poétique reste originale dans l'ensemble de l'œuvre; elle l'est encore en ce que, exactement personnelle, elle ne se laisse pas réduire à des éléments ou à des types connus. Il serait paradoxal que les justes succès du romancier et du dramaturge eussent pour résultat d'étouffer la voix de cette poésie, — dont nous voudrions décrire l'esprit, la matière et la forme.

(1) Œuvres poétiques de Jules Romains : *L'Ame des Hommes*, 1904 (non réédité); *La Vie unanime*, 1908; *Un Etre en marche*, 1910 (non réédité); *Odes et Prières*, 1913 (comprenant *Prières*, 1908; *Ode à la Foule qui est ici*, 1909; *Odes*, 1911); *Le Voyage des Amants*, composé en 1914, publié en 1921; *Chants des dix Années*, 1928 (comprenant *Europe*, 1916; *Les Quatre Saisons*, 1916; *Amour couleur de Paris*, 1918; *Palais du Monde*, 1921; *Deux Odes*, dont la première date également de 1921; *Ode génoise*, 1923-1924). — *Petit Traité de Versification*, 1923 (en collaboration avec Georges Chennevière).

I

En 1925, une réédition de la *Vie unanime* donna à Jules Romains l'occasion d'un retour sur ce livre, vieux de vingt ans. Il le fit dans une longue et riche préface, où il ne renie rien des espoirs et des enthousiasmes de sa jeunesse, où il montre envers le destin une confiance fidèle. Avec une ferveur non fanée, il y décrit le milieu poétique au sein duquel se forma sa propre poésie :

La poésie des premières années du siècle, j'en vois les défauts aussi bien que personne, et tout d'abord dans ce livre. Mais comme je la trouve sympathique à distance, et brave, et méritante. Préservée de combien de faiblesses et de petitesses que la littérature avait dans le sang depuis plusieurs générations. Peu tarée, oui, la moins tarée peut-être qui eût paru en cent ans. Et si courageuse; ne reculant devant aucune entreprise; mesurant des yeux les plus grands poèmes du passé, non pour les refaire, mais pour savoir ce que l'homme peut faire. N'ayant pas le temps d'être précieuse ni obscure, car elle a trop de choses à dire, et il lui importe trop de les communiquer. Pleine de respect, certes, pour un Mallarmé, mais apitoyée aussi par son interminable contorsion stérile (tant de vers pour intriguer les lecteurs, et si peu pour l'œuvre promise!) Parlant pour tous les hommes, — quelques-uns seulement écoutent; mais aucun n'est écarté d'avance; et pourquoi désespérer? il se peut que beaucoup finissent par entendre un jour. — Ceux qu'elle atteints déjà, c'est à leur âme même qu'elle en veut, non à leur vanité de lecteur. Et ce n'est pas un compliment de bonne compagnie qu'elle leur demande, c'est une adhésion vraie.

Le désir de renouer entre la poésie et « tous les hommes » une tradition perdue de contact immédiat ne s'accorde ni avec la préciosité ni avec le snobisme. Mais, hélas, « le naturel, la simplicité, le goût viril ne s'installent jamais chez nous pour bien longtemps. Les tarabiscoteurs assiègent les portes. Molinet, les poches pleines de jolis tours de société, attend avec impatience que Villon ait fini de se prendre au sérieux ». D'où peut-

être, en réaction de défense, une excessive méfiance et une nuance d'injustice envers les poètes contemporains, moins ennemis de l'hermétisme : aurait-il lui-même trouvé ou pu se donner des instruments d'expression souples et maniables, sans ces recherches analytiques, stériles peut-être à première vue? Querelle de l'usine et du laboratoire. C'est d'ailleurs sur un ton de sympathie toute fraternelle qu'il fait paraître les lyriques habitués de la Closerie des Lilas, et lui-même au milieu d'eux, dans la finale de la première partie des *Hommes de Bonne Volonté*. Jallez et Jerphanion, qui en discutent, reconnaissent le fait : la littérature vivante de l'époque est précisément celle qui fait figure d'une sorte « d'Eglise persécutée », ignorée de la grande presse, de la critique, de tout le monde officiel. Mais Jerphanion : « C'est un scandale effroyable! C'est une autre face de l'injustice. Ça nous crée une autre forme du devoir révolutionnaire. Celle pour ma part que je ressens le plus vivement », répond Jallez.

Aussi bien une poésie faite de confidences et d'effusions n'a-t-elle guère besoin de public; tout se passe entre le poète et lui-même; le poème est l'expression et, en lui-même, la fin de ce dialogue. Mais le lyrisme de Jules Romains n'est pas un lyrisme subjectif. « Où est ma grandeur? » se demande Jerphanion, « le cher garçon Jerphanion », méditant sur son destin.

Un peu comme si j'avais à la chercher devant moi; comme si elle était là quelque part dans le fouillis de l'horizon. Cette idée que j'ai toujours eue, que la réalité est pleine d'oracles. Ce besoin de me tourner vers elle pour avoir les réponses. Vers elle plutôt que vers moi.

Comme son héros, le poète est tourné vers la réalité extérieure, pour lui plus féconde inspiratrice que les mouvements de sa sensibilité. Certes le *moi* apparaît dans les poèmes, et sans cesse, et fièrement. Mais l'auteur ne se contente pas de recueillir ses épanchements. Il l'investit d'une haute fonction : la fonction de connaissance.

Autres poèmes de la connaissance, les poèmes de Valéry, jeux d'un esprit subtil et aiguisé à l'extrême, expriment plutôt la conscience que l'esprit prend de lui-même, les résonances que laissent dans l'âme les actes de l'esprit dépassant et contemplant ses propres démarches. Ceux de Jules Romains sont plus près de la chair et du sang, plus près aussi du point où la connaissance dégage et détache l'esprit du chaos. Et cette connaissance en acte, cet acte même de la connaissance, n'a plus rien alors d'une activité de luxe. L'esprit pose au monde des questions pressantes, des questions premières et essentielles, sur ce réseau de rapports qui les unit, sur les étranges résonances qu'éveille en lui une réalité inconnue, sur cet aspect d'éternité que peut prendre soudain le plus transitoire des reflets dans un nuage.

Les conceptions du nouveau siècle, écrit Jules Romains dans sa préface aux *Œuvres Poétiques* de Georges Chennevière, spécialement l'unanimisme, accordaient en effet au génie poétique un pouvoir de connaissance à la fois autonome et illimité. Nous ne pensions pas que le poète dût aller moins loin que le philosophe dans le secret des choses, mais nous l'obligions à y aller lui-même.

Aucun rapport entre une telle poésie et la « poésie philosophique », s'il faut entendre par là celle qui se contente de « mettre en formules dorées les conclusions des sages » (on en trouve même dans Musset, même dans Baudelaire). Quant au reproche d'abstraction, Romains s'en défend avec véhémence : ce qui a pu lui donner cours, c'est que le lecteur était entraîné « à des sensations inaccoutumées, situées à l'extrême de l'âme, et par cela même, dans une certaine mesure, fatigantes ». S'il est une image abstraite du monde extérieur, c'est bien l'image coutumière que s'en fait l'homme moyen : image moyenne elle aussi, composée de réflexions, d'expériences innombrables, de recoupements répétés, prudemment tondue, élaguée avec soin de toute pointe d'individualité, assez impersonnelle pour être acceptable de tous sans discussion et sans histoires. Fort élaborée, en un mot;

et fort éloignée de la réalité concrète. Tandis que le poème... Mais rendons la parole au poète :

Le poème s'avançait vers l'intérieur du monde comme une bête très sensible qui flaire et qui palpe... On pourrait citer tel vaste poème de la première période unanimiste où n'entre pas une seule formule abstraite, où tout est fait de sensations, d'attouchements, de pincements de plaisir ou de douleur, où tout est concret avec une pureté exigeante, avec l'acuité du point et de l'instant. Quelle différence, me direz-vous, entre cela et un impressionnisme? La même qu'entre une sieste à l'ombre, sur l'herbe, et une exploration. Choix de la direction, essai perpétuel du chemin ou de la piste, vigilance, excitation, pressentiment, désir au lieu de docilité, recherche au lieu d'attente, découverte qui s'organise peu à peu.

Rien donc qui ne soit la transposition directe, — vivante et palpitante, — des aventures de l'esprit lancé à la connaissance du monde. Tout est neuf; chaque vision s'ouvre sur un monde vierge. La fonction de connaissance ne convient pas à un esprit passif : l'esprit ici ne se laisse souffler ni sa place ni son rôle; il est toujours présent, activement présent, et, dans cette conquête et ce cri du chaos, toujours au point le plus aigu de l'éveil.

Le rôle dévolu à l'esprit agissant apparaît aussi dans les procédés de composition de notre auteur, et en premier lieu dans l'attention qu'il apporte à composer. La préface de 1925 de la *Vie unanime* donne là-dessus de curieux détails. Jules Romains travailla à « ce poème » (il ne dit pas « ces poèmes » ou « ce recueil ») pendant trois ans et demi, de la dix-huitième à la fin de la vingt-et-unième année. Ce qu'il en conçut tout d'abord, ce furent le mouvement général et les grandes divisions (trait constant dans toute son œuvre, que ce sentiment très fort de la masse, que cette vision du total antérieure à toute conception de détail). Le plan d'ensemble une fois arrêté, alors seulement, il s'abandonna à l'inspiration : « Chaque poème particulier, raconte-t-il, naissait d'une circonstance, d'une émotion, d'une secousse que je recevais de la réalité ou d'un mystère qu'elle me révé-

lait soudain et par qui je me sentais commandé ». Et, le poème fini, il lui trouvait une place dans son édifice « sans trop de peine », car, ajoute-t-il, « mon plan d'ensemble lui-même était aussi peu artificiel que possible. Il était déjà le résultat et le résumé d'une expérience ». Le même souci des ensembles se retrouve jusque dans les *Odes* ou dans les *Prières,* développées selon un certain rythme, et reliées entre elles par des enchaînements et des rappels. Les poèmes du *Voyage des Amants* sont des épisodes suivis d'un seul poème. Enfin les grandes constructions équilibrées d'*Europe* ou de l'*Ode génoise* exigeaient bien plus qu'une simple docilité aux appels du sentiment poétique, et en premier lieu un contrôle inflexible de l'esprit architecte.

Ainsi, en faisant gloire à la poésie du début du siècle d'avoir fondé « un lyrisme subjectif d'essence spirituelle », Jules Romains définissait sa propre poésie. Nous ne serons pas surpris que ses maîtres reconnus soient les auteurs qui dans l'histoire ont fait figure de conducteurs de l'esprit humain, Homère, Eschyle, Sophocle, Goethe, Hugo. Ce ne sont pas là les seuls : rappelons-nous la vénération de Jallez pour Baudelaire; mais ce qu'il faut souligner, c'est que Jules Romains est un homme que l'idée de grandeur n'accable pas (rappelons-nous « les deux M » de Jerphanion — *memento magnitudinis* —, « formule d'excitation et de rappel à l'ordre »). Pas davantage nous ne nous étonnerons du souffle d'épopée qui emporte parfois ses poèmes, poèmes d'action, de puissance, de confiance envers le destin de l'homme et le destin de l'esprit. Solidement accroché au réel, non pour s'en laisser écraser, mais pour en pénétrer, en pétrir, en soulever la masse de toute sa force.

II

Modérons notre ton. L'auteur de *Donogoo-Tonka* n'est pas toujours un mage. Il sait exprimer des sentiments très humblement humains, la grâce détendue, l'ironie, la volupté ou le plaisir de vivre, la douceur et la tristesse

des souvenirs, l'amertume et l'espoir. Certaines *Odes*, simples et pures confidences murmurées pudiquement sur les modes du lyrisme mineur, ont leur place à côté des *Contrerimes*.

Le *Voyage des Amants,* malgré les promesses apparentes de son titre, est une fantaisie, où l'on voit paraître l'express et le chef de gare, le voyageur et le tunnel, et le petit wagon belge, et les quatre canards du lac de Côme. On y trouve évoqués aussi de grands lieux humains chers au poète, — Londres et Amsterdam, Brest et Marseille, le port de la Villette aimé des Copains, la place du Tertre, la Butte aux Cailles, — avec une émotion plus profonde.

Elle annonce et préfigure l'évocation, dans les *Chants des dix Années,* d'une vie lumineuse et succulente dans la plantureuse, la débonnaire, l'ardente Europe d'avant-guerre; de ses fleuves puissants, de ses vallées, de ses cols, de ses relais noueux et de ses jointures, de ses faisceaux de rails et de routes, de ses villes et de ses banlieues, de ses brumes, de ses ciels d'azur étincelants, de ses vins et de ses danses.

Mais nulle part n'est chanté l'Océan, « que jamais, dit Romains, je n'ai pu aimer ». Un jour, d'une colline, aux portes de Brest, il voyait la mer, cet étrange élément « qui ne porte pas de moissons » (la caractéristique homérique, on le devine tout prêt à en faire un grief); et ce qui, du haut de sa colline, lui « touchait le cœur distinctement », c'étaient les feux du port et des navires à l'ancre, les « petits éclats poignants des phares », une bouée « aussi douce que les vers luisants ». Seule une nature marquée par l'homme, élaborée par l'homme, porteuse de signes humains, est son vrai climat; et, plus que tout, la ville ouvrière, ses usines, ses fumées, ses forces, sa rumeur, ses faubourgs populeux, ses banlieues désolées, chargées d'une réalité implacable, transpercées par les longs sifflements des trains, qui sont la voix même et le cri de ce corps énorme. Et là encore quelque chose s'impose à lui plus particulièrement, quelque chose qui voulait être exprimé, qui l'a tourmenté jusqu'à ce qu'il

lui donnât nom et vie, et qui a ensuite imprégné jusqu'au plus profond sa sensibilité, sa pensée et son œuvre : c'est ce qu'il a appelé l'Unanime.

La *Vie unanime* est d'abord comme l'histoire lyrique de cette découverte. Le sentiment de l'unanime s'éveille, se forme et s'épanouit dans l'âme du poète. Il devient comme la formule d'un vaste reclassement, et l'objet d'une véritable révélation qui apporte aux hommes de grandes lumières sur eux-mêmes, et l'annonce de leur salut.

La première partie du livre, intitulée *Avant,* traduit l'insatisfaction, l'anxiété, le vide douloureux des âmes qui n'ont pas encore été éveillées à la conscience de l'unanime. La culture scientifique, le rationalisme modernes peuvent bien satisfaire l'esprit. Mais que deviennent les âmes? C'est leur proposer un idéal affreusement terne et décourageant :

> C'était moins sombre, tout de même,
> Et bien moins froid au temps de Dieu.
> . . . .
> . . . Les dieux abstraits qu'on n'a pas vus,
> Ceux que le souffle à peine chaud de la raison
> Mit comme une buée aux vitres du destin,
> Les dieux abstraits qui s'évaporent en divin,
> Les dieux qui n'ont jamais parlé sur la montagne,
> Et qui ne sont pas morts après avoir pleuré,
> Ils peuvent exister, nos cœurs n'en veulent point.

Cette détresse, ce sentiment poignant de solitude occupent très exactement la place qu'en d'autres temps, dans les mêmes âmes, aurait tenue la religion. Jules Romains, pourtant avare de confidences, raconte qu'il a été un enfant « bouleversé par la religion, rendu malade par la religion ». Jallez, autre « cher garçon », jette après vingt-cinq ans des lumières plus nettes sur le jeune auteur de la *Vie unanime,* mécréant fort résolu, et qui apportait pourtant à la recherche d'un Dieu un cœur essentiellement religieux : au cours d'une méditation désespérée, il évoque tout ce que le sentiment religieux « peut procurer de douceur, d'apaisement, de transport »,

à condition qu'il soit purifié de la foi, pour lui « toxique ». Comme son héros, Jules Romains, refusant implicitement toutes les religions, faisait à d'autres Dieux des appels véhéments. « Il faut des dieux! » s'écrie-t-il; mais

Non pas des dieux perdus au ciel, des causes blêmes;
Il faut des dieux charnels, vivants, qui soient nous-mêmes,
Dont nous puissions tâter la substance; des dieux
Qui souffrent par nos corps et qui voient par nos yeux,
Des animaux divins dont nous soyons les membres;
Qui tiennent tout, nos corps, notre espace, nos chambres,
Enclos dans leur réelle et palpable unité.

Peu à peu, cependant, s'élève dans l'âme un autre chant, coloré d'espérance. Un lien mystérieux semble unir les êtres. Au dehors, l'allure des hommes se transfigure, et les mouvements prennent forme de rythmes. Les murs de la chambre close laissent passer des forces immenses, venues on ne sait d'où:

J'ai quelque chose de total et d'éphémère;
Je me sens à cheval sur des forces. Jamais
Le vent n'a secoué les branches de mon âme
Comme ce soir...

Enfin le poète entrevoit la raison secrète de ces accords troublants. Dans la rue, il découvre que c'est la rue elle-même qui existe, et non les êtres et les choses qui la composent; dans l'âme unanime les êtres se fondent, et les âmes individuelles « doucement s'asservissent »; nul n'est plus libre, ni seul douloureusement,

Et le mélange de nos âmes identiques
Forme un fleuve divin où se mire la nuit.
Je suis un peu d'unanime qui s'attendrit.

L'unanimisme, on le sait, repose sur l'idée que l'Esprit existe, et qu'il n'est pas fait «d'une simple juxtaposition, d'une dispersion, d'une poussière d'esprits indviduels »; qu'il est autre chose qu'un « archipel de solitudes». Quand un certain nombre d'hommes se trouvent réunis, ils tendent à devenir «autre chose qu'un certain nombre d'hommes ». Leur rapprochement « s'aggrave en quelque

sorte, se charge de réalité... Ils sont saisis dans une condensation d'unanime qui a ses limites et ses pouvoirs propres, dans une ébauche d'individualité plus extensive que la leur, qui est celle du groupe ». Mais cette idée n'est que le fondement, ou, si l'on veut, l'explication de l'unanimisme. En soi l'unanimisme n'est pas un système philosophique, non plus qu'une doctrine ou une école littéraire; c'est essentiellement « une attitude générale de tout l'être pensant » ou encore « un style de l'esprit ». Il n'y a pas unanimisme sans « une certaine expérience spécifique » portant sur un ordre de réalité qu'on atteint « par les voies de l'intuition pure, de l'extase mystique et de l'amour ».

Le jour, écrivait Jules Romains en 1911 dans *Puissances de Paris*, le jour où le premier groupe saisira son âme entre ses propres mains, comme un enfant qu'on soulève pour le regarder en face, il y aura un nouveau dieu sur la terre. J'attends ce dieu, et je travaille à l'annoncer.

Dès la *Vie unanime* il entreprend de donner aux groupes conscience d'eux-mêmes, et droit de cité dans la conscience humaine aux êtres unanimes, ces « grandes bêtes divines, inconscientes et nues », le théâtre, la caserne, le café, l'église, la rue, la ville surtout. Cette tâche de dénombrement et de regroupement des forces éparses,

Qui seront des dieux réels,
Parce que c'est notre rêve
Et que nous l'aurons voulu

occupe une bonne partie de son œuvre. Chez le poète lui-même l'individu ne se résout pas toujours sans peine à s'effacer devant le groupe; sa révolte, puis sa réconciliation et sa démission librement consentie, s'expriment à leur tour dans la *Vie unanime*. Et ce destin de renoncement est enfin allègrement revendiqué :

Nous voulons librement que l'on nous asservisse;
Avoir un dieu vaut plus qu'avoir la liberté.
. . . .

Depuis longtemps, notre âme, on l'aura vendangée.
Il n'en restera plus qu'une mousse au pressoir,
Et qu'un pli de vapeur au-dessus de la cuve.

. . . .

Nous serons un jour des rouages...

. . . .

Nous transmettrons exactement
La force qu'on nous confiera.

Ce que nous prendrons aux volants
Nous le passerons aux courroies.

Nous n'en garderons même pas
De quoi nous tordre une pensée.

Romains saura plus tard se montrer moins acharné, reconnaître que la vie unanime n'exclut pas la vie individuelle, et laisser à l'individu existence et espérance. Mais le pire asservissement qu'il lui ait assigné n'a jamais été conçu au profit de l'Etat. L'unanimisme est en de fort mauvais termes avec l'idée d'Etat. Que la notion soit politique, philosophique, ou administrative, à ses yeux c'est tout un :

Que d'autres aillent nourrir
Les idoles de l'Etat.
Toujours je fus occupé
Du royaume véritable.

L'Etat usurpe la place de l'unanime. C'est une entité. C'est une abstraction. C'est une création de cerveaux, ce n'est pas un produit du cœur. C'est un ensemble de formes froides, de cadres, de carcans imposés durement et législativement à une réalité éminemment vivante et palpitante. C'est l'accablement et l'étouffement de l'âme unanime sous les règlements. Et le grand crime que l'Etat ait commis, le résultat d'une organisation sociale fondée sur l'idée d'Etat en méconnaissance de la religion unanimiste, ce fut la guerre. Les *Chants des dix Années*, et particulièrement les poèmes *Europe* et *Ode génoise*, comparant à l'Europe heureuse les horreurs présentes de la guerre, atteignent à l'épopée. Aux yeux de Romains et pour son cœur, l'Europe *existait*, et vivait d'une seule

vie (« Europe, mon pays »). La voilà déchirée, en proie à toutes les puissances déchaînées du massacre et de la haine. La peinture la plus sombre peut-être et la plus douloureuse qui ait été faite de « la misère de ce temps » aboutit à des appels véhéments aux foules d'Europe, à de terribles avertissements aux « puissants de ce monde », — il n'est pas question de résignation — et enfin, malgré tout, à un chant fier de confiance et d'espoir (soulignons que ces vers furent publiés en 1916) :

Europe ! je n'accepte pas
Que tu meures dans ce délire.
Europe, je crie qui tu es
Dans l'oreille de tes tueurs.

Europe ! Ils nous ferment la bouche;
Mais la voix monte à travers tout
Comme une plante brise-pierre.

Ils auront beau mener leur bruit;
Je leur rappelle doucement
Mille choses délicieuses.

Ils auront beau pousser leur crime;
Je reste garant et gardien
De deux ou trois choses divines.

III

Les poèmes de Jules Romains sont les œuvres d'un art très conscient. Il comporte une technique, dont le poète a lui-même défini les principes et formulé les règles. Car le vers libre n'est pas son fait. En 1911, dans la préface de *l'Armée dans la Ville,* il lui reprochait déjà de n'avoir pas « une structure assez ferme », pour le théâtre il est vrai. Dix et quinze ans plus tard, tout en accordant aux vers-libristes qu'à leur époque ils avaient « fait ce qu'ils pouvaient faire de mieux : maintenir l'actualité du problème poétique », il les accusait d'avoir procédé « non à une réforme, mais à une destruction essentielle du vers ».

Mais, voulant que les règles d'une versification soient

fondées en « verdeur » et non en ancienneté seulement, il est presque aussi éloigné des règles traditionnelles. A Valéry, qui en est aujourd'hui le représentant par excellence, il fait grief d' « insister trop exclusivement sur les règles arbitraires, sur le jeu conventionnel ». Valéry, selon lui, « prête plus de valeur à l'obéissance qu'à la loi. Une absurdité du hasard — ou ce qui est devenu tel — ne l'intéresse, ne le commande pas moins qu'une cadence vivante qui a trouvé sa formule. » Et, jugement révélateur, il conclut : « C'est un sceptique ». C'est-à-dire un homme qui ne croit pas à l'efficacité de ses paroles, qui ne croit pas que ses paroles aient une fonction d'efficacité; qui par suite se soucie seulement d'exprimer ce qu'il veut exprimer, non de trouver le cadre, la forme, le moyen d'expression les plus propres à cette fonction, les plus favorables à l'accomplissement de ce destin. Pour Valéry, tout est fait quand tout est dit. Pour Jules Romains, dire n'est encore rien, il faut convaincre, il faut agir. Aussi, tout en acceptant de la versification traditionnelle le principe d'une loi, n'en reçoit-il les prescriptions que sous toutes réserves.

Les règles « ne sont fondées que si elles résument et cristallisent une longue expérience impersonnelle; que si elles apparaissent comme l'aboutissement normal du progrès de la technique, un peu à la façon dont un code vient à un moment donné formuler et fixer les aspirations juridiques d'un peuple ». La loi de Malherbe valait à la fois pour les éléments transitoires de la langue poétique de son temps et pour les éléments constitutifs de la langue française. Une partie de ses préceptes suivent le destin de la langue, et restent valables; les autres, une naturelle et inévitable évolution les a rendus caducs. Aussi n'est-il pas nécessaire « de détruire l'édifice du XVIIe siècle »; mais il convient « de lui rendre sa place au centre d'une construction plus ample et plus variée ». Si la technique du XXe siècle se rattache à celle du XVIIe, ce ne peut être que « par voie naturelle de bourgeonnement ». Reprendre les timides audaces du romantisme et les réformes plus profondes, bien que vaines dans la

plupart de leurs effets, du symbolisme, les confronter, puis de ces tentatives et des aspirations qu'elles révèlent trouver la loi commune, et réussir enfin la codification nouvelle que les poètes français n'ont pas su ou pu réaliser depuis Malherbe, voilà l'objet et la raison du *Petit Traité de Versification*.

L'ouvrage, signé par Jules Romains et Georges Chennevière, parut en 1923. Il avait auparavant fourni la matière d'un cours professé en 1921-1922 à l'Ecole du Vieux Colombier. C'est dire la valeur objective que lui attribuaient les auteurs : ils en avaient expérimenté les préceptes au cours d'une vie poétique déjà longue. Il est vrai que la poésie du XXe siècle ne semble guère les avoir suivis. Peu nous importe aujourd'hui, puisque c'est la technique de Jules Romains lui-même qui nous intéresse. Pour cette raison aussi, nous négligerons délibérément l'apport de Georges Chennevière, considérant que notre auteur a couvert le *Traité* de son nom, et qu'il en a par là accepté la responsabilité.

La division du livre est simple : il examine successivement les éléments simples du rythme, les éléments simples de sonorité, les systèmes rythmiques et les systèmes de sonorités.

Au sujet des éléments simples du rythme, Romains s'écarte assez peu de la versification traditionnelle, révisée selon la logique et le bon sens sur quelques points, comme l'élision, la césure, l'hiatus (une tradition injustifiable proscrit des rencontres de voyelles fort admissibles et parfois fort euphoniques entre deux mots, mais admet le heurt le plus cacophonique pourvu qu'il se produise à l'intérieur d'un mot).

C'est à propos des éléments simples de sonorités qu'apparaissent les plus grandes innovations. Romains distingue la *rime* et l'*accord*, la rime étant définie par l'homophonie des voyelles, l'accord par l'hétérophonie des voyelles et l'homophonie des consonnes. Dans le premier cas, c'est la voyelle qui fait la rime (au sens habituel du mot); dans le second, c'est la consonne. Puis rime et accord reçoivent leur statut.

Quant à la nature de la rime, en dehors bien entendu de la rime classique, il admet la rime imparfaite (« où les éléments sonores qui suivent la dernière syllabe accentuée ne sont pas homophones » : *multitude* et *amertume,* rime imparfaite riche; *jaune* et *autre,* rime imparfaite pauvre); la rime par augmentation ou la rime par diminution (c'est le cas « lorsqu'un vers masculin et un vers féminin riment par leur dernière syllabe accentuée et que la syllabe muette finale du vers féminin introduit un son de consonne nouveau » : *amorti* et *domestique,* rime par augmentation); *étoiles* et *toit,* rime par diminution; la rime renversée (c'est le cas « lorsque l'homophonie de la voyelle s'accompagne d'une inversion des deux consonnes adjacentes » : *julep* et *archipel, rouge* et *toujours*); la rime renversée imparfaite (*cortège* et *prophète*).

La rime, d'autre part, « peut subir des changements de position qui se ramènent aux règles de *l'avance*... L'avance est *simple* lorsque la rime, gardant sa position terminale dans l'un des deux vers, est avancée d'une ou plusieurs syllabes dans l'autre vers, et y occupe ainsi une position intérieure ». Elle est *double* lorsque la rime est avancée dans chacun des deux vers :

Le *temps* sommeille au fond de l'être,
Et les ins*tants* montent en bulles.

Enfin la rime est dite intérieure lorsque les deux syllabes rimantes sont supportées, avec une avance simple ou double, par un seul et même vers :

Un mous*tique* est pris d'appétit...

L'accord, par nature, est simple (*bonheur* et *mort, sentinelle* et *nulle*), imparfait (*suc* et *sort, roc* et *route*), par augmentation (*cor* et *carte*) ou par diminution, renversé (*roc* et *cuir*), ou renversé imparfait (pratiquement imperceptible dans *sac* et *col,* mais inadmissible dans *l'autre* et *troupe*).

Quant à sa position, l'accord jouit des mêmes libertés que la rime. Dans les vers :

Si, du parvis obs*cur* où j'accède en tremblant,
Je puis, vain*queur* du charme adorable des formes...

il y a « accord masculin avancé de 6 au premier (vers) et de 8 au second ». L'accord peut, comme la rime, être intérieur à un vers :

L'amertume du *sel* est pour mes *seules* lèvres.

L'obligation traditionnelle de la rime réduisait le vocabulaire. Ces libérales dispositions ont l'avantage de multiplier les possibilités d'expression du vers, donc d'assouplir infiniment l'instrument sonore. Et cette classification méthodique et exhaustive des rapports de sonorité, connus seulement jusqu'alors sous les termes génériques d'assonances et d'allitérations, se présente avec une rigueur excitante qui la distingue heureusement des subtilités de nos vieux rhétoriqueurs. Mais cette extrême complication peut aboutir à des résultats décevants. Tout rime. Et rien ne rime : d'abord parce qu'il devient impossible de discerner les rimes et accords voulus des inévitables rencontres fortuites, ce qui leur enlève beaucoup de valeur (il est vrai qu'il n'est pas indispensable à l'harmonie que les éléments harmoniques soient aperçus distinctement); ensuite et surtout parce que le système ne tient pas compte de la limite de notre sensibilité auditive, et que les homophonies qu'il admet sont souvent, en fait, impossibles à percevoir :

Le péril tourne alentour;
Un pas écrase les feuilles.

On pense être la chair d'un cou plein de sang âcre,
Un cou trop court que de l'étoffe rêche irrite.

Je veux bien qu'il y ait entre *péril* et *écrase* « accord imparfait mixte avancé de 4 au premier et de 3 au second », entre *chair* et *rêche* « rime renversée mixte avancée de 6 au premier et de 2 au second » : mon oreille de lecteur leur refuse la moidre valeur d'homophonie. Enfin, une des justifications de la rime traditionnelle est qu'elle soutient le rythme. Les libertés de position

qu'accorde Jules Romains, dissociant rythme et sonorité, détruisent cet effet. L'assonance et l'allitération ont toujours été utilisées dans la poésie française, et souvent avec bonheur, mais seulement comme valeur d'appoint. Romains donne à ces éléments secondaires un rôle qui les écrase.

Poursuivons. Dans l'étude des systèmes rythmiques, — rythme du vers et rythme du groupe de vers, — l'usage et « l'expérience séculaire » sont traités avec beaucoup de considération, enrichis seulement des apports de l'expérience récente et de quelques suggestions prudentes.

Les systèmes traditionnels de sonorité s'accroissent des variétés nouvelles de rimes et d'accords. Romains parle avec force et justesse de la strophe :

> Un système de sonorités, non appuyé sur un système de mètres, ne suffirait pas à constituer la strophe. Mais, s'il est approprié à la nature de la strophe, il en renforce l'unité, achève, pour ainsi dire, d'en matérialiser le rythme, et il en accroît la vertu expressive.

Ce que Jules Romains appelle les *progressions* est un cas particulier de cet enrichissement.

> Le propre de l'accord est de créer dans toute une suite de vers un lien harmonique à la fois plus étroit et plus continu que celui des rimes traditionnelles. Quelles que soient l'ingéniosité du poète et la manière savante dont il enlace de telles rimes, les vers construits sur une rime *a* demeurent sans véritable lien harmonique avec ceux qui sont construits sur une rime *b* ou sur toute autre. Au contraire, dans une série de vers, le phénomène de l'accord peut se répéter d'un vers à l'autre de telle sorte que chaque vers de la série soit effectivement solidaire de tous les autres. On obtient ainsi une continuité musicale à laquelle la technique classique ne pouvait pas même songer.

De cette idée très féconde, et qui justifie mieux ses complaisances homophoniques, Jules Romains lui-même a tiré des applications heureuses :

O morts bien dansants, murmures d'abeilles,
Espaces meurtris aux confins des villes,
Sardanes flambant au cri du hautbois,
Chemins arrêtés qu'un homme émerveille,
Couronnes de chair, fureurs immobiles,
Un vin écumeux vous tient dans ses bulles;
Le vin vous présente et l'âme vous boit.

§

A l'origine de toute théorie de la versification se trouve l'un ou l'autre de deux principes contraires, le principe de la contrainte et le principe de la liberté.

Selon le premier, la langue poétique, régie non seulement par les règles de la grammaire et de la syntaxe, mais aussi par celles de la versification, est une *matière* artistique, qui, comme toute matière, a des lois. Dire que l'invention poétique soit réduite à s'exercer dans les limites de ces lois, c'est mal s'exprimer : elles sont au contraire ce qui la rend possible. Il faudrait qu'elle leur fût extérieure et étrangère, alors qu'elle naît de leur jeu et ne peut naître que par lui; exactement comme l'architecture procède de la pesanteur. Aussi le contenu des règles n'a-t-il qu'une importance secondaire; l'essentiel est qu'il y ait une loi. La versification traditionnelle a pour elle qu'elle existe : c'est une raison suffisante de l'adopter.

Le point de vue du parti de la liberté est tout à fait opposé. Ce qui compte pour lui, c'est un certain ordre de réalité spécifiquement poétique qui est *senti* tout d'abord, qui confine à l'inexprimable, et qu'il importe d'exprimer. Pour une tâche à laquelle les mots et la syntaxe de la langue ont grand'peine à suffire (le langage n'est qu'un pis-aller), comment accepterait-il encore les restrictions de la loi prosodique? Le vers, le rythme, la sonorité, ont par eux-mêmes une utile valeur expressive, indépendante du sens et de la position des mots; mais elle varie essentiellement selon la circonstance, et refuse donc le principe même d'une réglementation, qui est de nier la circonstance.

Jules Romains est également éloigné de ces deux positions extrêmes. Il a quelque chose à dire; non seulement à dire, mais à faire entendre; il n'est nullement disposé à laisser ses idées se produire au gré de l'inspiration et du travail ouvrier. Le poème, pour lui, n'a pas en lui-même sa fin; il est un moyen, — le moyen d'exprimer certaine réalité et certaines idées très déterminées. Aussi les règles traditionnelles l'enserrent-elles beaucoup trop étroitement; il lui faut les faire craquer. Mais, d'un autre côté, il voit dans le langage poétique un instrument efficace et suffisant, ce qui entraîne automatiquement la nécessité de lois d'application, condition du *rendement*. Par l'objet qu'il se donne et par ses fins, qui sont d'expliquer et de persuader, il se trouve ramené au principe d'obligation.

Tout se passe aujourd'hui comme si la poésie, considérée comme *œuvre* d'art ou comme seule expression d'une réalité spécifique, se dégageait peu à peu de tous les autres arts, dont elle était plus ou moins mélangée. Que ce soit un bien ou un mal, d'autres le diront. Romains juge mauvaise cette évolution. Il s'en désolidarise. Et il s'oriente, un peu comme a fait Claudel par des voies différentes, sur une autre direction, qui pourrait bien être celle qui mène à un art perdu, l'éloquence. C'est sans doute ce qui surprend parfois ses lecteurs, qui se font de la poésie une idée peut-être trop étroite, en tout cas différente.

Qu'on le suive ou non, il faut reconnaître que les moyens de la poésie de Jules Romains sont parfaitement adaptés à ses fins; et que sa doctrine de la poésie et sa technique poétique sont parfaitement cohérentes. L'une ne va pas sans l'autre; et l'on ne comprendra pas comment ses poèmes sont faits, ou du moins pourquoi ils sont faits comme ils le sont, si l'on néglige que leur auteur leur donne une très haute mission (nous croisons ici l'ombre de Hugo), qu'il prétend parler pour tous les hommes, leur proposer d'eux-mêmes une explication nouvelle, et les guider vers un destin meilleur.

SAMUEL SILVESTRE DE SACY.

L'APPROBANISTE[1]

—

XI

Le départ de Feuvée de l'Académie de Rhétorique fut rendu public le jour même. Ce samedi-là précisément l'Académie tenait séance. De voir Feuvée regagner l'étude avec Klein et Schmitt au lieu de rester en classe avec les académiciens, d'Arnery fut stupéfait. Debout, la bouche entr'ouverte d'étonnement, il suivit de son œil rond et bleu Feuvée qui s'en allait. Ce fut seulement quand la porte se fut refermée qu'il prit sur lui de demander au professeur :

— Mon Père, pourquoi Feuvée ne reste-t-il pas avec nous?

— Parce que, répondit le P. Masson, il ne fait plus partie de l'Académie.

— Et pourquoi, mon Père?

— D'Arnery, mon enfant, cela ne vous regarde pas. Asseyez-vous. Nous commençons.

Klein et Schmitt étaient à peine moins surpris.

— Pourquoi n'êtes-vous pas resté en classe? s'enquirent-ils en traversant avec Feuvée la cour de la première division.

— Parce que je ne fais plus partie de l'Académie. Le P. Pétrus a jugé qu'il était plus convenable que je sois traité comme tout le monde.

Klein et Schmitt qui, par leurs notes et leurs places de composition, auraient mérité aussi le large ruban rouge

(1) Voyez *Mercure de France*, n°s 925 à 928.

que les académiciens portaient en sautoir les jours de séance publique, approuvèrent dans le fond de leur cœur la décision du P. Pétrus, mais ils se turent de crainte de laisser paraître des sentiments contraires à la charité.

La journée ne s'écoula pas sans que toute l'Ecole sût que Feuvée n'était plus académicien. Krankenfuss souffrit de ne l'apprendre que par la rumeur qui en courut en récréation. A son double titre de préfet de congrégation et d'ange gardien de Feuvée, il estima qu'il aurait dû en être averti personnellement par le P. Pétrus. Après avoir offert cette petite déconvenue d'amour-propre à la Sainte Vierge, il entraîna Feuvée dans un coin de la cour pour lui parler de son état d'âme qu'il supposait mauvais, plein de révolte, plein d'orage.

— Soyez fort, vous avez là une occasion magnifique de plaire à notre bonne mère du ciel et de prouver à saint Ignace que votre esprit d'obéissance et d'humilité vous rend digne de rentrer dans sa Compagnie.

Feuvée tenait la tête baissée, silencieusement.

— Comment vous êtes-vous comporté quand le P. Pétrus vous a signifié sa décision? Que lui avez-vous dit? Lui avez-vous bien donné l'impression d'une soumission complète, sans arrière-pensée?

— Oui... peut-être... Je ne sais pas... J'espère...

— Et qu'avez-vous écrit à Madame votre mère? Car j'ai vu que vous lui écriviez, hier soir.

— Je lui ai dit que je comprenais qu'il était de mon intérêt de ne pas être traité autrement que mes camarades.

En faisant part à sa mère de l'événement, Feuvée avait en effet témoigné du meilleur esprit. Il va sans dire que toutes les lettres des apostoliques étaient lues par le directeur avant d'être mises à la poste. La règle était d'écrire une fois par mois, mais Feuvée écrivait à sa mère tous les quinze jours, parfois plus souvent, et elle lui répondait aussitôt.

— Est-il vrai, dit encore le préfet de congrégation, que vous allez être relevé de votre charge de lecteur?

— Oui, et aussi de celle de soliste. Cela nuisait à mon recueillement. C'est Ollivier qui me remplacera au réfectoire.

— Je suppose qu'on vous a interdit de faire des vers?

— Il n'a pas été question de mes vers entre le P. Pétrus et moi.

— Et avec le P. de Maulny?

— Je n'ai pas vu le P. de Maulny.

— En somme, c'est un Feuvée tout nouveau qu'on est en train de nous fabriquer, un Feuvée qui n'aura plus de distractions à la chapelle, dont le pupitre sera en ordre, un Feuvée qui ne portera plus de cravates d'étudiant...

Et Krankenfuss soulevait ironiquement, du bout de l'index, un des pans de la lavallière du rhétoricien.

— Laissez-moi, lança Feuvée en faisant un pas en arrière. Vous avez beau être mon ange gardien, cela ne vous donne pas le droit de me traiter comme un gamin!

S'il avait jamais donné la preuve d'une réelle insubordination de caractère, on ne l'eût point gardé une heure de plus à l'Ecole, mais il n'était que négligent, nonchalant, rêveur. Le cri qu'il venait de pousser l'avait surpris lui-même. Sous le regard de réprobation attristée que lui lança Krankenfuss, il se vit perdu, rejeté de l'Ecole, obligé d'abandonner ses études pour prendre un emploi de petit clerc chez un avoué de la rue de Turbigo dont sa mère lui avait quelquefois parlé. Il ne serait point bachelier! Adieu la poésie! Adieu les livres! Adieu la gloire! Pour lui, en effet, non seulement l'obligation de devenir jésuite n'excluait pas l'ambition littéraire, mais elle en était la condition nécessaire. On lui avait tellement dit que, s'il l'avait voulu, le P. Longhaye aurait été joué à la Comédie-Française, et que le P. Masson aurait pu faire oublier Louis Veuillot, qu'il le croyait et en avait déduit, depuis quelques jours surtout, mille confus espoirs. Son imagination avait beaucoup travaillé depuis que ses vers avaient reçu l'approbation du P. de Maulny. Il ne prêcherait pas, il serait le grand poète de la Compagnie, il écrirait des pièces de théâtre, peut-être des contes, des romans. Il venait de lire dans la *Croix* une

nouvelle de l'abbé Loutil, en littérature Pierre Lhermite, et y avait senti une crudité qui l'avait froissé dans son romantisme de fraîche date, mais aussi l'avait troublé, lui avait communiqué un sourd ébranlement. Le réalisme, et à plus forte raison le naturalisme, n'étaient pour lui que des mots, synonymes d'abjection et d'ignominie, mais cette littérature si basse, si facile, le rassurait sur sa réussite : il était tellement sûr de pouvoir faire mieux! Encore fallait-il, le croyait-il du moins, qu'il pût passer ses bachots pour échapper à l'horrible servitude du gagne-pain. Le mouvement qu'il venait d'avoir à l'improviste ruinait son rêve. Le P. Pétrus en serait informé par Krankenfuss et le chasserait immédiatement : un approbaniste qui laissait percer une telle aspérité de caractère n'était pas fait pour la vie de jésuite, c'en était la preuve décisive, éclatante, indubitable! L'idée lui vint de courir après Krankenfuss, de lui demander, pardon, de le supplier de ne rien dire au P. Pétrus. Mais le préfet de congrégation se laisserait-il fléchir? Et puis, non! Eût-il été certain qu'un mot de repentir toucherait Krankenfuss, ce mot il ne le prononcerait pas, il ne s'humilierait pas jusqu'au point de dire à son ange gardien : « Oubliez le mouvement d'humeur que je viens d'avoir! J'ai eu tort de ne pas accepter votre observation, elle était juste, j'en tiendrai compte, je ne porterai plus de cravate lavallière! » Il avait pu renoncer à bosseler sa casquette; on n'obtiendrait pas de lui qu'il renonçât à sa cravate!

Il était loin de se douter qu'à cause de lui le P. de Maulny traversait une crise rappelant par sa violence les angoisses du temps de son scolasticat.

De la décision prise concernant son départ de l'Académie, Feuvée avait été averti par le P. Pétrus durant l'étude d'avant midi. Après le repas des Pères, un bref conciliabule avait eu lieu entre le P. Recteur, le P. Pétrus et le P. Masson; le P. de Maulny l'avait suivi de loin d'un œil attristé, puis il était sorti, il avait marché une heure dans les rues de la ville sous une pluie fine, il était monté à Saint-Acheul, il avait longtemps prié dans la chapelle du vieux couvent pour le salut de l'âme du jeune

poète. Cette âme était en danger et par la faute du P. Pétrus! Celui-ci s'était rendu coupable d'une grave inconséquence en accordant à Feuvée des faveurs refusées aux autres apostoliques, puis en les lui retirant brutalement. La force de caractère et l'ardeur de renoncement n'étaient pas telles chez l'adolescent qu'à lui être appliquée une pareille méthode ne comportât pas un risque extrême. Le pauvre P. de Maulny en était tellement bouleversé qu'il ne s'apercevait pas de l'inconséquence où il tombait lui-même en contestant à son pénitent les aptitudes sans lesquelles il ne saurait y avoir de vocation religieuse. Il était en pleine confusion d'esprit, mais il ne le voyait pas, ou il ne voulait pas le voir, il ne voulait pas reconnaître que, si Feuvée n'était pas assez fort pour supporter cette épreuve, c'est qu'il n'était pas appelé par Dieu. Les signes qu'il donnait de sa vocation poétique, joints à la découverte que le Père venait de faire du rôle que la poésie pouvait jouer dans la vie spirituelle, suffisaient à lui rendre évident que la place du jeune homme était à la Compagnie de Jésus. Cette place, c'était à lui de la lui préparer, de la lui ménager, c'était sa mission, ce serait sa revanche, sa consolation voulue par Dieu. Et voilà qu'on la lui retirait! Mais une pensée si personnelle n'affleurait guère hors de sa conscience profonde, il la refoulait pour ne voir que l'imminent renvoi de Feuvée, les périls qui l'assailleraient dans le monde, les tentations où il tomberait, les peines éternelles auxquelles il aurait tant de mal à échapper, et à de pareilles visions, le cœur du Père se fendait. Ah! qu'un pareil crime ne se consommât pas! A qui s'adresser? Le P. Recteur se désintéressait trop des apostoliques pour consentir à jouer un rôle d'arbitre. Le P. Spirituel était bien vieux, le P. Provincial était bien loin. Et comment le saisir du litige? C'eût été contraire à la règle, à moins que le P. Pétrus ne s'y prêtât. Or, précisément, le P. Pétrus avait pris les devants, il avait consulté le P. Provincial, il avait attendu toute une semaine sa réponse et c'est seulement au reçu de la lettre du Père *socius* que le P. Directeur avait pris sa décision. Il avait même, en ac-

cueillant Feuvée à la Congrégation pour le placer dans les conditions les plus favorables à son redressement, donné de son désir de garder Feuvée une preuve dont l'idée ne lui était pas venue à lui, le confesseur du jeune homme. Il avait été irréprochable, le P. Pétrus! Mais à cette pensée, la révolte grondait de plus belle au cœur du P. de Maulny! Irréprochable, le P. Pétrus, alors qu'il faisait preuve d'une incompréhension si totale, et de ce qu'est une sensibilité de jeune poète, et du puissant intérêt qu'avait la Compagnie, qu'avait l'Eglise, à ne pas renvoyer dans le siècle un être d'élite qui leur avait déjà donné tant de droits sur lui et se montrait si bien disposé à leur en donner d'autres! « Mon Dieu, mon Dieu, priait le P. de Maulny, agenouillé dans la chapelle de Saint-Acheul, vous ne laisserez pas partir cet enfant! »

Il ne redescendit dans Amiens qu'à la nuit noire. Malgré son parapluie, qu'il avait, il est vrai, négligé d'ouvrir pendant la plus grande partie du trajet, il était trempé. Le frère Carpentier lui en fit la remarque; il lui répondit à peine. Il se rendit à sa chambre, accrocha son chapeau, son camail mouillé au porte-manteau, mais garda ses souliers et il s'assit à sa table, lut du bréviaire, ouvrit le manuscrit de ses notes littéraires. Son attention était faible et il consultait sa montre de temps à autre comme s'il eût attendu quelqu'un qui tardait. Oon frappa enfin à sa porte. C'était son premier pénitent du samedi, suivi du second un instant après. Il se fit un intervalle, le troisième pénitent était en retard. Assis dans son fauteuil de paille, près de son prie-Dieu, le Père récitait son chapelet. Il avait entr'ouvert la porte pour que l'élève qui se présenterait sût qu'il n'avait qu'à entrer. Ce fut Feuvée. Il marcha droit au prie-Dieu et s'agenouilla :

— Mon Père, bénissez-moi parce que j'ai péché!

Et il débita sa confession comme d'habitude, avec des arrêts, des hésitations, destinés à faire croire qu'il l'improvisait naturellement, alors qu'elle était la répétition mécanique de toutes ses confessions précédentes.

— Me parlera-t-il de la conversation qu'il a eue ce

matin avec le P. Pétrus? se demandait le P. de Maulny, le cœur battant.

Mais Feuvée n'en dit rien.

— C'est tout, mon enfant?

— Non, mon Père, j'ai encore à m'accuser d'un mouvement d'impatience que j'ai eu cet après-midi avec Krankenfuss.

— A propos de quoi?

— A propos de ma cravate.

— De votre cravate?

Feuvée, qui ne savait comment expliquer pourquoi il tenait tant à sa cravate, se taisait devant la difficulté de raconter l'incident sans faire sourire son confesseur. Celui-ci vint à son secours :

— Sans doute vous reproche-t-on de porter une cravate qui sort de l'ordinaire, qui n'est pas dans le genre de l'Ecole?

— Oui, mon Père.

— Et cela vous chagrine, vous irrite. Vous y tenez, à votre cravate... Dites, Feuvée, vous y tenez?

— Oui, mon Père.

— Vous y tenez beaucoup... Vous y tenez trop, mon enfant! La poésie n'est pas là... Dites, Feuvée, si je vous le demandais, moi, de renoncer à votre cravate, le feriez-vous? Vous m'avez spontanément proposé de ne plus faire de vers et il ne m'a pas paru bon de vous encourager à ce sacrifice que Dieu n'exige vraisemblablement pas de vous, mais votre cravate?... Feuvée, Feuvée, mon enfant, vous qui étiez disposé à faire le sacrifice de votre talent, faites celui de votre cravate, croyez-moi! Vos vers n'en seront pas moins bons et vous aurez causé un grand plaisir à la Sainte Vierge, au P. Pétrus et à moi... C'est promis?

— Oui, mon Pére.

— Merci, mon enfant... Et alors, Krankenfuss vous a parlé de votre cravate et vous lui avez mal répondu?

— Oui, mon Père.

— Quels ont été vos propos exactement? Vous en souvenez-vous?

— Je lui ai dit qu'il n'avait pas le droit de me traiter comme un gamin.

— Vous avait-il réellement traité ainsi? De sa part, c'est étonnant; vous avez toujours sympathisé ensemble.

— Oui, mon père.

— Et tout à coup il s'est mis à vous traiter comme un gamin?

— Il s'est moqué de moi.

— Krankenfuss a une tendance à la taquinerie, à une taquinerie sans méchanceté... Enfin, il a eu tort de vous taquiner dans un moment où il est compréhensible que vous soyez un peu nerveux... Ceci m'amène à vous demander comment vous supportez votre épreuve actuelle... Voyez-vous de ce côté quelque chose qui soit de nature à compléter la confession que vous venez de me faire?... Réfléchissez un petit instant, examinez-vous!

Le visage dans les mains, Feuvée fit semblant de réfléchir. Il n'apercevait au dedans de lui-même qu'un vide obscur.

— Eh bien, mon enfant?

— Mon père, je ne vois rien...

— Est-ce bien sûr? Quand le P. Pétrus vous a fait savoir ce matin que vous cessiez de faire partie de l'Académie, quelle a été votre réaction?

— Je ne sais pas...

— Vous ne savez pas? Je ne suppose pourtant pas que cela vous ai laissé indifférent? Cette mesure a dû vous paraître injuste... Au moins intérieurement, vous avez protesté? Pourquoi ne répondez-vous pas?

A la vérité, il avait paru normal à Feuvée qu'en qualité d'apostolique il fût rayé de la liste des académiciens, il en avait pris tout de suite son parti et d'autant plus facilement que cela le mettait en posture de victime. Ce dont il souffrait, c'était d'être pauvre, c'était d'appartenir à une catégorie d'élèves que l'on traitait en parias. Il lui arrivait parfois d'aspirer au noviciat comme à un lieu où il rentrerait enfin dans la norme, où sa pauvreté ne lui serait plus rappelée à toute occasion, où l'instruction qu'il recevait et jusqu'aux vêtements qu'il portait

ne seraient plus les signes d'une dette qui grossissait chaque jour. C'était de tout cela qu'il souffrait. Quant à sa radiation de l'Académie, il en eût été plutôt fier : elle le marquait d'un signe flatteur; il serait désormais l'élève à qui l'on avait retiré le cordon rouge parce que sa mère était trop pauvre pour payer sa pension. Il imaginait l'indignation de d'Arnery et s'en réjouissait amèrement, sans se douter qu'au même instant d'Arnery rédigeait à l'intention du P. Masson sa lettre de démission d'académicien qu'après avoir en vain essayé de la faire signer par les autres membres de l'Académie il devait du reste renoncer à envoyer.

— Pourquoi ne me répondez-vous pas, Feuvée?

— Mais, mon père, je m'examine...

— Vous ne vous souvenez pas de la façon dont vous avez accueilli la mesure prise à votre égard par le P. Pétrus?

— Je l'ai acceptée.

— Vous ne pouviez pas ne pas l'accepter, mais il y a différentes manières de se soumettre. On se soumet du bout des lèvres ou du fond du cœur.

— Je me suis soumis du fond du cœur, mon Père.

Le P. de Maulny soupçonna Feuvée de mentir et en fut peiné.

— Mon enfant, c'est en confession que je vous entends. Il faut me dire la vérité.

— Mon Père, je vous la dis.

— En somme, vous n'avez rien, absolument rien à vous reprocher au sujet des dispositions dans lesquelles vous vous êtes trouvé et vous trouvez encore par la suite de votre départ de l'Académie?

Présentée ainsi, la question devenait un peu gênante.

— Oh! je n'ai pas été très content, fit le rhétoricien, conciliant.

— Mais vous n'avez pas ressenti un vrai mouvement de révolte?

— De révolte, non, mon Père...

— Alors, fut sur le point d'observer le confesseur, pourquoi l'innocente taquinerie de Krankenfuss vous a-

t-elle irrité? N'est-ce pas la preuve que vous aviez les nerfs à vif?

Il préféra conclure d'un ton bref :

— Feuvée, je vais vous donner l'absolution.

Quand son pénitent se fut retiré, le Père ne put s'empêcher de rêver un long moment à ce qu'il y a de profondément insaisissable et décevant, pour le maître, comme pour le directeur de conscience, dans l'âme d'un enfant, et il en ressentit beaucoup de chagrin malgré l'effort qu'il fit pour puiser quelque douceur dans ce que lui avait dit autrefois son P. Spirituel du privilège inappréciable réservé à ceux qui ont renoncé à tout pour Dieu; eux seuls échappent à l'affreuse solitude de l'homme ici-bas, eux seuls connaissent la véritable amitié, celle du Verbe incarné.

Le lendemain matin, le nouvel approbaniste fut pendant la classe appelé chez le P. Pétrus. Un télégramme avait déjà été envoyé à sa mère. Le frère linger avait déjà préparé sa petite malle. Elle fut chargée sur une voiture à bras et le frère prit les devants vers la gare pendant que Feuvée, figé de stupeur et rendu insensible par la soudaineté du coup, écoutait le murmure confus, lointain, des suprêmes recommandations que lui faisait le P. Directeur.

Il ne s'était pas trompé, l'incident de la cravate l'avait perdu. L'apprenant de la bouche de Krankenfuss, le P. Pétrus avait instantanément pris la résolution qui s'imposait : ne pas garder une minute de plus dans cette maison dont les ressources devaient être consacrées à la formation de futurs missionnaires, un garçon dont le caractère était si loin de l'effacement et de l'humilité nécessaires.

— Mon fils, il faut partir. Je vous ai témoigné toute l'indulgence dont j'étais capable et que m'inspiraient humainement votre intelligence et vos talents, mais il serait coupable de vous conserver plus longtemps. Les bienfaiteurs de l'Ecole ne nous font pas leurs dons pour nous permettre d'élever des poètes. Par égard pour

le P. d'Erlincourt, pour Madame votre mère, que j'estime infiniment, et pour vos succès de classe, j'ai patienté plus de trois ans. Je plaçais mon espoir non seulement dans la grâce de Dieu, mais aussi dans l'émulation, dans la contagion de piété qui règne ici et dont le mérite rejaillit sur la plupart de vos camarades. Ce ne sont pas dans l'ensemble ce qu'on appelle de brillants sujets; beaucoup d'entre eux manquent de poli, de finesse, de promptitude d'esprit, de facilités pour apprendre. Ce sont de jeunes paysans, la rudesse et la franchise de notre beau pays d'Alsace brillent en eux plus que l'élégance parisienne, mais leur sérieux, leur zèle, leur amour de Dieu, leur désir de se dévouer au service des âmes sont bien émouvants! Ils ne vous ont pas influencé! Vous allez sortir d'ici moins avancé spirituellement que vous n'y êtes entré. Je le déplore, mon cher enfant... Ah, j'ai bien fait tout ce que j'ai pu pour aider la grâce, mais il eût fallu votre collaboration, et elle nous a manqué. Votre personnalité s'est affirmée, mais ce n'a pas été dans le sens que nous espérions. De plus en plus, surtout depuis quelques semaines, vous vous êtes révélé porté à cet orgueil de la vie qui est la marque du monde moderne et qui le perdra. Tout n'y est qu'égoïsme et concupiscence. Il va s'agir pour vous d'y faire votre salut quand même. Du moins aurez-vous sous les yeux la dignité de conduite de Madame votre mère. Puissiez-vous vous en inspirer! Je vous tiens pour un bon fils; sur ce point, vos lettres témoignent en votre faveur. L'exemple de Mme Feuvée sera votre ancre de salut... Je vais écrire au P. d'Erlincourt, continua le P. Pétrus après avoir poussé un soupir, et me concerter avec lui sur la possibilité de vous faire admettre dans un autre collège de la Compagnie. Dans le cas d'un refus du P. Provincial, comment achèverez-vous vos études? Vous ne le savez pas? Je vous conseille de vous en assurer le plus vite possible. Vous n'avez pas de temps à perdre si vous tenez à passer votre baccalauréat en juillet prochain... Partez maintenant, c'est l'heure.

— Est-ce que je ne pourrais pas dire au revoir au P. de Maulny? demanda l'adolescent dont les yeux débordèrent

de larmes quand les joues osseuses du P. Pétrus s'appuyèrent contre les siennes.

— Frappez à sa chambre, mais je ne crois pas qu'il soit là.

Le P. de Maulny était absent. A la nouvelle du coup qui frappait son pénitent, il avait pris son chapeau et il était sorti de l'Ecole, et comme sa soutane était encore mouillée de la veille, comme la pluie tombait toujours, comme le frère Carpentier, l'ami des Anges, ne s'était pas trouvé là pour l'avertir qu'il oubliait son parapluie, il avait dû, après un quart d'heure de marche sur le pavé raboteux de la ville, parmi les flaques d'eau, se réfugier dans la cathédrale, et là il priait, il pleurait, il frissonnait de fièvre, en proie à cet horrible abandon de l'âme qui lui était un avant-goût de l'enfer.

De retour à l'Ecole pour le déjeuner, il montra un air hagard et dur dont le P. Pétrus eut peur. Le lendemain, le médecin diagnostiqua une congestion pulmonaire.

Trois semaines après, le Père repartait pour la maison de Lausanne où il avait passé déjà de longs mois. Son confesseur seul sut ce que fut son agonie pendant le temps de sa convalescence. Certes, sa foi ne fut pas atteinte, il ne douta jamais de Dieu, mais il lui était impossible de prier. Sa santé une fois rétablie, il écrivit au Provincial de Champagne, le suppliant de l'envoyer aux missions de Chine. Il ne lui fut pas répondu.

De retour à l'Ecole apostolique, il y reprit jusqu'à la fin de l'année scolaire ses occupations incertaines. Au *status* de l'été suivant, il fut de nouveau affecté comme professeur de première année au juvénat de Saint-Acheul.

Feuvée, qui, sur les instances du P. d'Erlincourt, put achever ses études au collège de Saint-Dizier, ne devait jamais revoir le P. de Maulny. Quelques années plus tard, un jour qu'il flânait sur le quai des Grands-Augustins, sa main rencontra dans une boîte de bouquiniste un livre cartonné sur lequel son regard se porta machinalement; il y lut le nom de son ancien confesseur. C'était un exemplaire des *Auteurs français,* du P. Farnel, revisés par le P. de Maulny. Feuvée acheta le livre dix sous et le soir,

dans la petite chambre qu'il occupait près de celle de sa mère, rue de Sèvres, en face de l'Abbaye-au-Bois, en lut le dernier chapitre, relatif à la poésie moderne, qui lui parut insuffisant, écourté, timide. Le lendemain, il écrivit au P. de Maulny chez l'éditeur, pour lui dire l'affectueux souvenir qu'il lui gardait et lui demander de ses nouvelles. Le P. de Maulny ne reçut jamais cette lettre. Il était mort en Belgique peu de temps auparavant.

ANDRÉ BILLY.

FIN

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LES POÈMES

Marie-Louise Boudat : *Cybèle,* « le Divan ». — Marthe Boissier : *Le Chant du Pèlerin,* « la Revue des Poètes ». — Cécile Didier : *La Gerbe dénouée,* R. Debresse. — Danielle Hemmert : *Toutes mes heures,* « la Revue des Poètes ». — Jeanne Sandelion : *L'année sentimentale,* Editions Corymbe. — Marie de Sormiou : *Fils du Désir,* « éditions du Feu », Aix-en-Provence.

J'aime avant toute chose, en l'art de Marie-Louise Boudat, le sentiment convaincu de la grandeur de sa tâche. Le poète ne s'arrête à aucune des complaisances féminines pour la mode; le souci de plaire ne domine pas son inspiration, non plus que d'émouvoir par des allusions à ce que peuvent avoir été ses souffrances, ses espoirs, ses tribulations personnels. Nous ne savons rien, après la lecture de cet ample et haut poème **Cybèle,** des soucis ou des joies de son auteur. Le sujet est vaste, aucune anecdote, aucun incident, ne le diminue ou n'y fait diversion. Mlle Boudat ne recule devant aucune difficulté de l'ouvrage entrepris. Ce qu'elle sait, ce qu'elle éprouve, ce qu'elle a vu et compris s'amalgame, se fond au dessein de son intelligence; à nous de nous en apercevoir si nous le désirons; elle ne se démentira, non plus qu'elle ne s'avouera; ce n'est pas à être découverte qu'elle tend directement ni par artifices. Non. Elle porte en elle une conception du monde; tout se transpose en elle afin de concourir à son dessein. Elle n'a pas eu peur, si hardie soit son entreprise; elle appartient à la race, un peu négligée en nos temps éblouis si aisément, des grands poètes; elle construit, elle mesure, elle proportionne, elle conduit et achève son œuvre, sans être jamais le jouet d'un caprice ou d'une défaillance du moment.

Est-ce à dire que jamais elle ne s'égare? Est-ce que Lamartine ou Hugo ne se sont pas trompés ou même découragés, l'un au cours de *la Chute d'un Ange* et l'autre de *la Fin de Satan*? On n'obtiendra pas de moi que j'insiste sur de légères tares ou erreurs dans un monument aussi considérable. Une tache de rouille sur la façade d'un Parthénon n'empêche pas qu'elle étincelle, et que vive de sa lumière et de sa beauté héroïque le marbre de l'édifice; c'est là ce qui importe. Une splendeur a été créée à notre usage, efforçons-nous de nous enrichir, de nous exalter, sans achopper à des vétilles.

Que la lumière soit! Et la lumière fut.

Un long frémissement d'un seul vol parcourut
Le linceul déchiré des ténèbres muettes;
Quelque chose trembla dans les nuits violettes
Pour la première fois au souffle de l'esprit;
Et dans un craquement l'immensité sourit.

Dès le début du poème, une telle décision, des affirmations complètes, sans réserve, hautes et simples. Le vers est plein, direct, dompté par une puissance d'art certaine, que cette certitude dissimule. Les deux cents pages du poème, à peu près uniquement en laisses d'alexandrins, ou rarement groupés par strophes (et, je crois, une stance de décasyllabes) attestent la sûreté d'un métier absolu qui ne connaît aucune contrainte et ne recule devant aucun obstacle : la maîtrise parfaite que devrait posséder tout artisan, ne fût-il que consciencieux, mais c'est aussi une nécessité élémentaire du génie. Que de prétendus poètes se jouent de cette indispensable condition, ou la méconnaissent!

Cybèle...

Quare magna deum mater, materque ferarum
Et nostri genetrix haec dicta est corporis una

le nom de la déesse, hormis au titre du livre, n'apparaît pas dans le poème, comme il n'apparaît pas au livre II du *De Natura Rerum,* mais il est partout latent, et l'allusion partout est flagrante. Mlle Boudat a pris soin, d'ailleurs, que nul nom propre d'homme, de dieu, de pays, ne fût placé dans ses

vers; rien que de très général, d'universel, ou, comme l'on dit, de synthétique : la naissance de la terre, son développement avec la création et la croissance de la race humaine, la rencontre de l'homme et de la femme, nue, hardie, offerte aux rayons du soleil et de l'amour, ce sacre de l'une par l'autre qui se perpétue dans la suite des générations; le plein épanouissement, le déclin et le retour en la terre qui les absorbe, et la destinée fatale à la fin s'accomplira; la terre à son tour rentrera dans les ténèbres,

La nuit retombera sur l'immobilité,
Terre, et vous entrerez dans votre éternité.

Ce poème abonde en pensées graves, mais aussi en notations sensibles, presque sensuelles, qui s'amalgament à l'esprit qui les anime, et vivifient dans l'équilibre de la raison humaine cette vision, ni décevante, ni trop optimiste, d'un univers voué, comme chacun de nous, à l'irrévocable. Des accents joyeux de cette félicité d'amour qui nous transporte et divinise la femme, il n'en manque point :

Si tu savais, ô terre, ô ma terre si vieille,
Et toujours la plus jeune, immobile merveille,
Si tu savais le goût qu'a la vie à mes dents!

Fruits, chairs, pulpes, parfums, rayons, buissons ardents,
Si tu savais!
Quand j'étreins tes rudes mamelles,
Ce goût vertigineux des choses éternelles!
Les êtres et les temps expirent dans nos bras.
Puisque j'ai su briser les liens d'ici-bas,
Puisque j'ai tout brûlé des idoles humaines,
Je veux boire à présent aux plus hautes fontaines
Où boivent seulement les héros et les dieux,
O ma terre, et je touche au royaume des cieux!

Par contre, après la mort, et en dépit de l'attente d'un jugement définitif, elle ne craindra pas d'implorer, la femme qui fut si ardente à la vie, le repos absolu et l'anéantissement :

Puissé-je être oubliée à cette heure suprême!

Quand les ressuscités redeviendront chair blême,

Sourde aux cris du clairon dans mes langes épais,
Puissé-je demeurer terre morte à jamais,
Et, dans ma terre morte, au milieu des désastres,
Parmi le monde mort et des ruines d'astres,
Sombrer, sombrer sans cesse au gouffre illimité,
Morte au milieu des morts et pour l'éternité!

Ainsi se termine ce livre, cet âpre et solide poème, cette révélation admirable d'un poète entre les grands de notre époque, cette femme poète en qui je salue un des plus puissants de notre siècle, avec respect.

S'il suffisait de bercer en son âme un amour fervent de toute poésie, de tout élan lyrique, de toute image évoquée et de tout rythme verbal harmonieusement assoupli, nul poète ne surpasserait, je crois, l'auteur de ce recueil, **le Chant du Pèlerin,** par Marthe Boissier. Elle vit, elle chante, et le seul amour de la divine poésie la possède. Aussi prend-elle soin, *le Chant du Pèlerin* s'y consacre dans les poèmes de la première partie, de rendre hommage aux grands poètes de langue française qui lui sont les plus chers, à ses sœurs d'âme et d'aspiration, Marceline Desbordes-Valmore, Anna de Noailles, Amélie Murat, à plusieurs de ses illustres aînés, Georges Rodenbach, Emile Verhaeren, Henri de Régnier, à de plus anciens, Verlaine ou Baudelaire, à des romantiques et à des classiques : Vigny, Lamartine, Hugo, La Fontaine, à Pierre de Ronsard encore, enfin à tous les poètes aimés,

O poètes aimés! J'ai marché dans votre ombre,
J'ai vécu votre songe et chéri la beauté.
Vous fûtes mon printemps, mon lumineux été.
Vous m'accompagnerez jusqu'au Royaume sombre.

Il ne suffit pas d'écouter la leçon des poètes aimés, il faut comprendre leur chant et suivre leur exemple. Marthe Boissier, *le pèlerin,* se recueille dans le silence, choisit sa voie, monte, s'élance d'un monde à l'autre et aspire « vers l'azur ». Son verbe, son vers, son chant résonnent fiers, simples, fermes, quoique, en raison d'une surabondance sans doute d'invention, et d'une hâte à se produire qui déconcerte tout contrôle, ils cèdent à des modulations vagues ou trop faciles, à des redites que le moindre travail aboutirait vite à éluder.

Déjà des livres précédents au recueil nouveau, le choix est fait avec plus de rigueur et plusieurs des morceaux dont il se compose ne tombent pas dans le péché d'un développement excessif ou trop continu, et maintes strophes sont parfaites.

> L'Eau légère et nacrée est l'amante du Songe.
> Leurs yeux mystérieux font et défont les plis
> Où la Vérité nue enlacée au mensonge
> Mêle au monde réel les mirages exquis.

Mme Boissier est comblée du don de poésie. Que n'en use-t-elle toujours avec une plus sagace discrétion. Si elle s'y appliquait, elle produirait moins, c'est possible, mais sa moisson mûre pourrait être d'or pur et de merveille. Elle pourrait, si elle voulait; elle a tout pour elle, puisse-t-elle y consentir!

Que d'admirables accents, que d'éclats de lumière gracieuse dans **la Gerbe Dénouée** que nous apporte Mme Cécile Didier. Des paysages, des impressions de voyage, des nostalgies, des évocations de séjour à la campagne, près de la rivière « batailleuse » comme dit joliment le poète, avec des nuances parfois de tristesse et de mélancolie, comme dans *Convoi Rustique*, dans ce joli sonnet, *Jeux sur les mots,* ou la *Lettre* ou *Nostalgie,* quand songeant, dit-elle, aux champs d'autrefois, clairs de ma jeunesse et de soleil, mon esprit continue à y rôder.

> Et ma forme visible est le fantôme triste
> De l'être rayonnant qui là-bas est resté.

Toutes mes Heures, Mme Danielle Hemmert les chante d'un métier apte et souple. Le sentiment est délicat, la modulation douce et précise. Un tel livre est irréprochable, l'auteur met en jeu les ressources dont il dispose; rien qui étonne, on peut s'en plaindre; rien qui détonne, il sied qu'on en marque aussi quelque satisfaction.

L'Année Sentimentale d'un printemps à l'autre printemps s'écoule, avec ses joies, ses espoirs, ses félicités, ses déceptions, ses beautés et ses mirages. Les sites et les saisons s'accommodent au gré des passions et de la souffrance. Ce n'est

pas d'aujourd'hui que se découvre l'art ardent et charmant de Mme Jeanne Sandelion. Nous attendons une œuvre où elle soit tout elle, enfin, je veux dire où elle se surpasse afin de s'égaler.

Dans **Fils du Désir** que l'auteur, Marie de Sormiou appelle encore : *Viatique,* le poète met dans des odes habilement conduites une verve d'ironie amère, et, suprêmement, d'élan et de confiance en ce qu'il estime « le cœur de Dieu ». C'est un acte de piété, qui lui vaudra sans doute maintes indulgences.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

René Béhaine : « *Histoire d'une Société* ». — *O peuple infortuné,* Grasset. — Jean Variot : *Le prince de Hombourg,* Gallimard. — Maurice Constantin-Weyer : *La demoiselle de la mort,* Librairie des Champs-Elysées. — Joseph de Pesquidoux : *La harde,* Librairie Plon. — Andrée Sikorska : *Judie,* Ferenczi. — Henri d'Hennezel : *Tourmente,* Librairie Plon. — Sirieyx de Villers : *Les Templiers de Penmarc'h,* Editions de France.

M. René Bèhaine, qui peut revendiquer la glorieuse paternité du « roman-fleuve », puisque le premier tome de son « Histoire d'une société » est antérieur à l'Exposition de 1900, nous donne aujourd'hui, avec **O peuple infortuné,** le ou l'onzième volume de cette œuvre cyclique. Nous y retrouvons le couple Michel-Catherine, enrichi d'un enfant, Claude, en qui s'incarnent tous les charmes puérils. Cette âme, qui s'ouvre lentement à la vie, est moins étudiée en fonction d'elle-même, cependant, que de ses créateurs, et de son père que de sa mère. Depuis Balzac, il est vrai, les romanciers français ont mieux compris et exprimé les sentiments paternels que les sentiments maternels. En revanche, ils ont insisté sur les douleurs de l'enfant victime d'une marâtre, ou souffrant de n'être pas aimé par sa mère comme il l'eût voulu : *Jack, Une page d'amour, Poil de carotte,* etc... Le chef-d'œuvre sur la passion paternelle existe : *Le père Goriot;* le chef-d'œuvre sur la « maman » fait défaut chez nous; car *Sido* elle-même est un admirable portrait de femme par une femme, ce n'est pas l'image de la créature en proie au tyrannique sentiment de la maternité, sentiment entrevu, ou indiqué, seulement — à cause des nécessités du théâtre — par Racine,

dans *Andromaque*. Je serais tenté de faire exception pour M. Georges Duhamel. Seul, en tout cas, il serait capable de dresser un portrait en pied de la mère, à en juger par les traits délicats et profonds que l'on trouve dans plusieurs personnages épisodiques ou secondaires de son œuvre : la mère de Salavin, Mme Pasquier, les humbles femmes qui passent à travers les agonies de *La vie des martyrs...* Et ce qui est vrai pour la France, l'est encore pour l'Angleterre; exemple Dickens, où les enfants souffrent d'être séparés de leur père (*La petite Dorrit*) ou de leur mère (*David Copperfield*). La raison de cela? C'est, je pense, que l'homme est trop habitué « à la chaleur du sein », comme dit Alfred de Vigny, pour en sentir exceptionnellement le charme, et pour le traduire. C'est, aussi, côté femmes, que l'état maternel est un état de plénitude, et que le bonheur est rebelle à l'expression artistique... Vieux truisme. Mais pour en revenir à M. René Béhaine, son héros, Michel, souffre de voir Catherine ne pas lui apporter le concours qu'il pourrait attendre d'elle, dans son rôle d'éducateur. Les vues des époux divergent. La faute en est, pour une part, aux difficultés de la vie, qui deviennent de plus en plus nombreuses, à la veille de la guerre; mais, pour l'essentiel, à l'esprit d'ordre du mari, à l'humeur brouillonne de la femme. Ce drame intime emprunte son relief au tableau social qui lui sert de toile de fond, et où nous retrouvons entre autres personnages l'amusant Marengot, mais où de nouvelles figures s'inscrivent. *O peuple infortuné* compose un des meilleurs livres de l' « Histoire d'une société ». « Œuvre inégale », a dit Albert Thibaudet, dans son *Histoire de la littérature française de 1789 à nos jours*. Peut-être; œuvre attachante, certainement, et dont l'importance s'affirme, à mesure qu'elle se poursuit. C'est un document, comme on aimait à dire naguère; une somme comme on dit plus volontiers aujourd'hui. Un sociologue et un moraliste y doublent le romancier-historien, entendez le créateur d'individus inspirés par la réalité et qui imposent aux types humains éternels le caractère changeant des mœurs.

Vers 1675, la Prusse subit une de ces crises qui manquent périodiquement de l'anéantir : il y a là un rythme biologique à comparer avec celui de l'extension et du resserrement, se

commandant l'un à l'autre, de nombreuses espèces animales et végétales. Elle s'en tira à force de sévérité sur elle-même, de persévérance dans ses voies, et de fausse humilité, ainsi qu'elle fait d'instinct en pareil cas. Et pour retrouver à volonté, sous forme de vertus nationales, ces réflexes défensifs, elle magnifia **Le prince de Hombourg.** J'ignore ce que vaut littérairement la légende de ce prince chez ses Bollandistes : Frédéric II (dans ses Mémoires), Henri de Kleist et divers autres Poméraniens; ce sont des batteurs de tambour frénétiques, des Tyrtée, si l'on veut des Corneille, mais tous jugulaire au menton, et auxquels on se frotte aussi peu volontiers qu'aux beautés de la théorie sur le service en campagne. J'ignore donc, aussi, si la petite fleur bleue et le gauche dénouement *gemüthlich* avec lesquels on a tâché de l'humaniser émanent des hagiographes originaux ou de M. Jean Variot, qui la renouvelle en français pour notre gouverne. Tite-Live, en tout cas, dont l'auteur se réclame, n'a jamais incliné à l'indulgence ses moralités historiques; sens latin des nécessités *internes* d'une solution donnée. C'est une aventure relevant du code militaire; elle en devait avoir, d'un bout à l'autre, l'inflexibilité : « faire exemple ». Et d'abord, en effet, M. Jean Variot lui donne sa vraie couleur. Les fumées tristes de la guerre de Trente ans, à peine achevée, traînent autour de l'armée en déroute, elle-même très guerre de Trente ans. On n'a pas encore les réfugiés de l'Edit de Nantes, qui couleront dans l'hybride caserne du nord, slave de sang, allemande de langue, leur ressentiment pour en cimenter les assises; mais l'âme huguenote se tend dans l'épreuve, son climat naturel. Et la bataille de Fehrbellin a l'emportement, les grandes masses d'ombres, déchirées d'éclairs, d'un Salvator Rosa, dont les cieux d'entre Oder et Vistule auraient puritanisé la palette. Après, cela se gâte. Le coupable, dont l'indiscipline a abouti à une victoire inespérée, échappe au châtiment par des rebondissements romantiques qui jurent avec un décor et des êtres plus durcis encore que durs : Gâtine renfrognée du Brandebourg, pratiques troupières des corps de garde et des casemates, cœurs à qui il n'est pas plus permis de se déraidir qu'à la sentinelle en faction. *Desinit in piscem.*

M. Maurice Constantin-Weyer révèle, dans son nouveau roman, **La demoiselle de la mort,** une connaissance de la montagne, qui surprend chez cet écrivain que sa familiarité avec le Manitoba semblait avoir tenu éloigné des terres accidentées. Ce n'est pas, en effet, près du lac Winnipeg que l'on rencontre des montagnes. Or, ce sont deux alpinistes énergiques, tentés par l'escalade d'un pic escarpé, vierge («la demoiselle de la mort», précisément) que nous voyons dans son récit, s'associer pour leur exploit, en dépit d'une rivalité amoureuse larvée, et qui, en éclatant dans des circonstances tragiques, risquera de causer leur perte. Se battre sur une corniche, au-dessus d'un gouffre, c'est une façon peu banale d'aller sur le terrain... Nos héros commettraient cette folie, peut-être, si l'esprit sportif n'était plus puissant que la haine. La fraternité du danger, de l'effort, l'emporte sur leur passion — et c'est une leçon cornélienne qu'ils nous donnent. Que l'un de ces professeurs d'énergie soit un romancier, couronné à point nommé par le jury du «Grand Prix du Roman Français» (quelque rival du «Goncourt») ajoute à notre admiration. Et puisqu'il s'agit de littérature, j'ai remarqué que M. Constantin-Weyer citait, en les altérant un peu, les vers de Victor Hugo :

> Qu'après avoir dompté l'Athos, quelque Alexandre,
> Sorte de héros, monstre aux cornes de taureau,
> Aille donc soulever sa robe à la Jungfrau...

Mais il y a du romanesque dans ce récit très documenté, très pittoresque, attachant, et qui n'aura pas de succès seulement parmi les ascensionnistes et les amateurs de sports d'hiver.

On retrouve l'équilibre, la santé morale et physique, le style dru, savoureux, de M. Joseph de Pesquidoux dans les pages qui composent **La harde.** L'auteur du *Livre de raison* prolonge sa série de souvenirs et de pensées, de sages préceptes, dans ces feuilles évocatrices de scènes de la vie rustique en Armagnac. Visite à une «ganaderia» (le lieu où l'on élève les vaches de courses); chasse au lièvre; histoires de contrebandier et de sorcière; mœurs des pigeons voyageurs, etc... tout a, ici, le relief de la chose vue, et tout est prétexte à l'énonciation de grandes vérités générales et particulières.

M. de Pesquidoux, gentilhomme campagnard, en un lieu voisin du château de Montaigne, vit en communion avec ce parfait esprit. Sa lecture est revigorante.

Mme Andrée Sikorska a du talent, du « tempérament » comme on disait, hier encore, et il y avait pour elle, dans le sujet qu'elle a choisi, de quoi bâtir un roman habillé, tenu, chargé de secrètes richesses. Mais Mme Sikorska opère dans **Judie**, comme dans ses autres livres : dans ce sous-sol où les quatre ou cinq grands sentiments humains ont leur machinerie centrale, elle néglige les apparences de surface, l'entre-deux en hourdis des colonnes montantes, si bien que ses constructions restent un peu schématiques, et ses personnages des « écorchés » d'atlas médical. Elle ne retient de la courbe des passions que les pointes et enjambe les creux — ces creux, justement, où la passion tombe et se *transforme,* et qui nous rendraient logiques les paroxysmes, nous y prépareraient, à tout le moins. Je sais : Paris vous pousse de toute sa trépidation, réclame du gros éclairage, et rien que sur l'essentiel (souvent si peu essentiel...) et vous contamine de ce snobisme de n'oser jamais redire du déjà dit. Est-ce que tout n'a pas été dit, en amour surtout? Mais précipitation n'a jamais été rapidité. Alors, la véhémente *Judie* ne nous montre d'elle que ses explosions, sur fond d'éclipses et d'ellipses. A ce talent volcanique et haletant, le mieux qu'on puisse souhaiter, en toute sympathie, pour son parfait épanouissement, c'est de travailler difficilement sur ces grands canevas trop faciles, de *provincialiser* sa manière; ainsi la chair et le muscle viendront à ses livres en paquets de nerfs, le nombre à son écriture heurtée.

Robert Mainvielle, dans **Tourmente** par M. Henri d'Hennezel, a pour premier amour sa cousine Denise qui, mariée, ne se résout ni à se détacher de lui, ni à tout lui accorder. Le récit qu'il nous fait de ses exaltations et de ses déboires a des accents assez voisins de ceux de *Dominique.* Ce qui est absent dans *Judie* surabonde donc, ici : gradation des nuances, actes qui éclosent en fruits normaux aux bouts des causes. L'atmosphère, vieillotte à la croire contemporaine dudit *Dominique,* amuse comme une rétrospective des convenances. Mêmes préoccupations morales, je ne dis pas mora-

lisatrices, que chez M. Charles Silvestre, se traduisent par un style apparenté à celui de ce dernier : ce n'est pas une critique, au contraire.

C'est, dans le cadre de la Bretagne occidentale, une évocation de l'ordre dégénéré du Temple, au XIVe siècle, à la veille de son procès, donc, qu'a tentée Mme Sirieyx de Villers dans **Les Templiers de Penmarc'h.** Le pays, prospère alors, était infesté, cependant, de pilleurs d'épaves et de naufrageurs. Du fait de quelques-uns de ceux-ci, Isel de Corélas, qui voguait vers l'Angleterre, échoue sur cette grève où l'on brûle, aujourd'hui, le goémon, d'espace en espace. Et c'est, avec le commandeur de Cérignan, un amour dont on n'eût guère conçu la possibilité au temps où les Templiers guerroyaient en Terre sainte... Mme Sirieyx de Villers est documentée; elle a le sens du dramatique. Mais sa compréhension à la Walter Scott (voir *Ivanhoé*), de la milice de Salomon, est romanesque, non ésotérique.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Le Voyage, trois actes de M. Bernstein, au Théâtre du Gymnase. — *Le Château de Cartes*, trois actes de M. Stève Passeur, au Théâtre de l'Athénée.

Ce n'est pas sans un certain étonnement que l'on a vu inscrit sur une affiche de théâtre ces mots : **Le Château de cartes.** Il y a dans ce qu'ils évoquent une telle idée d'écroulement que la sensibilité des comédiens devait y voir un mauvais présage et redouter un échec pour la comédie qui les portait en titre. Faut-il donc penser que M. Passeur oblige cruellement ses interprètes à résister à leurs superstitions, ou bien que Louis Jouvet, qui a reçu et monté cette comédie nouvelle est, ainsi que toute sa compagnie, superbement exempt de cette faiblesse d'âme? Mais des comédiens qui ne seraient pas superstitieux seraient-ils encore des comédiens? Ces cœurs impressionnables sont émus par ces restes d'esprit religieux que sont les superstitions. Grâce à eux, ils demeurent en contact perpétuel avec l'au-delà. Toutes ces craintes singulières, ces appréhensions, ces conjurations sont les signes d'une permanente présence en leur âme, des dieux, et des démons aussi. Et l'on sent l'influence de ces légions de petits

génies mystérieux dès que l'on approche du domaine théâtral. Les auteurs eux-mêmes n'y échappent point. Un homme réputé pour l'énergie de son caractère comme M. Bernstein, dont la nouvelle pièce, **Le Voyage,** va nous occuper tout à l'heure, a rendu célèbres quelques-unes de ses petites manies spirituelles. On sait que les titres de ses pièces sont constitués, à peu d'exceptions près, de mots de six lettres depuis ses débuts avec *Le Marché* jusqu'aujourd'hui. Et il n'est point d'obscur spectateur à la trois ou quatre centième représentation d'un de ses ouvrages, qui ne sourie d'un air complice en entendant à une minute ou à l'autre, prononcer par l'un ou par l'autre le nom de Zambeau. Nul en effet n'ignore que c'est une sorte de fétiche dont l'auteur ne se sépare point, qu'il lui trouve une place dans toutes ses compositions, que dans *Le Voyage* c'est une jeune secrétaire qui ne paraît point, mais avec qui un homme d'affaires cause par téléphone sous nos yeux en l'appelant par son nom. Dans *Samson,* c'était le nègre qui servait le café turc au Ritz, tandis que... Non, je ne ferai pas ici le recensement des diverses apparences qui, tout au long de la production de M. Bernstein, ont reçu tour à tour le nom de Zambeau. Ce n'est point ce qui importe. Et l'on ne saurait d'ailleurs dire exactement s'il s'agit là d'une sorte de plaisanterie — clin d'œil lancé par-dessus la rampe au public — analogue à celle que poursuit M. Pierre Benoît en ne choisissant pour ses héroïnes que des prénoms dont l'initiale est A — ou bien si l'on doit voir dans cette persévérance un cas de fétichisme caractérisé.

Il y aurait un livre à faire sur la matière. On pourrait dresser un dictionnaire des mots que la superstition prohibe chez les comédiens, on pourrait établir un calendrier où seraient soulignés les jours néfastes, dresser un répertoire des expressions maléfiques dont on ne doit pas user, composer un catalogue singulier des fétiches, des amulettes et des talismans par le moyen desquels on rend favorables les puissances invisibles qui nous menacent. On sait des gens qui avec eux portent la poisse. Mon Dieu! voici un mot prohibé qui vient de m'échapper. Mais peu importe; je n'appartiens pas au théâtre. On en connaît d'autres au contraire dont l'influence est bénéfique et ce n'est pas pour rien qu'il fut un

temps où les comédiennes ne seraient pas entrées en scène un soir de première sans embrasser le pompier de service. Il est vrai que les pompiers, à l'ordinaire, sont de jeunes et beaux garçons et cela suffit à justifier une superstition dont je ne saurais dire si elle se maintient, quoique les pompiers soient toujours les mêmes.

J'ai l'air de plaisanter. La chose a plus de conséquence qu'on ne le pourrait croire. Le jour où les comédiens ne seront plus superstitieux, c'est qu'ils ne seront plus impressionnables ni sensibles. Trouveront-ils encore en eux-mêmes la possibilité d'être alors des comédiens dignes de ce nom? Ce qui peut passer pour un travers au regard de certains esprits qui se flattent d'être positifs — et qui ne sont pas exempts de toucher du bois à l'occasion — n'est-il pas conditionné par ce qui fait d'autre part le mérite essentiel de ces artistes? Le fait de pouvoir entrer en transe, ou à peu près, en récitant un texte devant quinze cents personnes est-il plus singulier que celui d'être ému par l'audition du mot guigne ou du mot corde?

Toujours est-il que si quelque interprète, ou quelque autre personne appartenant au théâtre, fut impressionnée par la sonorité fatale de ce titre : *Le Château de Cartes*, il ou elle put après coup dire que son pressentiment avait été juste. En effet, trois jours après la première, le principal interprète fit une chute, manqua se casser la jambe, dut prendre une demi-semaine de repos et les représentations furent interrompues. Elles reprirent depuis et véritablement la pièce aurait mérité par sa qualité de ne pas voir sa carrière entravée de la sorte. C'est un drame d'amour d'une violence extrême, où les sentiments les plus naturels prennent l'air forcené de passions contre-nature. Un ménage que le divorce a séparé depuis plus de dix ans se reforme. L'homme et la femme qui pensaient se haïr s'aperçoivent soudain, à la lumière d'une catastrophe imprévue, qu'ils ne peuvent vivre l'un sans l'autre. Belle évolution intime!... On l'eût disséquée jadis avec le plus fin scalpel du psychologue. Mais le scalpel n'est pas l'outil d'élection aux doigts de Stève Passeur. C'est plutôt à coups de couteau, sinon de hache, qu'il analyse les cœurs. Ah! comme ses héros se frappent et se molestent. Le public de-

meure pantelant à la vue de cette bagarre, mais il n'est pas sans avoir du goût pour elle.

Dans *Le Voyage* aussi il y a de la bagarre et deux hommes en viennent aux mains. Il est bien rare que dans une pièce de M. Bernstein, il n'y ait pas deux hommes pour en venir aux mains. Ici ce sont les deux amants de la même femme. Le second, l'actuel, découvre tout à coup qu'il a eu un prédécesseur en la personne de son meilleur ami. Il ne peut supporter cette pensée et ses réactions sont vives. Il veut quitter sa maîtresse et, s'il renonce à rompre au dénouement, c'est qu'il sent que l'abandon ferait planer une menace de mort sur cette femme qu'il ne se résigne pas à ne plus aimer.

Il serait bien intéressant de comparer, ou tout au moins d'essayer de comparer la violence de M. Bernstein avec celle de M. Passeur. Sans doute en voulant l'esquisser serait-on tout d'abord amené à rechercher si les grands éclats de l'aîné n'ont pas eu quelque influence sur ceux du cadet, et peut-être s'apercevrait-on que c'est M. Bernstein qui enseigna à ceux qui vinrent après lui à donner la première place au personnage antipathique, sinon à l'odieux. Assurément le personnage détestable a toujours eu son emploi au théâtre, mais il semble qu'il doive surtout servir à poser des ombres derrière les personnages sympathiques qui sont au premier plan, et Tartuffe lui-même, qui va dominer le drame, ne paraît qu'au troisième acte.

Est-ce à Becque et à l'école du Théâtre Libre que l'on doit le renversement de ces valeurs? C'est ce qui mériterait d'être étudié de plus près. Mais ce qui apparaîtrait peut-être comme le résultat de cette étude, si on voulait se donner la peine de la faire avec soin, c'est que le théâtre de M. Bernstein est précisément issu du *Théâtre Libre* et qu'il apporte une conclusion triomphante à l'effort d'une génération. D'ailleurs il ne faut jamais oublier que M. Bernstein fut lors de ses débuts présenté au public par Antoine, ce qui indique nettement le lien qui existe entre son œuvre et l'effort antécédent.

Que les générations d'aujourd'hui, pour qui ces suites d'événements prennent déjà un caractère historique et qui ne les ont pas vues de leurs propres yeux se dérouler dans la réalité en ignorent le détail, c'est chose naturelle. Qu'elles consi-

dèrent M. Bernstein comme un initiateur ou comme un intercesseur, peu importe, puisque de toute manière elles lui rendent l'hommage qu'elles lui doivent.

PIERRE LIÈVRE.

HISTOIRE

H. G. Wells : *Abrégé de l'histoire du Monde*, Genève, Jeheber. — G. Ferrero : *Nouvelle Histoire romaine*, Hachette. — H. Pirenne : *Histoire de l'Europe, des invasions au XVIe siècle*, Alcan. — Jean Bruchesi : *Histoire du Canada pour tous*, Montréal, A. Lévesque. — P. Champion : *Le roi Louis XI*, Flammarion. — R. Roeder : *Savonarola* : Wien, H. Fischer. — S. Zweig : *Castellio gegen Calvin*, Wien, H. Reichner. — E. de Vernisy : *L'invasion de Gallas*, Desclée De Brouwer. — K. Tschuppik : *Marie Thérèse*, Grasset. — Alfred Chabaud : *Mémoires de Barbaroux*, Colin. — H. d'Alméras : *L'Amour sous les verrous*, A. Michel. — G. Lenôtre : *Sous le bonnet rouge*, Grasset. — Villat : *La Révolution et l'Empire. II. Napoléon*, Presses universitaires. — P. de Lacretelle : *Secrets et malheurs de la reine Hortense*, Hachette. — J. Bertaut : *Le Roi bourgeois*, Grasset. — Max Petit : *La Troisième République*, Larousse. — Mémento.

M. H. G. Wells, qui avait publié précédemment une *Esquisse de l'histoire universelle*, publie maintenant « une histoire plus généralisée écrite à nouveau », qu'il a intitulée **Abrégé de l'histoire du monde.** M. Wells est un esprit agile qui a su extraire des ouvrages des spécialistes les caractères distinctifs des états et de leurs gouvernants. Evidemment, dans un livre de ce genre, chaque spécialiste peut relever des inexactitudes et des erreurs dans sa petite province. Ce qu'on peut demander équitablement, l'*Abrégé* de Wells le donne : il résume adroitement les faits et fait comprendre l'évolution historique de l'humanité. Il est destiné, écrit l'auteur dans sa préface, « à être lu d'un trait, presque comme un roman » ; il a en effet les qualités que cette prétention suppose.

La **Nouvelle Histoire romaine** de Guglielmo Ferrero forme le tome II de l'*Histoire racontée à tous*. Le talent de l'auteur l'a rendu célèbre. L'ingéniosité et le bon sens sont ce qui le caractérisent. La clarté est la qualité essentielle de l'*Histoire* que nous annonçons. Quoique bien moins détaillée, elle peut être mise en parallèle avec le monument élevé par M. Carcopino. Naturellement, les deux auteurs diffèrent souvent d'avis : l'histoire ancienne est en partie conjecturale.

En 1916, M. Henri Pirenne fut envoyé par les Allemands en Allemagne et y fut traîné d'un camp à un autre. Pour s'occuper, il rédigea de mémoire pendant ses trois années

de captivité une **Histoire de l'Europe des invasions au XVI[e] siècle.** Rentré en Belgique après l'armistice, il y perfectionna son œuvre; la mort le surprit quand il était arrivé à 1550. Son fils a publié le manuscrit : c'est une histoire remarquable pour la clarté de l'exposition. La lecture en est aussi intéressante qu'instructive.

L'**Histoire du Canada** pour tous de M. Jean Bruchesi est un récit excellent écrit par un professeur familier avec son sujet. Le tome I raconte la période française, le tome II la période anglaise. L'histoire du Canada est un des épisodes les plus douloureux de l'histoire de la race française. M. Bruchesi a su le raconter comme il méritait de l'être.

Le **Roi Louis XI** de M. Pierre Champion est un livre à grandes prétentions. Il « pourra surprendre », écrit l'auteur; « il cherche à détruire de stupides et tenaces légendes », M. Champion estime « que nous devons tenir peu de compte des chroniqueurs »; il substitue à leur témoignage « une synthèse plus large ». Or, parmi ces chroniqueurs dédaignés par M. Champion, il y a Commynes. Je crois le portrait qu'il a tracé de Louis XI bien plus exact que celui qu'en donne M. Champion. Une figure comme celle de Louis XI est faite de bien des traits divers. Pour tracer le portrait de Louis XI, M. Champion a surtout eu recours « aux correspondances, relations diplomatiques et actes ». Ces documents, parfaits pour établir la chronologie, nous cèlent le plus possible les hésitations, les arrière-pensées et les perfidies de ceux qui les ont écrits. De là le ton apologétique du livre de M. Champion. Louis XI y ressemble beaucoup à Charles VII et à Louis XII. Certes, les chroniqueurs sont remplis de fautes dans le récit des faits, mais ils ont vu le vrai visage des acteurs de l'histoire mieux qu'un érudit ne peut le voir dans les documents officiels.

Le **Savonarola** de Ralph Roeder est « l'étude d'une conscience ». M. Roeder a su lui donner la forme d'un récit détaillé et profondément dramatique. Ce bel ouvrage, richement illustré, ne mérite que des éloges.

Le **Castellio contre Calvin** de Stefan Zweig est aussi un livre excellent. Il raconte la lutte d' « une conscience », Castellio contre « l'autorité », Calvin. C'est le récit de la con-

quête de Genève par Calvin, du meurtre de Servet et de la lutte des amis de la tolérance contre le fanatisme calviniste. Castellio mourut en 1563, à 48 ans, à temps pour échapper au sort de Servet. Avec son talent habituel, M. S. Zweig a su répandre une vive lumière sur ces événements dramatiques.

M. Edmond Vernisy raconte, à l'occasion de son tricentenaire, l'**Invasion de Gallas en Bourgogne,** sanguinaire irruption qui échoua finalement grâce à l'héroïsme des populations bourguignonnes, et en particulier des habitants de Mirebeau et de Saint-Jean-de-Losne. M. Vernisy a évidemment fait des recherches approfondies, mais il a le tort de ne jamais indiquer ses sources.

La **Marie-Thérèse** de Karl Tschuppik est un excellent récit, bien détaillé et exempt de déclamations inutiles. C'est un livre qui mérite d'être lu.

D'abord l'un des héros de la Révolution, le Marseillais Barbaroux en fut finalement une des victimes. Mais avant de finir sur l'échafaud le 25 juin 1794, Barbaroux avait, depuis le 2 juin 1793 erré de cachette en cachette, en Normandie, en Bretagne et dans la Gironde. Il y avait rédigé des **Mémoires** sur sa vie qui ont été en partie conservés. M. Alfred Chabaud en a publié une édition critique qui émerveille par l'érudition qui y est déployée.

Le livre de M. d'Alméras, **L'Amour sous les verrous**, raconte les drames des prisons révolutionnaires. Il est d'une lecture agréable et fait connaître successivement les captivités de Mme Roland, de Lucile Desmoulins, de la Jeune Captive et de beaucoup d'autres héroïnes, victimes de la férocité jacobine.

Ce sont des croquis révolutionnaires, c'est-à-dire de petites histoires, qui forment le volume du regretté Lenôtre **Sous le bonnet rouge.** Il constitue le tome VIII de *la Petite Histoire* et a tous les mérites de ses devanciers.

Le tome II de **La Révolution et l'Empire** de M. Louis Villat est consacré à Napoléon (1799-1815). C'est en même temps le tome VIII de *Clio, introduction aux études historiques.* On se rappelle que ce bel ouvrage, destiné aux élèves historiens, divise chaque chapitre en deux parties à peu près égales : un récit, puis l'indication des sources.

Les **Secrets et Malheurs de la reine Hortense,** de Pierre de Lacretelle, sont un livre captivant. L'auteur sait raconter et le sujet fournissait une riche matière. M. de Lacretelle croit que Hortense était enceinte des œuvres de Napoléon quand elle épousa le vénérien Louis; c'est pour faire de son fils et héritier un fils de roi que l'empereur aurait érigé la Hollande en royaume. La mort de Napoléon-Charles le 5 mai 1807 aurait enlevé à cette création sa raison d'être.

Le livre de Jules Bertaut, **Le Roi Bourgeois** raconte Louis-Philippe intime. M. Bertaut ne ressent guère de sympathie pour la famille d'Orléans, mais il a su choisir dans la riche littérature du sujet et écrire un récit plus intéressant que bien des romans.

Le livre de M. Maxime Petit sur **La Troisième République** est une histoire de la France pendant cette période. Claire, bien nourrie de faits, illustrée avec profusion d'illustrations bien choisies et bien reproduites, elle constitue un livre digne d'être acquis par toutes les bonnes bibliothèques, publiques ou privées.

MÉMENTO. — Gabriel Marfond : *Gaules et Frances perdues;* Bordeaux, J. Bière, 18, rue du Pengue (étude émouvante de la perte de provinces et de colonies par la France; l'auteur a su s'affranchir de beaucoup des erreurs traditionnelles chez nos historiens et y substituer des vues originales).

Julien Guillemard : *La Vie prodigieuse de Guillaume le Conquérant;* Rouen, Maugard. (Récit s'adressant au grand public, luxueusement imprimé et orné de bois artistiques par A. Copieux).

Marcelle Vioux : *François Ier, le roi-chevalier,* Fasquelle (récit intéressant, mais fortement romancé; illustrations bien choisies et bien reproduites).

Robert Burnand : *Le Chemin des Aigles;* les Editions de France. (Histoire anecdotique du Consulat et de l'Empire; d'une lecture agréable, mais un peu romancée.)

ÉMILE LALOY.

GÉOGRAPHIE

Parain (Ch.) : *La Méditerranée, les hommes et leurs travaux*, 1 vol. in-8° de la collection *Géographie humaine*, Paris, Gallimard, 1936. — Leroi-Gourhan (A.) : *La civilisation du renne*, 1 vol. in-8° de la collection *Géographie humaine*, Paris, Gallimard, 1936. — Mémento.

La collection de *Géographie humaine* publiée chez Galli-

mard vient de s'enrichir de deux nouveaux volumes : **la Méditerranée, les hommes et leurs travaux,** par M. Charles Parain; **la Civilisation du renne,** par M. André Leroi-Gourhan.

§

Au point de vue de l'homme individuel et de l'homme social, comme au point de vue physique, il y a un monde de la Méditerranée, c'est-à-dire une auréole de terres autour de cette mer où, malgré les diversités accumulées par bien des siècles d'histoire et malgré les pénétrations des influences extérieures, s'enchaînent plus ou moins logiquement des phénomènes de symbiose. Il paraît légitime d'esquisser une monographie de cet ensemble.

Quelle en est la base? Evidemment le déterminisme naturel, né du sol, du climat et de la mer. Les réactions humaines, qui adaptent plus ou moins à nos utilités les formes du paysage et qui disciplinent la végétation, n'en ont pas moins leur origine dans le milieu physique, proche ou lointain, où baignent nos activités. « *Natura non vincitur nisi parendo :* on ne dompte la nature qu'en lui obéissant. »

Ce déterminisme naturel a été souvent mal interprété et d'une manière très superficielle. Notamment pour la Méditerranée. On a exagéré à un point ridicule l'influence du climat sur le comportement moral et social des Méditerranéens. Mais ce sont là des vieilleries surannées. M. Parain les rejette avec raison. Il se donne même trop de peine contre le déterminisme physique simpliste, depuis longtemps mort et enterré.

C'est en étudiant le détail des faits sociaux et économiques que l'on voit les forces issues du milieu reprendre leur place, avec les comportements divers que leur imprime l'activité humaine. Ce qu'il y a de vrai dans le déterminisme géographique, ce sont l'ethnographie, les institutions familiales et sociales, l'économie rurale et le progrès industriel qui nous le donnent. La géographie humaine n'est légitime que comme confluent et synthèse de ces faits de nature diverse où s'éclairent l'un par l'autre le passé et le présent.

M. Parain en donne lui-même la preuve dans la partie de son livre qui est de beaucoup la meilleure, celle qu'il consacre à l'économie rurale de la Méditerranée.

Il la divise en deux parties : l'ancienne économie, et la révolution agricole. Dans la première dominent les conditions variées de genre de vie et d'exploitation issues du milieu : lutte entre nomades et sédentaires, survivances du nomadisme dans la transhumance, culture en terrains secs et assolement biennal, irrigation collective et individuelle, vieil outillage de l'araire et du *tribulum*, peuplement concentré, villages *perchés*, pour la défense, sur des points d'accès difficile. Avec la révolution agricole, commencée, en Méditerranée comme ailleurs, depuis trois quarts de siècle, et déterminée, avant tout, par le développement des moyens de transport, sont venus la spécialisation des cultures de fruits, de primeurs et de fleurs, la monoculture de la vigne, le développement colossal des travaux d'irrigation et de barrages, et enfin la coopération et l'exploitation *capitalistes*.

Tout cela est fort bien. Je fais un reproche à l'auteur. Sous sa plume, *capitalisme* et *capitaliste* prennent un sens péjoratif. « Les sociétés capitalistes prennent en considération non pas les êtres humains qu'elles emploient, mais le prix de revient et les bénéfices. » De là à accuser le capitalisme, ce pelé, ce galeux, d'être le grand facteur de dissolution morale et sociale, il n'y a qu'un pas. Voilà qui échaufferait, avec raison, la bile de notre confrère Henri Mazel. Je dirai simplement que dans un travail sérieux et bien conduit, je suis surpris de trouver les clichés dont se sert la plus basse démagogie.

Autre reproche plus grave. La partie de *la Méditerranée* qui traite de la navigation ne me paraît pas aussi étudiée et aussi mûrie que les autres. M. Parain, s'appuyant sur le fait que les Méditerranéens n'ont connu qu'au XIIIe siècle le gouvernail d'étambot (dont personne ne sait l'origine) leur dénie toute part dans les admirables progrès de l'art nautique qui ont conduit les Européens, du XIIIe au XVIe siècle, à la découverte de la terre. « Les progrès en quelques siècles n'ont cessé de s'ajouter les uns aux autres, de s'accélérer, mais toujours en dehors du domaine méditerranéen. »

J'ai lu cette phrase avec une vraie stupeur. Comment! La Méditerranée est étrangère aux progrès de l'art nautique? Et la boussole, mise en pratique sur mer dans l'Italie méridionale? Et la déclinaison, constatée par Colomb dans son pre-

mier voyage? Colomb ne serait-il pas Méditerranéen? Et les cartes nautiques dont parle Raymond Lulle, cartes italiennes et catalanes? Et l'astrolabe, inventé dès l'antiquité par Eudoxe de Cnide ou Apollonius de Pergame? Et la perfection atteinte en Méditerranée, dès le haut moyen âge, dans la construction des bateaux ronds, *galéasses* et *caraques?* Et la caravelle, ce bateau fin et rapide, d'origine portugaise? Tout cela a été mis en œuvre, au xve siècle, par les Portugais et par les Espagnols. Ni les uns ni les autres ne comptent parmi ces Nordiques dont M. Parain fait, à l'aurore des temps modernes, les maîtres de l'art nautique. Vraiment, il y a là une grave méprise.

§

Y a-t-il une **civilisation du renne?** Je n'aime pas beaucoup les simplifications de cette espèce. Elles me paraissent exagérées. Je m'attends à voir paraître un de ces jours une « civilisation du chameau » pour les steppes et les lisières désertiques de l'Ancien Monde. Toute civilisation, même fruste et primitive, dépend de contingences plus variées que la domestication ou la chasse d'un animal.

Ce reproche, si reproche il y a, ne s'adresse pas à l'auteur, M. Leroi-Gourhan. Il s'adresse plutôt à ceux qui lui ont tracé son programme. Car l'auteur, dont la prudence et le sens critique sont très éveillés, ne se dissimule pas ce qu'il y a de conventionnel dans son titre même. Son introduction le prouve. « Pour aboutir, dit-il, à autre chose qu'à un inextricable écheveau, il a fallu prendre ce thème du renne; on l'a choisi uniquement parce que c'est le caractère le plus constant. » Ce qui n'empêche pas, avoue-t-il, « la faiblesse et le caractère assez schématique » de l'œuvre entreprise.

C'est que le plan est en réalité très vaste. Le renne n'est qu'une enseigne. L'animal cornu photographié sur la couverture nous trompe. Ce qu'on nous donne, c'est un manuel d'archéologie préhistorique des civilisations subarctiques, avec un cadre de géographie naturelle (le milieu) et de géographie humaine (l'état présent des sociétés boréales).

Assurément, c'est beaucoup pour deux cents pages, même assez denses, mêmes illustrées de croquis au trait fort utiles,

si sommaires qu'ils soient. Car les obscurités, les problèmes non résolus et même les problèmes mal posés surgissent de page en page. Sans cesse il faudrait s'arrêter, discuter et développer. L'auteur ne peut le faire autant qu'il voudrait. Ses doutes et ses scrupules, fort honorables, très scientifiques, prennent parfois une allure un peu sibylline.

M. Leroi-Gourhan distingue trois *cultures* du renne; *culture* a chez lui le même sens que le mot allemand *kultur*.

La première culture du renne remonte au paléolithique et se prolonge jusqu'au néolithique. Alors, c'est-à-dire tant que les zones aujourd'hui subarctiques étaient couvertes de glaces inaccessibles et que le renne vivait sous les latitudes tempérées de l'Europe, de l'Asie et de l'Amérique, les groupes humains de ces latitudes, Grimaldi, Cro-Magnon, Chancelade, avaient un genre de vie analogue à celui des Esquimaux actuels; car M. Leroi-Gourhan est partisan de la théorie « esquimoïde », au moins pour les Paléolithiques et les Néolithiques qui vivaient en Europe; en Asie, c'étaient des dolichocéphales plus ou moins rattachés à la race de Cro-Magnon. Ces anciens hommes de la première culture du renne montrèrent des aptitudes artistiques que n'ont point les Esquimaux actuels.

Lorsque le renne disparut sous les latitudes moyennes, et lorsque les zones subarctiques devinrent accessibles, par suite de l'adoucissement du climat, les Paléoarctiques furent refoulés, et des envahisseurs venus du sud prirent leur place en grande partie. Alors commença la deuxième culture du renne. Mais si le renne devint la base de la civilisation indigène, au nord de l'Amérique et de l'Asie, il ne le fut pas pour la majeure partie de l'Amérique boréale. La *civilisation de Thulé*, de l'Alaska au Groenland, celle des Esquimaux, était essentiellement maritime : elle l'est demeurée. Au lieu de parler de culture du renne, il faudrait parler de culture du phoque, de la baleine, de l'ours blanc et des oiseaux marins. J'ai noté à cet endroit quelques pages intéressantes sur la cosmologie et la mythologie subarctiques.

La troisième culture du renne commence avec la domestication de cet animal, qui n'est plus seulement un gibier, mais un animal de trait ou de bât, à partir d'une époque qui avoi-

sine sans doute le xe siècle de notre ère. Ce sont les Lapons qui offrent, au stade actuel, le meilleur modèle de la civilisation du renne dans son type européen; les Toungouses représentent le type asiatique. Les Samoièdes utilisent peu le renne comme animal de bât. Les Tchouktchis sont des éleveurs de grands troupeaux.

Les influences européennes et américaines, bienfaisantes pour les Esquimaux du Groenland qui sont en réalité hors de la civilisation du renne, ont été funestes pour presque tous les autres groupes. Elles ont amené « une intoxication rapide de l'organisation arctique ». Pourtant, il serait injuste de ne pas noter que partout aujourd'hui, en Europe et en Amérique, on essaie, avec des méthodes diverses, de suivre l'exemple donné au Groenland par les Danois et de sauver, matériellement et moralement, les peuplades boréales.

Mémento. — J. B. Charcot, *Rapport préliminaire sur la campagne du « Pourquoi-Pas? »* de 1935 (Annales hydrographiques, 1935-1936, Paris, Imprimerie nationale). Le vaillant navire de Charcot a consacré sa campagne de 1935, l'avant-dernière, hélas! à des recherches d'océanographie, de physique et d'histoire naturelle dans la mer boréale, entre l'Islande, Jan Mayen et le Groenland; en outre, il a rapatrié la mission ethnographique et anthropologique qui a étudié pendant une année les Esquimaux d'Angmagsalik. — Louis Papy, *Brouage et ses marais* (Extrait de la Revue Géographique des Pyrénées et du sud-ouest, oct. 1935). Très vivante étude, non seulement de la célèbre ville morte de Saintonge, mais des marais qui l'entourent, anciennes salines envasées, asséchées, et devenues terres d'élevage de chevaux, de bœufs et de moutons, avec la vie maritime restreinte des *boucholeurs* ou éleveurs de moules. Bonnes photographies. — Dans les *Annales de la commmission pour l'étude des raz de marée*, n° 5 (Paris, Larose, 1935) nombreux renseignements sur les envahissements récents du littoral par la mer, notamment aux Açores et en Norvège; cartes et photographies. — Robert Perret, *Le climat du Sahara* (Annales de Géographie, 15 mars 1935); excellente étude du climat saharien, appuyée sur une connaissance complète de la littérature du sujet et sur des observations personnelles.

CAMILLE VALLAUX.

FOLKLORE

François-Paul Raynal : *Sagesse auvergnate, recueil de proverbes;* Rodez, Carrère, in-18, 103 p. — Jean de Witt : *En chassant des Landes aux Pyrénées;* préface de Marcel Prévost; ill. de J. Oberthür; suivi de deux *Etudes de chasses locales*, par H. Botet de Lacaze et H. de Saint-Blanquat, 4°, 257 p., Paris, éd. de la Bonne Idée, 152, rue de Vaugirard. — Fritz Krüger : *Die Hochpyrenäen; D. Hausindustrie, Tracht, Gewerbe;* Hambourg, Séminaire des Langues et Civilisations romanes, 8°, 225 p. et XIV pl. — Mathieu Ambrosi : *Le Chant corse; origine, évolution,* apogée; airs rec. et harm. par Raoul Laurenti; Nice, chez l'auteur, 166, av. St-Lambert, 8°, 137 p. — Tomasi : *Les chansons de Cyrnos,* préf. de Paul Arrighi; dessins de Marcel Poggioli, Marseille, Detaille, 4°, 171 p., mus. notée. — Marcel Provence : *Noël au pays de Provence,* Aix, éd. du Bastidon Antonelle, 8°, 87 p., ill. — Charles Forot : *Almanach de Provence et Comté de Nice,* 1937, éd. du Pigeonnier, St-Félicien (Ardèche), pet. 8°, 159 p., ill. — Du même : *Almanach lyonnais,* 1937, *ibidem,* 157 p., ill. — Du même : *Almanach Vivarois, sous le signe de Novembre, ibidem,* 161 p., ill.

Le recueil de J. P. Raynal intitulé **Sagesse auvergnate** en dialecte de la Haute-Auvergne serait bien plus utilisable, puisqu'il est destiné au grand public, si, abandonnant la graphie des phonéticiens, il avait écrit comme on prononce sur place; dire au début que *ch* se prononce *tz* et *au* se prononce *aou* est une maigre consolation. Non que cela me gêne; mais je pense aux autres, Bretons, Basques ou Flamands, qui aimeraient à comparer ces proverbes aux leurs. Le classement est simple : nature, femmes, famille, argent, société, pile et face; le tout suivi de notes explicatives brèves. Sagesse? On le dit depuis Esope. Du moins pas spécifiquement auvergnate, même pas quand il s'agit de l'argent.

En chassant des Landes aux Pyrénées, avec sa préface bien venue, ses études complémentaires et ses dessins d'Oberthür, qui sont du Giacomelli modernisé, est un volume délicieux. Le chien de la p. 185 est juste le portrait du mien, quand il aura cet âge; ça me rend naturellement ce volume très sympathique. Mais il y a autre chose : des notations directes, et tendres; c'est drôle combien les chasseurs, souvent, aiment les animaux qu'ils massacrent. Le folklore de la chasse est l'un des moins connus de France; ici on en trouvera; et d'autres choses, comme une amusante discussion (p. 36 et suiv.) sur la tonalité des divers accents provinciaux; et à la fin du livre, des recettes pour accommoder toutes ces bêtes, y compris l'oie et le canard. Voir aussi « comment monter un appeau », avec un bon schéma. Les têtes de Bas-

ques sont très bonnes; et les planches de paysages sont mieux; de vraies merveilles; la gloire en revient à M. Vignes, photographe à Castets, Landes. Sur ce papier crême un peu fort, les dessins d'Oberthür ont acquis des valeurs. Donc beau livre, à tous points de vue; et proprement écrit, sans mastic pseudo-littéraire comme nous en donnent tant de régionalistes.

Le nouveau volume de Fritz Krüger, de Hambourg, sur les **Hautes-Pyrénées** fait partie de la série déjà annoncée ici et dont d'autres volumes devaient paraître à Barcelone; on espère que ses manuscrits ont été récupérés. Comme étude méthodique, descriptions intelligentes, rapprochements sages, explications plausibles, cette monographie qui décrit le travail à domicile et l'artisanat, les costumes et les industries locales, ne le cède en rien aux précédentes. Le fait qu'il a dédié l'ouvrage à sa femme, « son aide dévouée », explique la précision des petits détails, surtout pour les ustensiles et les costumes; il est rare que les hommes sachent les voir, et plus rare encore qu'ils sachent les décrire. La comparaison, extrêmement étendue, est rejetée en notes; elles sont souvent de vraies monographies. Il va de soi qu'elles exigent la connaissance de l'espagnol et du catalan. Les dessins schématiques sont exactement ce qu'il nous faut; les planches sont bonnes; mais ce sont des zincs.

Le territoire exploré ne comprend pas seulement notre département des Hautes-Pyrénées, mais en fait la haute région de la chaîne tout entière, d'une mer à l'autre, avec ses petites vallées, sur les deux versants. Comme il y a des chances pour que la guerre civile ait détruit beaucoup de documents et de collections régionales, cet ouvrage est fondamental; mais tout, sur notre versant, n'est pas exploré. On ferait bien, en prenant les diverses monographies de Krüger comme modèle, de terminer le travail avant qu'il ne soit trop tard.

Deux livres à la fois sur les **Chansons corses** tous deux vraiment intéressants. Mathieu Ambrosi tient pour l'origine africaine, spécialement berbère, des Corses; il se fie à ses impressions; mais ces ressemblances, sinon anthropologiques, du moins psychiques, peuvent avoir été déterminées par une

identité des milieux montagnards. De plus, tous les chants primitifs tendent à moduler sur le mineur; et tous les peuples actifs préfèrent des chansons sentimentales et tristes. Aussi complexe est le problème des assonances et des rimes; il ne suffit pas pour le résoudre de ne considérer que le pourtour de la Méditerranée occidentale; on doit utiliser ici la méthode ethnographique universelle; en quoi le *brindisi* (cf. p. 57-58) diffère-t-il comme principe du *haï-kaï* japonais? Et quelle a été l'influence des chants d'église sur les chœurs rustiques? Ce qui amène au problème de la musique byzantine. Enfin je ne crois pas que l'harmonisation pour piano, même adroite et sincère, soit en faveur de la chanson populaire, qui est ainsi coincée dans une gamme rigide; ceux qui l'utilisent sans être du pays d'origine éliminent les demi-tons et les quarts de ton de la voix, et les déformations vocaliques que les musiciens d'école nomment « chanter faux ». Moi aussi, comme l'auteur, j'ai entendu chanter des Berbères, la nuit, au loin, à Merkalla au pied du Khaïber, et ailleurs. Ces chants-là ne se notent pas avec notre gamme; ni ne s'harmonisent pour demoiselles ou représentations pseudo-folkloriques. Quand on note une chanson, il faut au contraire avertir le futur lecteur que la notation n'est qu'approximative et qu'il est permis de glisser les tons, de varier les rythmes.

M. Ambrosi ne dit pas d'où viennent ses textes; les a-t-il eus directement? et dans quels villages? ou empruntés à des recueils antérieurs? M. Tomasi au contraire donne avec soin ses sources imprimées ou orales. Les commentaires sont ici réduits au strict nécessaire; chaque catégorie de chansons est représentée par des spécimens typiques; et il n'a été fait aucune tentative d'harmonisation, bien que M. Tomasi soit lui-même un musicien de profession et de vocation. Aussi, dans la littérature sur la chanson populaire corse (dont il donne la bibliographie p. 167) son anthologie occupera-t-elle une place d'honneur. Les dessins de Marcel Poggioli, très simples et sincères, vont bien avec les textes.

La brochure de Marcel Provence sur **Noël au pays de Provence** est faite sans prétentions scientifiques, simplement pour la propagande en faveur du maintien des vieilles coutumes, pastorales et chansons. En quoi l'auteur a bien raison;

naturellement, il y a aussi un appel en faveur des crêches et des santons. Mais dans cette sorte de propagande, il y a la manière; celle de Marcel Provence tombe juste, parce qu'elle est franche. Il aime vraiment ces choses-là, il vit parmi elles, elles vivent en lui; aussi sait-il trouver les paroles qu'il faut.

Un autre bon ouvrier de la renaissance régionaliste, Charles Forot, le poète et scénariste du Pigeonnier, vient d'ajouter à son **Almanach Vivarois** un **Almanach pour la Provence et Nice** et un autre pour le **Lyonnais.** Je crois bien qu'il nous menace d'envahir le Dauphiné et la Savoie. Dans les trois volumes on rencontre des noms déjà bien connus dans le folklore français. Ainsi pour la Provence Arnaud d'Agnel (meubles), Marcel Provence (coutumes), Fernand Benoit (culte des saints), Irigoin (oratoires); pour le Lyonnais, Emile Bollaert, Marius Audin, P. B. Berlioz, Mathieu Varille; H. Vaganay, etc. Et pour le Vivarais, Forot lui-même, Jean de la Laurencie, Elie Reynier, Pimpanello (excellente informatrice), Auguste Le Sourd.

Je regrette de ne pouvoir détailler davantage le contenu de ces almanachs. Charmants comme présentation, ils sont pleins de choses neuves; d'une vraie liberté de ton littéraire; et donnent chacun à la fin des bibliographies régionales importantes, analytiques et critiques.

A. VAN GENNEP.

VOYAGES

Raymond Savignac : *Dans le sillage des Caravelles,* Editions des Annales Coloniales, Paris. — Claude Maurice Robert : *Dans le Silence et la Lumière,* P. et G. Soubiron, Alger.

C'est autour du monde que nous conduit M. Raymond Savignac avec son volume : **Dans le sillage des Caravelles.** Il a réussi, en contant ses voyages, non seulement à éveiller l'intérêt, mais à recréer avec fidélité l'atmosphère de ces pays où pour la plupart d'entre nous l'accès n'est possible qu'en imagination. D'excellentes photographies, des croquis pris sur le vif, ajoutent à la restitution de l'ambiance. Sa première escale est la Guadeloupe, dont le port Pointe-à-Pitre impressionne défavorablement sous la pluie. Basse-Terre est la ville importante de la Martinique, car un bras de mer étroit par-

tage le pays en deux. Cette île apparaît comme découpée en tranches par des ravins qui descendent jusqu'à la mer, dans une baie.

Fort-de-France étale les toits rouges de ses maisons. La route qui mène à Saint-Pierre est une merveille; la ville, dans un site enchanteur, a beaucoup souffert de son terrible voisin, le volcan de la Montagne Pelée, qui tousse et crache, laissant planer la menace d'une nouvelle éruption.

Port-of-Spain, capitale de Trinidad, est une ville aux rues spacieuses et animées. Il en est de même à Georgetown; les habitations y sont aérées, pratiques; les Anglais aiment s'installer confortablement dans leurs colonies. Pour gagner Cayenne, dont le port envasé n'est accessible qu'aux bateaux de faible tonnage, M. Savignac dut s'embarquer sur un petit côtier que la mer, assez dure, fit danser de belle façon, ce qui rendit malades presque tous les passagers. La ville est maussade, les maisons mal construites, disparates, les bagnards contribuent encore à cette tristesse. Faute d'hôtel, les voyageurs sont hébergés à l'hôpital. Un docteur devant aller visiter son placer, invita l'auteur à l'accompagner, ce qui nous vaut un pittoresque récit des péripéties de cette excursion.

Saint-Laurent est le siège de la direction du pénitencier, là arrivent les déportés; ils sont ensuite répartis entre les divers centres. M. Savignac nous décrit un de ces tristes arrivages, auquel il lui fut possible d'assister. L'île Royale est réservée à l'administration, à l'hôpital; l'île du Diable aux déportés politiques et Saint-Joseph aux incorrigibles. De nombreuses pages sont consacrées au bagne, aux bagnards, aux libérés; elles constituent une étude remarquable dont nous ne saurions trop recommander la lecture. Avec ses considérations sociales, ses remarques prises sur le vif, elle diffère complètement de ces reportages tapageurs qui ne visent qu'à éveiller une trouble sensiblerie. Il serait temps que notre gouvernement prît les mesures nécessaires pour remédier à un état de choses qui risque de compromettre pour longtemps l'avenir de cette riche colonie, où les gouverneurs se succèdent à une cadence un peu trop rapide. C'est ensuite vers le Vénézuéla que vogue M. Savignac; le bateau qui l'emporte reste une demi-journée dans le port de Caru-

pano, mais n'a pas le droit d'accoster. Heureusement, il n'en est pas de même à la Guaira, d'où l'auteur peut, en voiture, par une bonne route en ciment, se rendre à Caracas, qui a conservé l'empreinte espagnole. La campagne est couverte de cactus géants. Les maisons de Curaçao sont construites dans le style hollandais; le pétrole alimente le trafic maritime.

Sur l'Atlantique, le grand port de la Colombie, simple bourgade, se relie à la ville de Barranguilla par une route défoncée de cinquante kilomètres, parcourue par de puissantes voitures et aussi, comme en Afrique, par de pauvres petits ânes dont les conducteurs ne sont pas moins barbares que les Arabes.

L'impression à Colon est très différente; les Américains ont organisé le pays et fait grandement les choses; le port, point de départ du fameux canal, est supérieurement équipé. Dans la ville, on coudoie une humanité bariolée réunissant tous les types des populations du globe. Pour satisfaire à ses besoins, à ses passions, rien n'a été oublié. Tout à côté, belle et soignée, la cité américaine de Cristobal sue l'ennui; aussi est-elle, dès le soir, désertée au profit des établissements de plaisir de Colon. Quinze kilomètres séparent chacune des trois écluses que comporte le canal; toutes les manœuvres s'effectuent mécaniquement dans l'ordre et le silence. Circulant sur rails trois toueurs électriques s'attellent au bateau, puis le halent jusqu'à la sortie.

Remontant vers le nord, M. Savignac visite Los Angelès, cité du pétrole, Hollywood qui est celle du cinéma. A San Francisco, où le goût français est en faveur, il prend passage sur un courrier de « l'Union Line » à destination de la Nouvelle-Zélande. Passant à Tahiti, entre autres remarques fort justes, pas toujours agréables, il nous dit que Papeete est un comptoir français tenu par des Chinois.

En Nouvelle-Calédonie, invité à une chasse au cerf, ce sont d'autres sévérités pour les disciples de saint Hubert; l'intérieur du pays rappelle l'Auvergne.

L'Australie, quinze fois grande comme la France, n'est guère habitée que sur les côtes et principalement sur celles du Sud. Les trois quarts de la population sont absorbés par les villes; sur un total de neuf millions d'habitants, Sydney et

Melbourne en groupent déjà un chacune. Bombay est une ville sale. L'arrivée à Marseille termine cet intéressant volume.

§

M. Claude-Maurice Robert a fait récemment paraître un livre : **Dans le Silence et la Lumière,** qui concerne l'extrême Sud algérien. Le Sahara semble exercer sur lui une invincible attirance. Obsédé par l'infini, il se trouve, dans ces arides solitudes, profondément, totalement heureux. Pour nous en montrer les étranges beautés, il a su trouver des accents lyriques et convaincus. Peut-être, à l'origine de cet amour du désert, pourrait-on pressentir certaines désillusions. Il est, hélas! trop évident que notre société n'est pas sans reproches, la vertu est loin d'y être récompensée, ce serait plutôt le contraire; l'égoïsme, le mensonge, le cynisme, le vice s'y rencontrent vraiment trop, les malfaiteurs de tout ordre peuvent s'en donner à cœur joie, d'ailleurs ils ne s'en privent pas, la justice, extrêmement sévère pour des pécadilles, est par contre d'une mansuétude, d'une faiblesse plutôt écœurante quand il est question de grands coupables ou de personnages tarés, les écumeurs de l'épargne opèrent au grand jour, à peu près certains de l'impunité; enfin quantité de choses très laides. Cependant, en y regardant mieux, on s'apercevra qu'il y a encore une forte proportion de braves et honnêtes gens, dont le principal défaut, en notre démocratie, est de ne pas assez se montrer; cette fâcheuse modestie est préjudiciable. M. Claude-Maurice Robert a donc fui toutes ces tristesses, il eût aimé servir son pays sans bassesses ni servilisme, sans cette agitation que trop confondent avec l'action. Il a, nous dit-il, refusé de transiger, de mordre avec les loups, de braire avec les ânes, et il est venu se retremper dans le désert. La compagnie des caravaniers, qu'il lui faut subir, n'est pas sans certains inconvénients. Le silence mentionné sur le titre de l'ouvrage n'est pas constant, les indigènes sont palabreurs, leur voix est perçante, les chameaux eux-mêmes émettent des grognements d'une intensité rare. L'auteur est aussi fort gêné par la perte d'un bras; les nuits sont glaciales, le manque d'eau est pénible; celle que l'on recueille en passant aux rares puits est douteuse; le séjour dans les outres lui donne

une odeur désagréable, et il ne peut être question d'en distraire pour se laver. Malgré tout cela et bien d'autres désagréments encore, les jours ainsi vécus, nous affirme M. Robert, comptent parmi ses meilleurs et rien ne pourra égaler le spectacle de lumière, de féeriques couleurs qu'il lui fut donné de contempler.

CHARLES MERKI.

LES REVUES

L'Intermédiaire des chercheurs et curieux : don Galaor, romance. — *L'Effort :* le souvenir de l'école de Toulouse environ 1892; un poème de M. Laporte. — *Yggdrasill :* vers de René Bichet, condisciple d'Alain Fournier et « le petit B... » de sa correspondance. — *La Revue universelle :* un poème de William Blake. — Mémento.

Répondant à un correspondant de **L'Intermédiaire des Chercheurs et Curieux** (30 janvier), M. Auguste Fontan donne le texte d'une romance d'A. de Leuven mise en musique par L. Clapisson et « antérieure à 1854 ». Elle a pour titre : *don Galaor* et parodie, quant aux paroles, les ballades traitant de la chevalerie et dont la mode, venue d'Allemagne, sévissait encore à Paris. Je trouve à cette romance une saveur second Empire très définie. A sa lecture, j'ai revu les poufs à capitons, glands et franges, les robes à volants, les chignons bas sur la nuque, les visages à favoris, les bouches fourrées de la grosse moustache cosmétiquée dominant l'impériale en tire-bouchon, des albums de photographies. C'est le décor et les gens d'une époque où l'air de la reine Hortense renaissait par courtisanerie. « Le jeune et beau Dunois » de cet air qui, en mon enfance, sortait encore des orgues de Barbarie, s'apparente fraternellement au don Galaor dont voici l'aventure contée par A. de Leuven sur le mode d'une « scie » d'atelier :

1er couplet

Don Galaor, de la Chevalerie,
Sous Charlemagne était la fine fleur;
Don Galaor, de la belle Azélie,
Dans les tournois avait séduit le cœur.
Mais damoiselle, aussi noble que fière,
Elle exigea, pour mériter sa main,
Qu'il parcourût, vingt ans, toute la terre
Et, nuit et jour, guerroyât en chemin...

Refrain

C'est un conte, ma grand'mère,
Mais c'est gentil (*bis*) contez toujours!
Puisqu'il n'est plus de vrais amours,
Dites-nous ceux des anciens jours,
Ma grand'maman, contez (*bis*) contez toujours!

2e couplet

Pour obéir, piquant sa haquenée,
Le chevalier, dévorant ses ennuis,
Partit, traînant sa chaîne infortunée,
Et chemina vers de lointains pays.
De tous côtés, au nom de la plus belle,
Le Paladin, sur sa route frappant,
Laissa parfois, en combattant pour elle,
Un bras au nord, une jambe au couchant!

Au refrain.

3e *couplet*

Après vingt ans de lutte et de victoire,
Près d'Azélie il revint triomphant,
Cinq ans encor, jalouse de sa gloire,
La noble Dame éprouva son servant...
Mais, un beau jour, en pompe solennelle,
Dans leur manoir, les deux jeunes amants,
Heureux et fiers, à la Sainte-Chapelle,
Vinrent unir leurs quatre-vingts printemps.

Au refrain.

§

L'Effort vient de ressusciter à Toulouse, 38, rue des Potiers, en janvier 1937, sous la direction de M. Roger Durand et le secrétariat de M. Louis Deleris. Ils ont confié la rituelle adresse « Au Lecteur » à M. Jules Marsan, doyen de la Faculté des Lettres de la belle et joyeuse ville. Ainsi, l'école toulousaine de 1937 — s'il en est une — serait plus conformiste que ne le fut naguère l'école de Toulouse. Celle-ci comptait les frères Magre. Elle députa Maurice à Paris. Il y a accompli, poète et littérateur, une belle carrière, tandis que, dans l'administration, André est parvenu aux très hauts

emplois. Marc Lafargue devait honorer son terroir sans le quitter...

M. Armand Praviel évoque, en un article dicté par la fervente tendresse du souvenir, la Toulouse des dernières années du XIXe siècle où une ardente pléiade s'unissait pour vivifier la poésie, laquelle suivait « la mode littéraire de la Capitale avec un demi-siècle de retard ».

L'effort de *l'Ecole Toulousaine* a consisté à sortir de cette routine, bonne, tout au plus pour ces vagues sous-préfectures où les chiens eux-mêmes semblent solliciter un coup de pied au derrière pour se désennuyer un peu; à se mettre pleinement au courant de la littérature contemporaine; à s'y mêler activement, et, mieux encore, à y exercer une réelle influence.

A l'heure où nos jeunes Toulousains se lancent dans la mêlée (1892), le Symbolisme triomphe partout. Verlaine est dieu et Mallarmé est son prophète. L'instrumentisme de René Ghil, l'Ecole romane de Moréas, le vers librisme de Gustave Kahn vont les accaparer tour à tour. Ils y cèdent tout d'abord, dans leurs *Essais de Jeunes;* mais, peu à peu, leur tempérament s'insurge contre ces erreurs déliquescentes; et, quatre ans après, ils proclament fièrement un idéal vraiment latin et français de clarté, d'harmonie, d'ordre, d'équilibre, de couleur, de mesure. Les premiers dans la jeunesse littéraire, ils ont remis en honneur le vieil alexandrin rejeté par les Ecoles décadentes, prôné le régionalisme, et même le fédéralisme, célébré le terroir et les langues provinciales. Cela vaut la peine d'être mentionné, car les écrivains de chez nous commencent à en avoir assez de voir les jeunes geais parisiens se parer de leurs plumes. Il suffira d'inscrire ici des dates et des faits.

Cela est écrit d'un mouvement juvénile. Le goût de la justice est si fort chez M. Armand Praviel qu'il menace et attaque. Est-ce au naturisme qu'il va s'en prendre? Aux néo-classiques de la défunte *Revue critique*? Nous aimons cette ardeur toujours prête à rompre des lances en faveur du « vieil alexandrin ». Nous la supposons indulgente à Maurice Magre qui, dans *Le Nain Mignapouf* fait rimer ensemble le singulier et le pluriel, sans que cela gâte en rien un poème de bien gentille fantaisie. Mais, cette ardeur ne condamnerait-elle pas les extrêmes libertés prosodiques de M. René Laporte? S'il ajoute à sa signature : « prix interallié 1936 » (ce qui est un renseignement de discutable valeur) il ne rime pas du tout et

ponctue aussi peu. Il y a donc, dans la Toulouse actuelle, une réaction contre les réacteurs qui, en 1892, pourfendirent le symbolisme. En effet, ce poème de M. Laporte : *La vie réelle*, par sa forme très libre et par sa recherche d'imprécision, peut se recommander de l'esthétique expliquée dans *La Littérature de tout à l'heure* du regretté Charles Morice :

Une femme ornée de perles et de la pluie
s'était arrêtée au bout de la ville
on l'avait poursuivie
à travers les forêts de la chair

Privé de toi lui avait-on dit
je prive le monde
d'une colère qui pourrait étonner

Lasse et ses mains appuyées
aux vitres de l'amour
elle n'attendait plus que l'absence.

Nous permettra-t-on cette remarque? Sur quatre comptes-rendus de livres de prose, tous quatre distingués par des jurys littéraires, trois articles traitent de volumes du même éditeur. *L'Effort* d'autrefois aurait évité une telle rencontre. Ce qui est bien dans la ligne généreuse des aînés cités par M. Armand Praviel, c'est une étude consacrée à Alain-Fournier par M. Max Primault.

§

Le cher auteur du *Grand Meaulnes* — dont le nom gagne en gloire de jour en jour — revit magnifiquement dans ses « Lettres au petit B... » qui, dès parues, ont assemblé de nombreux lecteurs. M. Guy Lavaud, dans **Yggdrasill** (25 janvier) nous renseigne ainsi sur le correspondant d'Alain-Fournier :

Le petit B*** s'appelait René Bichet.

Il était entré à l'Ecole Normale supérieure. Il en était sorti avec le numéro 1, après avoir été, au Lycée Lakanal, le condisciple d'Alain Fournier. Il écrivait des vers. Il les envoyait à celui qui devait être l'auteur du *Grand Meaulnes* et qui lui fit, en retour, une des rares confidences où l'on puisse retrouver un souvenir terrestre d'Yvonne de Gallais.

Il est mort à 22 ans, salué par Péguy, dans la *Prière à Notre-Dame de Chartres,*

> Nous venons vous prier pour ce pauvre garçon
> Qui mourut comme un sot au cours de cette année
> . . . .
> Le voici maintenant dedans votre régence,
> Vous êtes reine et mère et saurez le montrer.
> C'était un être pur. Vous le ferez rentrer
> Dans votre parrainage et dans votre indulgence.

et avant même d'avoir vécu, autrement que dans l'amour de la poésie. Il laissait 43 pages de poèmes, recueillis par Jacques Rivière, mais restés inédits et dont il disait que « c'étaient des vers de paysan ».

M. Guy Lavaud publie dans sa revue cinq de ces poèmes à lui confiés par le frère de l'auteur. Ce sont bien des « vers de paysan », en ce que leur réalisme les fait fleurer bon la terre, les plantes, les pluies. Et ce sont les vers d'un poète authentique, de ces quelques-uns — comme Henri-Charles Read — dont la disparition prématurée a certainement appauvri notre florilège national.

> Rappelez-vous les soirs de juillet, verts et roses,
> Quand vous restiez aux champs jusqu'après la nuit close
> Rappelez-vous les voix plus claires dans les blés,
> Les vignes enfoncées dans une ombre troublante,
> Et les vols de pigeons jaillis vers le ciel tendre
> Comme à Solvins lorsque vous étiez fiancés.
>
> Allons, rappelez-vous comme on était tranquille.
> L'angélus répondait aux marteaux de la ville.
> La peau de vos bras nus épousait la fraîcheur;
> Et les râteaux, sur les jonchées d'avoine,
> Traînaient tant de bluets, de soucis et de lènes,
> Qu'on n'avait jamais vu de champ si riche en fleurs.

★

> Parfois, à la tombée des nuits les plus pures,
> Quand on est encore dans les champs,
> Il suffit que les seigles murmurent,
> Ou que la caille roule un appel troublant,
> Ou rien même : c'est plus fort que moi, je m'arrête,

Comme un amoureux toujours prêt à pleurer,
Et je n'ose pas regarder sur ma tête

★

Le ciel vert qu'emplit l'étoile des bergers.
Durant tout le mois d'août il avait plu. Les blés
Pourrissaient, et le cœur des gerbes était noir.
On disait : les saisons ont le cerveau troublé.

Les arbres s'effeuillaient, pareils à l'ouvrier
Qui abandonne son travail avant le soir.

Et cependant, voici qu'un automne limpide
Marche en sonnant l'amour jusqu'au cœur des frimas.
Tremblez, flûtes de buis dans la prairie humide!
Les coteaux, comme un vol d'hirondelles flexibles,
Se balancent plus doux, plus calmes et plus bas.
Le ciel, chaque matin, est couleur de colchique.
N'aurons-nous pas d'hiver? On voit bien, en été,
Le jour, nous révélant un secret des Tropiques,
Prolonger sous la nuit l'émouvant et rythmique
Bercement de sa chaleureuse nudité.

§

La Revue Universelle (1er février) publie un choix des pièces qui composent les « Chansons d'Innocence » de William Blake, dans la traduction de M. Pierre Messiaen. Certains de ces poèmes, qui datent de 1789, pourraient avoir été conçus hier, au moment de la vogue de l'art nègre, adopté par le snobisme. Cependant l'inspiration généreuse de Blake, le poète au grand cœur humain, trouva la forme simple capable d'émouvoir le nombre et l'élite, — témoin cette œuvre naïve au sens social évident :

Ma mère me mit au monde dans le désert du Sud
Et je suis noir. Hélas! mon âme est blanche;
Le petit Anglais, il est blanc comme un ange,
Mais moi je suis noir comme si j'avais été privé de lumière.

Ma mère m'instruisait sous un arbre,
Assise en face du jour brûlant;
Elle me prenait sur ses genoux et me baisait
Et me montrant l'Orient, elle disait :

— Vois le soleil levant. C'est là que Dieu habite,
Qu'il donne sa lumière et donne sa chaleur;
Fleurs et arbres, bêtes et hommes en reçoivent
Douceur à l'aube et joie à l'heure de midi.

Et nous sommes sur terre un petit bout de temps pour apprendre,
Pour apprendre à porter les rayons de l'amour;
Et nos corps noirs, et nos traits de soleil brûlés
Ressemblent à un nuage, à un bosquet plein d'ombre.

Et quand nos âmes auront appris à porter la chaleur,
le nuage disparaîtra; nous entendrons Sa voix nous dire :
— Sortez du bosquet, ô vous mon amour et mon souci,

Et autour de ma tente dorée jouez comme des agneaux,
Ainsi me dit ma mère et me baisa,
Et moi je parle ainsi au petit Anglais : [blanc,
— Quand nous serons délivrés, moi du nuage noir, lui du nuage
Et qu'autour de la tente de Dieu nous jouerons comme des agneaux,

Je l'abriterai contre la chaleur jusqu'à ce qu'il puisse supporter
De s'appuyer avec joie sur les genoux de notre Père;
Et alors, debout près de lui, je caresserai ses cheveux blonds;
Je lui ressemblerai, alors il m'aimera.

Mémento. — *Revue des deux mondes* (1er fév.) : Début d'un roman de M. Roger Vercel : « Sous le pied de l'archange ». — « Le souvenir de Paul Bourget », par M. H. Bordeaux. — « Nouveaux carnets », de Ludovic Halévy. On y trouve, à l'année 1873, cette anecdote qui peut bien avoir inspiré à Emile Augier le jeu de scène de la pipe de Giboyer dans *Les Effrontés:*

4 *novembre*. — Horace Vernet faisait le portrait du général Changarnier, et le général avait envoyé à l'Institut, dans l'atelier d'Horace Vernet, son uniforme de gala, ses croix, ses cordons, son chapeau. La tête finie, Horace Vernet dit au général : « Je n'ai pas besoin de vous pendant quelques jours, j'ai un modèle qui a tout à fait votre taille, un nommé Dubosc, il mettra votre uniforme et posera à votre place. » Très bien. Deux ou trois jours après, il y avait grande réception à l'Elysée (cela se passait entre 1848 et 1850), le général fait redemander pour vingt-quatre heures uniforme et croix à Horace Vernet. On lui renvoie le tout. Il s'habille, va à l'Elysée, se trouve dans un groupe très brillant de cinq ou six dames; il causait, faisant le galant, il tire son mouchoir... quelque chose sort de la poche en même temps que le mouchoir, tombe

par terre, se casse... C'était une pipe de deux sous, horriblement culottée, la pipe de Dubosc.

Les Cahiers Aurevilliens (n° 4, décemb.) : ce fascicule contient : un article magistral de Barbey d'Aurevilly, écrit sur Balzac au lendemain de la mort de celui-ci; une belle étude de M. Jean de Baulieu sur ces deux grands écrivains, mis sur un pied d'égalité par un sentiment d'admiration qui pourra sembler excessive à beaucoup de lecteurs plus sensibles au génie balzacien. — M. Paul Desnues traite du blason du « Connétable », et M. le Dr Cornilleau du « Docteur Rocaché », qui soigna l'auteur des *Diaboliques* et en fut l'ami.

Revue de Paris (1er févr.) : « Paul Verlaine », conférence de M. Paul Claudel. — De M. Maurice Lanoire : « Eugène O'Neill ». — ***, Réflexions sur l'armée allemande ».

Revue bleue (2 janv.) : « Deux aspects de l'opposition contre Napoléon », par M. Edmond Pilon.

France - U. R. S. S. (janvier) : « Russie », ou l'adhésion fractionnelle au bolchévisme de M. Paul Reboux et Cie.

Le courrier graphique (janv.) : M. P. Mornand : « Eduard Wiiralt, visionnaire de diableries et peintre séraphique » et « Physionomie de la page typographique et son évolution ». — Sociologie du maître imprimeur » par M. G. Dangon.

Atlantis (21 janv.) : « La fleur de lys et le trident poséidonien » par M. Paul Le Cour. — « Le trident au Japon » par M. W. Naharaschi.

Cahiers du Sud (févr.) : « Défense de la terre », poème de Mme Th. Peubray. — « Antéros » par M. René Nelli. — « Jumeaux perfectionnés », de Mme Gisèle Prassinos. — « Sibilla van Loon », par M. Marcel Brion.

Scripta (janv.-mars) groupe des poèmes sous ces titres : « Le classicisme immortel »; « Plaisant pays de France »; « l'Europe poétique »; « l'Hiver, froide saison »; « Poèmes de jeunes »; « le vers libre ». — « Charles Frémine » par M. A. Quillon.

Jeux (janvier) : « Eugène Dabit », par M. D. Wallard. — « Sourdines », vers de M. Paul Chartier. — « Pépin d'Héristal », « Nocturne des Forêts », poèmes de M. Maurice Fombeure.

Les Primaires (janv.) : « La négation du progrès dans la littérature moderne » par M. Régis Messac. — « Poème d'un milicien » par Roger Coudry qui, du « front d'Aragon » en septembre 36, chante ainsi une « Femme milicienne » :

C'est une chatte de noir
De noir de tombeaux —
De rouge d'aubes —

Une image d'un peuple
Qui sort de sa nuit.

Etudes (20 janv.) « La bienheureuse Taïgi : une mystique dans un ménage de portefaix » par M. Albert Bessières.

Le Génie français (janv.) : Poèmes de MM. Emile Vitta, X. Tartacover, A. Tauchard-Marie. — « L. de Magallon » par M. E. Vitta.

Les Amitiés (janv.) Poèmes de Mme Jeanne Sandelion et de M. F. Balay. — Suite et fin de « Le marquis de Saint Vincent », monographie d'un « contempteur des inégalités sociales », par M. E. Saint-Fresne.

Mesures. (15 janv.) : M. Paul Claudel : « Le monastère in corde maris ». — « Erythème du diable » par M. L. P. Fargue. — « Orphée » de M. P.-J. Jouve. — « Les premiers pas dans la maison du vent », de M. André Breton. — « Sans âge », par M. Paul Eluard. — « Précieuse guirlande de la loi des oiseaux », traduit du Tibétain par Mme Henriette Meyer.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Du fond des ténèbres (*Le Figaro*, 27 janvier). — Remy de Gourmont célébré à Caen (*Toute l'Edition*, 6 février). — *Chéri* sur plan (*L'Assaut*, 2 février). — Octave Mirbeau devant *Marie-Claire* (*Le Journal*, 2 février). — Henri Duvernois et ses personnages (*Les Nouvelles Littéraires*, 6 février). — Quand le tailleur de pierres déclamait du Laforgue (*idem*, 30 janvier).

La révolution est finie depuis vingt ans; mais les tourmenteurs continuent de faire avouer les prévenus, comme au temps de Torquemada. Tout le monde, aujourd'hui, peut déclarer que la terre tourne, ou que les espèces animales et végétales se transforment... C'est pour de tout autres raisons que les hommes sont traqués, tenaillés et mis à mort. Mais ils sont tenaillés quand même. Ils sont contraints, réduits, déchirés, martyrisés et finalement abattus, comme aux pires jours de l'histoire. La raison n'est plus la même, peut-être. La barbarie n'est pas moindre. Nous n'avons point fait un pas. Le progrès est une illusion lamentable.

Ce passage d'un article de M. Georges Duhamel : *Du fond des ténèbres*, que **le Figaro** a publié, est-il besoin de souligner à quelle actualité il se rapporte? Il n'est pas besoin davantage de le commenter. Les *Epilogues* de Remy de Gourmont, eux-mêmes n'y ajouteraient rien. C'est partout la Paix, au moins apparente, entre les peuples. Or l'odeur du charnier n'a jamais été plus écœurante. Un grand corps gît, qui

s'appelle le Monde, et dont le bourreau hâte la décomposition. Ici les otages paient pour l'Inquisiteur, là l'Inquisiteur se délecte sur les prévenus. Le feu, le fer, le chevalet. Quel haut-parleur couvrirait la voix des victimes? Voici l'époque où les noyés ont la corde au cou.

§

A sa majorité, Remy de Gourmont avait quitté l'Orne dans le dessein d'entamer à Caen des études juridiques qu'il n'acheva pas, rappelle M. Marcel Longuet dans **Toute l'Edition.** Le marbre récemment scellé dans la vieille cité, universitaire et processive, pommeraie d'érudits, de chartistes et de libraires, gardera le souvenir du grand Normand individualiste et indiscipliné, successivement, comme ceux de sa race, désenchanté ou allègre.

Un marbre, oui, en écho à celui qui signale au promeneur parisien que Remy de Gourmont habita 71, rue des Saints-Pères. En effet :

L'Académie caennaise des arts et lettres vient d'apposer sur la façade d'un immeuble de la rue Ecuyère, à Caen, une plaque commémorant le séjour de Remy de Gourmont, étudiant en droit, dans la cité normande.

On s'en réjouit ici, on sait gré à l'Académie caennaise d'un geste auquel tout Gourmontien sera sensible. Si Remy de Gourmont ne suivait pas les cours de la Faculté de droit avec assiduité, il en mettait beaucoup, par contre, « à fréquenter la Bibliothèque de la ville, fort riche, où il lisait tout, sauf les recueils de jurisprudence qui eussent convenu à ses études ». J'emprunte ce détail, typique n'est-ce pas, au *Remy de Gourmont* que M. Legrand-Chabrier publia il y a quelque dix ans, et qu'on ne saurait se priver de rouvrir, au moment où une plaque commémore le séjour de Remy à Caen. M. Legrand-Chabrier remarquait, par allusion à la prédilection de l'étudiant pour les livres qui ne traitaient pas spécialement de jurisprudence : « Ainsi se formait-il un esprit encyclopédique et prenait-il le goût acharné des bibliothèques. » Ce qui n'empêchait point l'auteur à venir des *Chevaux de Diomède* d'être toujours sportif, grand marcheur et, selon les souvenirs d'Emile Barbé, son ami de jeu-

nesse, « remarquablement alerte, quoique doué d'une légère tendance à l'embonpoint ».

Bientôt Remy de Gourmont quittait Caen pour Paris. Tout a été dit sur Gourmont promu Parisien — et faut-il rappeler quelle fidélité il gardait à Coutances, où il a son buste? — mais voici une anecdote que relate M. Marcel Longuet, à propos des visites de Remy de Gourmont au *Mercure* :

Alfred Vallette admirait beaucoup Remy de Gourmont et celui-ci a rendu un juste hommage à son œuvre magnifique dans *le Second Livre des Masques.*

Mais ils entamaient parfois des discussions. Oh! pour des sujets qui n'étaient pas de nature à les opposer sérieusement. Par exemple :

Lors d'un comité de lecture, Alfred Vallette, observateur précis, énonça que les piles des ponts étaient signalées sur le fleuve séquanais par des feux rouges. Gourmont ne voulut jamais l'admettre. Le courtois Alfred Vallette n'insista pas. Il y avait en lui du gentilhomme et chez Gourmont un peu du hobereau. Mais le plus plaisant est que le familier des quais ayant dû le lendemain reconnaître son erreur, il n'en parla point à Vallette, que l'anecdote amusait énormément.

§

S'il arrive que les feux rouges puissent prêter à la discussion, que dire de la question du plan? L'œuvre littéraire nécessite-t-elle que l'écrivain établisse un plan? Parlant de ses romans, Colette dit à Claudine (Claudine Chonez, qui l'interviewait pour **l'Assaut**) :

Je n'ai jamais pu *composer,* au sens précis du mot, à l'avance et à sec. Ainsi, quand je songeai à écrire *Chéri,* Henry de Jouvenel, dans son désir de m'aider, se mit à construire un plan admirablement détaillé, en vingt-deux chapitres! Il y avait même, je m'en souviens, un nombre déterminé de pages qui devaient être consacrées à *Chéri dans le civil, Chéri soldat,* etc. Eh! bien, quand il m'a présenté son fameux plan, j'ai tout bonnement fondu en larmes. J'étais affolée : il me semblait que j'allais me noyer. Naturellement, *Chéri* a été écrit comme le reste, sans aucune préparation de ce genre!

Une autre fois...

Une autre fois encore, je me suis trouvée toute désorientée, prête à perdre le fil conducteur de mes bouquins. C'est lorsqu'un de mes amis insista tellement pour me voir écrire *le Roman d'un honnête homme*, que je faillis céder. Heureusement, j'étais bien incapable de le faire. Non, la vertu, comme thème littéraire digne d'intérêt, je ne vois pas du tout ça.

§

Le roman d'une honnête femme, ainsi pourrait s'appeler une vie de Marguerite Audoux.

Marguerite Audoux est morte et tous ceux qui l'ont connue la pleureront, note Mme Huguette Garnier dans **le Journal.** Avant que la gloire littéraire vînt la chercher, — car elle n'alla point au-devant d'elle, — elle avait été cette petite fille que l'Assistance publique confie aux travailleurs des champs, cette ouvrière que guettait l'atelier. Venue plus tard à la ville, elle y gagnait durement son pain. La journée faite, elle « se distrayait » en écrivant, sur un grand cahier d'écolière, ses impressions, ses souvenirs.

On sait comment Charles-Louis Philippe lut, par hasard, ses premiers essais; comment, ensuite, Francis Jourdain porta à Octave Mirbeau le premier roman de Mme Audoux, *Marie-Claire.* L'auteur de *la 628-E 8* le qualifiait de « merveilleux chef-d'œuvre ».

Coutumier de l'outrance dans le blâme, Mirbeau n'avait-il pas, en l'occurrence, la louange excessive? « Merveilleux chef-d'œuvre », est-ce que l'épithète n'est pas incluse dans le substantif? et que serait-ce qu'un *chef-d'œuvre* non *merveilleux?* Mais Mirbeau n'en revenait pas qu'une couturière ait écrit un livre. Une certaine naïveté perce chez Mirbeau, sous les apparences du monsieur qui brise tout. M. Homais a inspiré à l'auteur de *l'Abbé Jules* de tirer à balles sur les corbeaux, et, au delà du prêtre, c'est le ciel qu'il vise. Le sadique qui sommeille au cœur des hommes a conduit le conteur du *Jardin des Supplices* dans les sentiers battus du vice. Génial en diable, avec cela. Dans la prose simple, naturelle, de Marguerite Audoux, il trouvait une raison d'oublier un moment ses haines, ses colères. Et puis, l'auteur de *Marie-Claire* était couturière : vive le peuple, sacredieu! Le cas n'est cependant pas unique, et je sais des écrivains qui forgent leur

plume à l'atelier : ils s'appellent Joseph Budin (manœuvre), Imré Piontek (bandagiste) et Noël Saint-Martin (manœuvre). La malchance veut qu'ils n'aient rencontré encore ni un Philippe, ni un Jourdain, ni un Mirbeau.

Sans doute est-ce parce que l'auteur de *Marie-Claire* devait sa renommée, initialement, à l'auteur de *Marie Donadieu*, que le nom de l'un appelle le nom de l'autre. Sans quoi, quelle raison de les rapprocher? Le style de Charles-Louis Philippe est *unique*. On peut l'imiter, certes : plus la création est originale, et plus le pastiche est possible. Tandis que l'écriture de Marguerite Audoux est celle de beaucoup de gens. Je ne crois pas avec Mme Huguette Garnier que *Marie-Claire* soit

le plus beau livre de femme, le plus ému, le plus pur.

L'auteur n'en reste pas moins une figure très sympathique :

Comme je lui reprochais, un jour, son antipathie pour une personne qui venait de lui rendre visite, écrit la collaboratrice du *Journal*, elle répliqua sévèrement : « Elle n'aime pas les pauvres. »

§

Henri Duvernois aimait les petites gens. J'entends ces héros moyens : noceurs, cocus, femmes pour rendez-vous qui jouent entre 5 et 7, et en soirée, au naturel, la comédie humaine — la petite comédie humaine — dont la vie de Paris est le décor.

C'était un auteur léger, un auteur parisien, comme on dit, écrit M. Francis de Miomandre dans **les Nouvelles Littéraires.** Et les ouvrages de ses débuts semblent accréditer cette idée. Il y avait en lui un optimisme, une gaieté, un esprit, une espèce de bon garçonnisme qui ne se distinguaient pas, à première vue, de ce que les meilleurs parmi les boulevardiers, un Capus par exemple, pouvaient déployer dans leurs pièces, leurs nouvelles, leurs bons mots.

Mais l'auteur de *Crapotte* n'était pas homme à ne pas chercher autre chose.

Et il chercha sa voie dans deux directions différentes : celle de la fantaisie (*Edgar*, pour lequel André Gide a manifesté tant

d'admiration) et celle du grand roman populaire (*Faubourg Montmartre*). Mais dans cette voie-là il ne persista point. Sans doute parce qu'il pressentait ses limites et qu'il ne voulait pas forcer son talent. Sa caractéristique essentielle était *la mesure* et aussi une grande honnêteté.

Aussi Henri Duvernois se limita à la fantaisie, et c'est dans la fantaisie qu'il s'efforça toujours d'être ajusté à la vie réelle. D'où *Nounette ou la déesse aux cent bouches*, par exemple. Plus tard, l'auteur ayant mûri,

il s'apercevait peu à peu que l'homme et la femme ne sont pas toujours ces fantoches aimables dont les mouvements dansants amènent sur nos lèvres un sourire amusé. Il se rendait compte du pathétique que souvent dissimulent leurs gestes absurdes, leurs décisions comiques, leur ridicule continuel.

Il voulut faire place à cet élément nouveau dans son œuvre. Et on sait quel beau livre est *Morte la bête*.

§

C'était un robuste garçon, hilare, dépenaillé, qui vivait de braconnage et qui, lorsqu'il avait achevé de relever ses filets et ses pièges, tirait d'une de ses poches l'*Anthologie* de Van Bever et Léautaud.

— Tu n'as pas remarqué, me confiait-il parfois, que Rimbaud est le poète qui fait le plus de bruit?

(Bruit étant là pour chahut.)

M. Francis Carco a connu le garçon quelque part en province. Et dans les souvenirs que publient *les Nouvelles Littéraires*, le poète de *la Bohème et mon cœur* trace un bien curieux portrait de son camarade. Cet interprète bénévole des poètes était très paresseux, mais son père, maçon, l'obligeait de temps à autre à travailler, et il avait trouvé moyen de le faire embaucher par le marbrier du cimetière.

Là, tout en maniant sa masse et son ciseau à froid, l'effarant personnage déclamait des poèmes. Etait-ce son nouvel emploi ou l'intention maligne d' « abrutir » le patron, notre tailleur de pierres ne jurait plus que par Laforgue.

On l'entendait hurler :

Et tant les cors ont fait ton-ton, ont fait tontaine!

Drôle de type! Grâce à lui, je connus Corbière, Mallarmé, Maeterlinck, Verhaeren, Lautréamont, Moréas, Valéry, Verlaine, et, bien que ses récitations me fissent l'effet d'une blague, elles me touchaient plus que les élans de désespoir de mon avoué baudelairien.

Au sujet de ce dernier :

Ce bougre-là courait la gueuse, et ses mornes, ses vulgaires aventures ne l'autorisaient guère à soupirer, en roulant des yeux blancs :

J'implore ta pitié, Toi, l'unique que j'aime,
Du fond du gouffre obscur où mon cœur est tombé.

Une pancarte, accrochée dans le couloir de sa maison, mentionnait en grosses capitales :

L'étude est située au bout de l'escalier.

Et cet alexandrin banal s'adaptait mieux que ceux des *Fleurs du Mal* au drame que constitue pour une nature sensible la plate et quotidienne existence d'avoué.

Dans l'escalier qui menait à l'étude, le tailleur de pierre, lui, se serait cassé la figure. Toujours ivre et pourchassant les bonnes, il clamait en se cognant aux murs :

Mais vrai j'ai trop pleuré. Les aubes sont navrantes.
Toute lune est impure et tout soleil amer.
L'âcre amour m'a gonflé de torpeurs enivrantes.
Oh! que ma quille éclate! Oh! que j'aille à la mer!

C'est à ce moment qu'il s'écriait :
— Hein! Rimbaud, ça fait du potin!

GASTON PICARD.

MUSIQUE

La Musique française à la Philharmonique de Berlin. — Opéra : Reprise de *Monna Vanna*, de Maurice Maeterlinck et Henry Février. — Première représentation de *L'Amour trahi*, ballet de Louis Laloy, musique d'Albeniz, orchestrée par Manuel Infante. — Opéra-Comique : Reprise du *Roi malgré lui*, d'Emmanuel Chabrier. — Concerts Colonne : *La Symphonie concertante* de Florent Schmitt dans le tumulte. — Premières auditions d'ouvrages de Mlle Henriette Roget et de M. Martinu.

J'ai rendu compte en leur temps des concerts donnés à Vichy, « capitale d'été de la musique », à l'occasion du Con-

grès international de 1935, sous la présidence de M. Richard Strauss. Depuis lors, l'idée d'une « coopération internationale des compositeurs » a fait son chemin, un chemin tracé grâce à la ténacité de pionniers comme M. René Chauvet, directeur artistique du Casino de Vichy; et le récent concert de musique française donné à Berlin, sous la direction de M. Albert Wolff, a pleinement réalisé les espoirs conçus il y a deux ans. Le programme offert aux Berlinois était composé de l'ouverture du *Roi d'Ys,* de la *Symphonie* de Paul Dukas, du *Festin de l'Araignée,* d'Albert Roussel, des *Escales* de Jacques Ibert et de la *Valse* de Maurice Ravel. Ce concert placé sous les auspices de l'Académie prussienne des Beaux-Arts et sous la présidence de M. François-Poncet, ambassadeur de France, a suscité chez les trois mille auditeurs rassemblés à la Philharmonie un enthousiasme qui s'est traduit par neuf rappels d'Albert Wolff, à la fin du concert au milieu des cris répétés de « Vive la France! ». La presse, qui n'a point de titres assez alléchants pour célébrer la « victoire » d'une équipe de joueurs de ballon, a dédaigneusement traité cet événement dont les comptes rendus ont passé parmi les nouvelles négligeables, quand, par faveur, on a bien voulu les insérer. En d'autres pays, on eût commenté ce triomphe de la musique française à Berlin comme il convenait de le faire. Comment les étrangers croiraient-ils que nos artistes tiennent un si haut rang quand nous les plaçons nous-mêmes bien au-dessous des coureurs cyclistes? Un concert de musique française sera donné à Stockholm en mars, et ce sera, comme celui de Berlin, un « échange » franco-suédois; l'orchestre de Vichy participera aux fêtes du couronnement en Angleterre. Toutes ces manifestations sont la conséquence des heureuses résolutions adoptées au congrès de Vichy. Il serait utile qu'on le sût, et qu'on ne donnât point aux musiciens étrangers l'impression que la musique, en France, n'intéresse que les professeurs et les musiciens qu'elle fait vivre, tandis que la nation tout entière est follement avide des moindres échos du stade...

§

Monna Vanna, le drame lyrique de M. Henry Février que

l'Opéra vient de reprendre fut créé en 1909. Près de trente ans se sont écoulés et c'est une épreuve redoutable pour un musicien que d'offrir un ouvrage ancien déjà non seulement à la curiosité des générations nouvelles, mais encore, mais surtout, à la curiosité sans indulgence des premiers auditeurs. Quand parut *Monna Vanna* en sa nouveauté elle s'imposa par d'incontestables qualités dramatiques. La situation imaginée par M. Maurice Maeterlinck est une des plus douloureusement humaines qui se puissent concevoir. Le musicien en a tiré d'amples développements dont le pathétique s'apparente très souvent au vérisme. Il y a trente ans, c'était là tout ensemble une cause de succès populaire et une raison d'échec près des délicats. Aujourd'hui... Eh bien aujourd'hui, sans doute les délicats n'ont-ils plus les mêmes sujets d'alarme. Le péril vériste étant écarté, ils ne refusent plus d'apercevoir dans une *Monna Vanna* (et tout en déplorant souvent la facilité des moyens employés, le trop fréquent doublement des voix par les instruments, les « effets » trop attendus), la force convaincante des passages essentiels, la sincérité de la déclamation lyrique. Et il faut dire que l'interprétation est de tout premier ordre; que Mme Marisa Ferrer par sa noble simplicité, sa pudeur naturelle, la beauté de ses attitudes, la qualité de sa voix, la sûreté de sa diction, et puis encore je ne sais quelles perfections impondérables, mais qui ravissent au moment qu'on les constate, est une Monna Vanna idéale. M. Vanni Marcoux qui créa le rôle de Guido est comme au premier jour admirable en tous points : il n'y a guère que Chaliapine qui nous ait laissé de semblables souvenirs. M. José de Trévi est excellent en Prinzivalle, MM. Huberty, Narçon se montrent tout à fait dignes des trois protagonistes. L'orchestre, fort bien conduit par M. Fr. Ruhlmann, la mise en scène très vivante, de superbes costumes qui semblent dessinés par Mantegna, contribuent à l'éclat de représentations très brillantes.

Pour illustrer plastiquement quelques pages les plus célèbres d'Albeniz, le délicat lettré qu'est M. Louis Laloy a imaginé le scénario de **L'Amour trahi** — le nouveau ballet que vient de monter l'Opéra. Amour et jalousie, dévotion passionnée autant que l'amour humain, toute l'Espagne mé-

lancolique et lumineuse s'y trouve habilement résumée. M. Manuel Infante a coordonné et instrumenté les pièces d'Albeniz avec beaucoup de tact et de talent. Un trio de danseurs espagnols — virtuoses étonnants des castagnettes, Mmes Laura de Santelmo, Adrina Otero et M. Antonio Alcaraz — évoquent l'Espagne des temps heureux où les drames d'amour suffisaient aux jeunes *señoritas* qui n'étaient point encore des miliciennes.

Mlle **Solange Schwarz** a repris à l'Opéra une place que ses admirateurs souhaitaient de lui voir occuper bien vite : sa rentrée dans *Coppélia* a été triomphale. On n'imagine point qu'il soit possible d'apporter à l'interprétation de ce rôle plus de grâce mutine, plus de perfection technique, plus de souplesse et plus de charme. La danse de la poupée a valu à Mlle Solange Schwarz un des plus beaux succès qu'ait jamais remportés une danseuse. Et ce fut certes un des mieux mérités.

§

Le pur, l'éclatant chef-d'œuvre, et si français qu'est **Le Roi malgré lui,** n'aurait dû jamais quitter l'affiche de l'Opéra-Comique. D'où vient que le public n'ait point persévéré à l'applaudir lorsqu'on le reprit? Il semble, cette fois, que l'ouvrage ait plu davantage (non point aux musiciens, qui l'ont toujours admiré pleinement), mais aux spectateurs qui font vivre le théâtre. La reprise, en effet, eut lieu un jour ordinaire, il n'y eut pas de répétition générale et l'on put ainsi remarquer quel accueil chaleureux, à toutes les places, rencontrait Emmanuel Chabrier. Souhaitons que cela dure : ce serait la récompense la plus juste que pussent trouver les efforts d'une direction et d'une troupe également soucieuses de servir la musique française en honorant de la meilleure manière le génie de Chabrier. M. Rouché a fait établir par Mme Lorentowicz de nouveaux décors et de nouveaux costumes; M. Eugène Bigot a dirigé l'ouvrage comme doit l'être cette musique pleine d'entrain, d'une magnifique belle humeur et dont la truculence garde tant de mesure et de finesse. M. Henri Fabert a su l'animer par une mise en scène ingénieuse, vivante, et qui semble doubler la surface trop

étroite du plateau. Enfin, rivalisant de zèle, les choristes chantent et jouent (oui, *jouent*) excellemment. M. Tcherkass a réglé avec goût les danses de la célèbre *Fête polonaise* au deuxième acte. Quant aux artistes du chant, tous méritent des éloges : M. Roger Bourdin, élégant et bien chantant Henri de Valois; M. Musy, plein de verve et de finesse dans le rôle si difficile de Fritelli; M. Arnoult, excellent Nangis. Mlle Georgette Denys possède une jolie voix; elle la conduit à merveille et elle donne à l'esclave Minka la jeunesse et la grâce auxquelles nul gentilhomme français ne saurait rester insensible. Mlle Lily Leblanc montre de l'assurance dans le rôle d'Alexina. Le sextuor des serves a été délicieusement chanté. Quel régal que cette musique, et comme elle est débordante de jeunesse et de vie, comme elle est riche de nouveauté après cinquante ans — puisqu'il y aura cinquante ans le 18 mai que *Le Roi malgré lui* fut monté à l'Opéra-Comique. Singulier destin : le 25 mai, le théâtre brûlait... L'année précédente, la faillite du directeur de la Monnaie de Bruxelles avait réduit à deux les représentations de *Gwendoline*. Et ce fut la mort qui interrompit la composition de *Briséis*. Une éclatante réparation est bien due aux mânes de Chabrier.

§

Le dimanche 24 janvier, les concerts Colonne avaient affiché **la Symphonie concertante,** pour piano et orchestre, de M. Florent Schmitt, qu'interpréta avec autant de vaillance (il lui en fallut, nous le verrons) que de magnifique sûreté, Mme Hélène Pignari. J'ai rendu compte, en 1933, lors de sa création, de cette œuvre magnifique, mais qui n'est point de celles dont la séduction s'exerce irrésistiblement sur la foule dès les premières notes. Elle est hautaine, difficile même, et d'un abord qui peut paraître abrupt. Est-ce une raison pour en interrompre, entre deux mouvements, l'exécution par des sifflets, par des cris sauvages, et cela, précisément après le *lento* où se trouve une des plus belles et des plus nobles pages de notre musique contemporaine? D'où venait cette soudaine fureur? M. Paul Paray opposa d'abord le dédain à cette tempête d'invectives. Puis, tourné vers la salle, il fit remarquer que, quels que soient les goûts que l'on ait en

musique, l'effort accompli par un orchestre qui monte une œuvre comme *la Symphonie concertante* mérite au moins qu'on l'écoute. Peut-être aurait-il pu ajouter — mais cela n'eût fait qu'exciter les enragés — qu'un musicien comme Florent Schmitt était l'honneur de son pays et que c'était une chose extraordinaire qu'il ne pût faire entendre en France un ouvrage applaudi partout ailleurs... Rarement on vit orage plus violent. Il y eut des coups, des cheveux arrachés. On vit un parapluie brandi comme une massue. On entendit des injures. Et puis la paix revint, apportée des *Steppes de l'Asie centrale* par les chameaux de Borodine...

De telles tempêtes, si soudaines, ne se produisent pas sans raison, et il serait utile de chercher à comprendre ces phénomènes pour en éviter le retour. Il me semble que deux facteurs interviennent, l'un permanent, l'autre momentané. Le premier est que le public du Châtelet est maintenant saturé de Wagner et de Beethoven au point de se montrer réfractaire à toute nouveauté, fût-elle géniale, si elle s'écarte des formules auxquelles il est habitué et hors desquelles il ne voit point que le salut soit possible. La seconde, c'est qu'étant donné cet état d'esprit des habitués, il est périlleux de composer un programme où l'œuvre nouvelle, quand elle est résolument moderne et difficile comme la *Symphonie concertante,* apparaisse enchâssée entre la *Cinquième,* des fragments de Rameau, de Lully, et des ouvrages aussi connus que *les Steppes de l'Asie centrale* et le *Capriccio espagnol.* Certains mélanges explosent dont les éléments, quand on les tient séparés, demeurent inoffensifs...

§

Aux concerts Poulet-Siohan, Mlle Yvonne Lefébure a interprété avec une magnifique autorité le *Concerto* et les *Jeux d'eau* de M. Maurice Ravel, et puis, dans le *Sixième Nocturne* de Fauré, elle a montré l'intelligente finesse de son jeu prestigieux. Une nouveauté figurait au programme, les *Rythmes* de **Mlle Henriette Roget,** suite de trois danses, *tarentelle, rumba et valse viennoise;* œuvre courte mais substantielle, toute en oppositions charmantes, vive et joyeuse avec la tarentelle, ondulante et voilée d'une mélancolie légère dans

la rumba, et puis pimpante, entrainante, tourbillonnante dans la valse où les souvenirs viennois se mêlent aux allusions à Ravel et à Schmitt — une œuvre en vérité charmante, joliment orchestrée, et qui porte la marque d'une musicienne accomplie.

Je ne fais que signaler aujourd'hui, faute de place, mais j'y reviendrai, le *Concerto pour piano et orchestre* de M. P. Martinu, brillamment interprété par Mme Germaine Leroux à la Société des Concerts et qui remporta un franc succès.

RENÉ DUMESNIL.

ART

Salon du Portrait contemporin. — Exposition d'art religieux contemporain. — Soulas. — Benn. — Zingg. — Pino della Selva. — Peintures populaires.

Ce quatrième **Salon du Portrait contemporain,** organisé par la Galerie de Paris, réunit deux centaines de personnages peints ou sculptés par deux centaines d'artistes. Une telle abondance peut faire craindre un niveau moyen d'autant plus médiocre que nos contemporains, absorbés par trop de recherches purement picturales, n'excellent pas en général dans la représentation de la figure humaine. Nous trouverons donc à l'ensemble de ce Salon les défauts qui sont ceux de notre temps : faiblesse de dessin, manque d'assurance et de fermeté, visage humain traité comme un simple motif plastique, absence de spiritualité et de rayonnement intérieur.

Mais l'intérêt d'une manifestation de ce genre réside justement pour nous dans l'effort que nous saisissons chez les meilleurs pour reprendre ce sens de la grande tradition du portrait — celle qui a enfanté la plupart des chefs-d'œuvre — et pour replacer les valeurs humaines dans leur hiérarchie.

L'inquiétude de nos jeunes peintres se manifeste dans la plupart de leurs envois; et cette inquiétude ne vaut-elle pas mieux en définitive que de fausses sécurités ou des certitudes mal placées? Nous la sentons dans le portrait de Francis Tailleux, qui est l'un des meilleurs envois de jeunes du Salon, chez Hambourg, chez Chapelain-Midy, chez Charles Blanc. Jacques-Emile Blanche est représenté par un émouvant portrait de René Crevel, H. de Waroquier par un ouvrage déjà

ancien, bien décanté, et dont la composition pourrait servir de modèle à beaucoup.

Nous avons eu le plaisir de découvrir en Gimond un très beau peintre : le portrait de sa femme est robuste comme ses sculptures; sans recherches particulières d'expression, il possède un rayonnement. La petite figure de Gajoni, traitée un peu comme une fresque, est d'un charme ravissant; une silhouette à contre-jour de Tozzi est composée avec un sens parfait de l'équilibre des formes et des couleurs. La facilité d'Yves Brayer nous fait toujours un peu peur; son portrait, traité avec grâce et finesse, est une indiscutable réussite. Nous n'en dirons pas autant d'Asselin, dont la figure insipide est bien décevante. On s'arrêtera devant les envois de Tischler, P. Dariel, A. Gauthier, Janin, la noble composition de S. P. Robert, le délicat profil de Holy, l'excellent portrait d'homme de Henriette Groll, l'inquiétante peinture d'Antoinette Sachs, le portrait d'Henri Sauguet par Pelisson-Mallet, celui du cardinal Pacelli par R. Bezombes.

L'œuvre de Robert Grange est peut-être la plus aboutie de ce Salon; elle nous confirme dans le crédit que nous faisons à ce peintre. Nous avons regardé avec beaucoup de sympathie la toile de E. Hubert, peinte avec beaucoup de franchise et de sincérité; si l'auteur est jeune, comme nous le supposons d'après quelques maladresses, nous pouvons lui faire confiance.

Nous trouvons d'excellents portraits sculptés : ceux de Despiau, de Belmondo, d'Osouf, de Lipsi, de Pryas. Nous aimons trop le jeune sculpteur Deluol pour ne pas lui dire que le type du « colosse » — si rare d'ailleurs dans la tradition française — ne paraît pas du tout dans sa veine.

Pour conclure, nous aimerions pouvoir terminer par une réflexion que nous avons entendue dans la bouche d'une jeune femme le jour du vernissage : « C'est consolant pour les artistes de voir qu'à une époque où l'on fait de si jolies photographies, il y ait encore tant de gens qui s'adressent à des peintres pour faire exécuter leur portrait. » Nous craignons, hélas! que la plupart des figures exposées ici ne soient pas des commandes.

Nous partageons généralement la sévérité de nos confrères

pour **l'art religieux contemporain.** En voulant répondre aux fadeurs et aux laideurs d'une fausse tradition, les créateurs modernes ont fait trop souvent preuve de la carence de leur inspiration, avec des audaces outrancières qui sonnent faux, ou de feintes naïvetés, plus désagréables encore.

En organisant une exposition d'arts sacrés (Galerie Art et Industrie) nous avons recherché sans parti-pris les artistes et artisans qui travaillent encore avec foi et amour pour créer des œuvres vivantes, dignes de leur signification ou de leur destination. Et nous avons trouvé, dans les monastères, chez des artistes de diverses tendances et même dans le milieu si décrié du « quartier Saint-Sulpice » des pièces de grande qualité.

Les objets et les vêtements liturgiques sont représentés avec un éclat qui console de trop de mauvais pastiches, d'ouvrages de dames et de pièces sans beauté. Les chapes, chasubles, aubes, d'une inspiration ou d'une technique neuve et dont la simplicité n'exclut pas l'opulence, voisinent avec des pièces d'orfèvrerie signées de Rivaud, de Py, de Rivir, avec ces ferronneries de Richard Desvallières dont nous avons eu l'occasion de parler dans une précédente chronique.

Nous devons signaler une fois de plus les mérites de nos maîtres-verriers, magnifiques artisans de cette renaissance du vitrail qui apportent à notre art décoratif ce qui nous paraît devoir rester comme l'un des plus beaux témoignages de notre époque. Qu'ils emploient la pâte de verre, comme Décorchemont, le bloc de verre taillé, comme Gaudin ou Labouret, la glace gravée, comme Max Ingrand, ou, comme Barillet, Gruber, Mazetier, dans un esprit nouveau, les techniques de nos premiers vitrailleurs, ils apportent à leurs ouvrages une sincérité et une pureté d'expression qui donne des résultats somptueux.

Quelques peintures de maîtres comme l'émouvant *Baptême du Christ* de Georges Rouault, le tragique *Christ couronné d'épines* de Henry de Waroquier, les nobles figures du R. P. Couturier, les douces scènes évangéliques d'Hermine David, enveloppent tout l'ensemble de leur pénétration spirituelle. Des jeunes comme Oudot, Lestrille, Andrée Joubert, se distinguent particulièrement.

Nous signalerons enfin une œuvre d'un caractère exceptionnel et fort curieuse : une *Adoration des Mages* due à Hildegard Weber qui se révèle pour la première fois au public. Une foule de personnages modelés de façon assez fruste dans la glaise, parés d'étonnants oripeaux défraîchis et de dentelles d'or oxydées, grouillent devant un décor formé par une mosaïque de bouts de tissus. L'ensemble possède une saveur pittoresque, un rythme juste qui nous font évoquer la grande tradition populaire, celle des retables polychromes et des Mystères du moyen âge.

Soulas, l'un de nos jeunes maîtres de la gravure sur bois et au burin, expose à présent des gouaches et des aquarelles (Gal. du Balcon). Nous retrouvons cette même émotion devant la nature, cette même sensibilité si vive, à la fois sévère et si allègre, dont il témoignait dans son œuvre gravée. Sans doute est-il mieux soutenu par la technique plus ferme de la gravure; cependant ces petites œuvres peintes indiquent un sens aigu de la couleur.

Been (Galerie Billiet-Worms) nous apparaît comme l'un des peintres les plus curieux qui se soient révélés récemment. Son œuvre exprime, de façon souvent assez fantasque et insolite, un troublant mystère. L'homme se présente dans un hallucinant décor de rêve — décor banal et factice, ample et dépouillé — comme un pauvre pantin dont le geste n'est qu'une dramatique grimace. L'inspiration est attachante, quoiqu'un peu théâtrale. Le métier est de qualité. Sans doute produit-il peu, car nous avons déjà vu exposées ailleurs plusieurs des toiles que nous trouvons ici rassemblées.

Peu de peintres savent mieux que **Zingg** traduire les impressions de neige, de gel et de dégel dans la montagne du Jura. C'est un terrien qui nous restitue, sans tragique préconçu, l'atmosphère des rudes hivers et des travaux saisonniers de sa Franche-Comté. Du Vexin français, il a rapporté des paysages moins frustes et même d'une grâce souple et délicate.

On trouve une belle noblesse d'inspiration dans les figures peintes à l'huile ou à fresque de **Pino Della Selva** (Librairie Italia). Une tension un peu volontaire s'exprime dans ces ouvrages d'une mâle robustesse où la figuration statique est

animée d'un ardent feu intérieur : ils ne laissent pas de nous évoquer l'altière vision du Quattrocento.

C'est une bien charmante exposition que nous présente la Galerie Poyet en recueillant des **peintures populaires.** La plupart sont des œuvres anonymes auxquelles leurs auteurs et leurs destinataires n'attachaient vraisemblablement que bien peu de prix. Elles sont pourtant d'une grande fertilité d'invention, pleines de saveur et de fantaisie et parfois d'une qualité excellente. On goûtera le charme exquis de cet orchidée, de cette jeune fille si sage à son piano, de cette vieille dame à rubans mauves. On s'attendrira devant cet étonnant tableau intitulé *L'Espérance* et signé : Reine Mary-Bisiaux.

Toutes ces peintures datent, croyons-nous, du siècle dernier. Notre siècle de perfectionnement laissera-t-il encore une petite place à cette humble simplicité de cœur qui savait s'exprimer avec tant de fraicheur ingénue?

BERNARD CHAMPIGNEULLE.

ARCHÉOLOGIE

ORIENTALISME. — A. Weigall : *Histoire de l'Egypte ancienne*, avec une carte et 34 gravures hors texte, Payot, 1935. — W. W. Tarn : *La civilisation hellénistique*, Payot, 1936. — M. I. Rostovtzeff : *Tableaux de la vie antique*, avec 30 croquis dans le texte, Payot, 1936. — *Athâr-é-Irân*, Annales du Service archéologique de l'Irân, t. I, fascicule 1, 183 p. et 126 figures ou planches, Geuthner, 1936. — *Les fouilles de Toud, en Haute-Egypte.*

M. A. Weigall, ancien inspecteur général des Antiquités, a écrit une **Histoire de l'Egypte ancienne,** pleine de mesure et d'équilibre où ce qui est proprement fait historique va de pair avec une restitution de la vie, des mœurs, de la religion des Egyptiens de jadis. De nombreuses citations créent l'ambiance et donnent au lecteur un aperçu de la pensée et de la littérature de l'Egypte ancienne. De fort bonnes illustrations où l'on retrouve, à côté des monuments que l'on attend, quelques-uns moins connus, suivent le texte et contribuent à rendre ce volume d'une agréable lecture; sans lourdeur malgré son érudition, cette histoire s'adresse à un public étendu, mais elle soulève une petite difficulté On admet généralement que l'Egypte et l'Asie eurent de profonds contacts avant le début de l'histoire, aux périodes qu'on nomme prédynastique en Egypte (et début de la période thinite), et qu'on appelle d'Ourouk et de Jemdet-Nasr en Mésopotamie. Ces

deux périodes, qui sont plus ou moins représentées sur toute l'aire de l'Asie Occidentale, sont suivies de la période historique, Or, celle-ci, pour l'époque archaïque, ne peut être considérée comme aussi longue qu'on le faisait autrefois. On se rend compte maintenant du chevauchement de dynasties qu'on croyait successives; l'évolution de l'art et de l'écriture montrent que des siècles ne séparent pas les divers temps de cette période; en un mot, si l'on en place le début vers 2900, et celui de Jemdet-Nasr vers 3100, il ne semble pas qu'on pèche par timidité. Or, si quelques égyptologues ont gardé la chronologie extra-longue qui ne saurait s'accorder avec la chronologie mésopotamienne, la plupart, comme M. Weigall, placent le début de la période historique en Egypte vers 3400 ou 3300, à l'avènement de Ménès. C'est encore trop, et voici un désaccord qu'il faudra bien réduire puisque les périodes qui précèdent le point de départ de l'histoire dans les deux pays sont contemporaines. Le nombre des égyptologues ayant adopté une date plus basse, concordant avec celle des assyriologues, est encore extrêmement restreint.

Mme E.-J. Lévy nous donne une traduction de la **Civilisation hellénistique** de W. Tarn, membre de l'Académie Britannique. Les temps qui séparèrent la mort d'Alexandre de la constitution de l'Empire Romain constituent la période hellénistique; ils présentent un amas de faits historiques, un enchevêtrement d'événements, exempts de la grandeur de ceux des âges précédents, qui contribuent chacun à marquer l'emprise de l'hellénisme sur la civilisation millénaire de l'Orient. Les grandes transformations qu'a voulu mettre en lumière M. Tarn, c'est, d'une part, le développement de l'individualisme caractérisé par le morcellement des Etats, — d'autre part, l'évolution des croyances préparant le terrain à la réception de la religion nouvelle qu'était le Christianisme. On appréciera, dans ce volume, la sûreté de l'information de l'auteur et son souci de ne laisser dans l'ombre aucun détail important.

Mais ceci est la vue prise du côté grec; du côté de l'Orient, la situation paraît être restée bien autre et je crois qu'on pourrait insister à bon droit sur l'état de défense dans lequel s'est tenue la masse en Orient pendant la période hellénis-

tique. A côté des classes privilégiées, des habitants des comptoirs ouverts aux Grecs, qui sacrifient aux modes nouvelles, la population continue d'adorer ses dieux et de suivre les anciens usages. La ville d'Ourouk, sous les Séleucides, rend à ses divinités le même culte que deux mille ans auparavant; elle suit le même droit et les mêmes coutumes. Elle n'a pas oublié la vieille langue babylonienne, et l'écriture cunéiforme fait encore bonne contenance en face de l'alphabet araméen. Le succès prodigieux d'Etats comme celui de Palmyre ne s'explique pas seulement par le commerce, mais par un besoin de groupement entre des communautés à affinités de tous ordres; le succès de l'Islamisme, qui marque la fin de l'influence occidentale en Orient, est une réaction brutale du fond de la population, restée bien orientale, contre l'hellénisme qu'on lui avait imposé depuis des siècles. Une histoire de la civilisation hellénistique, écrite en partant du point de vue oriental, montrerait la persistance de deux couches superposées de civilisation où la seconde, la grecque, n'a jamais profondément entamé la première, celle de l'Orient.

M. Rostovtzeff, dont les spécialistes connaissent les remarquables études sur la Grèce et sur Rome, a réuni dans **Tableaux de la Vie Antique,** traduits par M. R. Bouvier, d'attachantes descriptions de cités disparues; Pompéi, Olympie et ses jeux, la Sicile et ses villes revivent sous nos yeux, mais surtout les cités caravanières, Pétra et Palmyre, l'une dans un cirque où conduisent des gorges constituant une défense presque infranchissable, la seconde en plein désert, protégée par des collines et un défilé. Dans les deux cas, la caravane fut le point de départ de la prospérité des deux cités. Carrefours des routes de l'Orient, les longues files de chameaux venaient y chercher un repos et un abri; puis les riches marchands de la ville réglèrent ce commerce, firent de la cité un entrepôt d'où les denrées de l'Orient étaient acheminées vers la côte, constituèrent des escortes assurant protection à leurs chameliers. Richesse fondée sur le commerce, commerce rendu libre par une protection efficace, caractérisèrent les deux centres et lorsque les souverains de Palmyre étendirent au loin leur empire, la pénétration pacifique avait depuis longtemps préparé le terrain.

Dans le chapitre « La Vie sur les côtes de la Mer Noire », M. Rostovtzeff, qui a particulièrement étudié les gens et les lieux, nous dépeint de façon saisissante l'existence des colons grecs parmi les Scythes, peuple de cavaliers devenus sédentaires, aux mœurs si particulières, et dont l'art exubérant et d'un mouvement endiablé est si richement représenté au Musée de l'Ermitage. L'auteur nous décrit la vie, faite de périodes d'opulence et de ruine, des cités que les Grecs établirent sur la côte, des cités comme Olbia dont l'influence rayonna autour d'elles. Dans les Scythes humanisés et gagnés à la civilisation occidentale, les villes grecques trouvèrent une aide contre les nouveaux envahisseurs, les Sarmates; mais le déclin survint et la plupart de ces établissements n'étaient plus que décombres lorsque passèrent les grandes invasions des Huns. Cette peinture d'une civilisation que les recherches ont fait, dans ces dernières années, mieux connaître, est d'un puissant intérêt.

Sous l'impulsion de M. A. Godard, le distingué Directeur du Service Archéologique, créé en 1928 grâce à la décision de S. M. Riza Shah Pahlawi et avec l'appui du Ministre de l'Instruction Publique S. E. A. Hekmat, la conservation et la connaissance des antiquités de l'Iran participent aujourd'hui à la merveilleuse renaissance que l'on y constate dans tous les domaines. Métamorphose de la Capitale et des grandes villes, création d'écoles et d'universités, adoption des plus récents progrès, transforment l'Iran d'une année à l'autre. Les antiquités vont être dotées d'un Musée, dont l'inauguration est proche, en plein Téhéran; les sites importants sont explorés par des missions archéologiques de divers pays (et nous avons relaté à plusieurs reprises leurs travaux). Quantité de jeunes Iraniens s'initient dans les capitales occidentales aux méthodes actuelles, de façon à créer sur place les cadres qui en assureront la diffusion. M. Godard, d'accord avec le Ministère, a pensé qu'il serait utile de consigner dans une publication l'état des antiquités répandues sur le sol de l'Iran, les réfections qu'il a fallu leur faire subir, les commentaires auxquels leur étude a donné lieu. De ce désir est née la nouvelle revue **Athâr-é-Irân,** qui est les annales du Service, et dont le premier numéro vient de paraître. Il est consacré

aux monuments de l'époque musulmane, et sous les signatures de Y. A. Godard, A. Godard et P. Pelliot, le lecteur trouvera de précieuses monographies de monuments, ou de villes qui conservent tant de joyaux encore inconnus. De superbes et nombreuses planches reproduisent les monuments décrits. L'Iran constitue un trésor d'art inépuisable dont beaucoup de merveilles ont besoin de grands soins; grâce à M. Godard, elles les auront; tout ce qu'il faut dire sur elles, grâce à ses Annales, sera dit.

§

Une mission française, dirigée par MM. Bisson de la Roque et E. Drioton (aujourd'hui Directeur du Service des Antiquités de l'Egypte), vient d'exhumer à **Toud,** site de Haute-Egypte peu éloigné de Louqsor, sous un temple d'époque ptolémaïque, les soubassements d'un temple plus ancien, de la XIIe dynastie. Dans les fondations, un « trésor » composé de quatre caissettes a été découvert; le cartouche du roi Amenhémat II (vers 2000 avant notre ère), donne la date du dépôt; deux coffrets contenaient des coupes en argent, repliées et aplaties, deux contenaient des amulettes, des cylindres-sceaux babyloniens en lapis-lazuli et des fragments de la même pierre. C'est une véritable offrande dont la matière, indépendamment du travail, constituait toute la valeur, puisqu'on a mutilé les vases et que les objets en lapis-lazuli sont parfois en menus morceaux. On peut penser à un dépôt fait jadis dans un temple de la côte de Syrie et envoyé par la suite en offrande au dieu Montou de Toud; ceci de façon pacifique, car on ne connaît pas d'expéditions d'Amenhémat II en Syrie.

Quelques cylindres-sceaux babyloniens peuvent remonter à 2600 ou 2500 avant notre ère; les autres datent pour la plupart (style et écriture des inscriptions, toujours très simples) de la IIIe dynastie d'Our (fin du IIIe millénaire avant J.-C.), quelques-uns s'approchant de la Ire dynastie de Babylone (vers 2000). Ce petit fait contribue à prouver la contemporanéité de la XIIe dynastie égyptienne et de la Ire dynastie de Babylone, comme on l'admettait généralement.

Dr G. CONTENAU.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Un projet de roman de J.-K. Huysmans : « La Faim ». — Villiers de l'Isle-Adam candidat aux élections municipales.

Un projet de roman de J.-K. Huysmans : « La Faim ». — Dans une lettre sans date, mais qui a été vraisemblablement écrite peu après la publication d'*A Rebours,* — c'est-à-dire en 1884, — Huysmans, après s'être expliqué longuement sur la composition de son livre et avoir répondu aux critiques de Zola, félicite celui-ci de ce qu'il lui annonce de favorable sur son travail en cours, *Germinal :*

Je vois que vous bûchez, de votre côté, et ferme, lui écrit-il. Vous me dites que vous renoncez à voir clair dans votre œuvre. Oh! je suis bien tranquille pour vous, moi, car vous êtes l'écrivain le plus équilibré que je connaisse. Ça s'abattra tranquillement, avec le pal qui enfile tous les chapitres et les tient fortement. Je voudrais bien en dire autant de *La Faim* qui me tourmente fort, à cause de sa simplicité même de contexture. Je barbote pour l'instant, mais de temps à autre, dans le plan, il me semble que je vois un peu plus clair.

Ce projet, Huysmans l'avait déjà annoncé à Zola, dans une lettre du 8 août 1878, et à Théodore Hannon, le 5 août de la même année. Sa correspondance y fait allusion à plusieurs reprises et jusqu'à la fin de sa vie. Tout un dossier avait été établi par lui sur ce sujet. D'après Gustave Coquiot (*Le vrai J.-K. Huysmans,* p. 254-255), les notes se rapportant à *La Faim* auraient été brûlées quelques jours avant sa mort. Nous avons quelques raisons de croire plutôt que Jean de Caldain, secrétaire de Huysmans et qui fut chargé par lui de brûler les manuscrits, anciennes productions, œuvres de jeunesse, ainsi que bon nombre de lettres, ne s'acquitta pas complètement de sa mission... Il garda les notes manuscrites de *La Faim,* — avec quelques autres.

Un an après la mort de Huysmans, il les communiqua — avec quelques autres — à Henry Céard qui les utilisa dans l'importante étude, souvent citée par les huysmansiens, publiée par la *Revue Hebdomadaire* les 25 avril, 2 et 9 mai, 14, 21 et 28 novembre 1908, sous la double signature Henry Céard et Jean de Caldain.

Nous nous reporterons donc, pour savoir ce qu'était le pro-

jet de Huysmans, à l'analyse de *La Faim* qui se trouve dans la *Revue hebdomadaire* du 14 novembre 1908 (pages 232 à 234) et au manuscrit du *Huysmans intime*, tout entier de la main de Céard, et que possède aujourd'hui M. Henri Jouvin.

Les souvenirs personnels de Céard à propos de *La Faim*, — souvenirs ravivés très probablement par la lecture des notes de Huysmans, — se placent au début de l'année 1876. Huysmans avait édité, deux ans plus tôt, *Le Drageoir aux épices*; un premier essai dans le genre romanesque ne l'avait point contenté, écrit Céard :

...Sous le titre *La Faim* il avait d'abord tenté de rendre littéraires les infortunes d'une fille de province tombée par malheur à Paris, précisément à l'époque du Siège. Il voulait la montrer brutalisée, exploitée, mal nourrie, par un entrepreneur de couture, concessionnaire de fournitures de capotes militaires pour la garde nationale, provoquée à la débauche (1)...

Outre les souffrances individuelles d'une malheureuse sans défense contre les ennemis de chaque jour au milieu de Paris bombardé, il [Huysmans] voulait montrer les diverses folies de la grande ville à cette époque d'investissement et de fausses nouvelles, « la manie de l'espionnage ,la galomanie », la folie des hommes toujours en désir de coudre des passementeries d'or ou d'argent à leurs manches ou à leurs képis, la folie des inventions, des plans de sauvetage, « dire tout ce qui fut imaginé et exécuté de saugrenu entre des fortifications où le peuple délirait par alcool, la petit bourgeoisie par insuffisance de nourriture », à ce point que « Paris était devenu un immense Bicêtre, qu'il eût fallu saturer d'opium, de chlorhydrate de morphine ou noyer de douches ».

Nous copions, précisait Céard, ces appréciations parmi les notes non utilisées d'un carnet à demi déchiré, et dont Huysmans s'était désintéressé. Et quels renseignements pourtant il contient sur un intérieur de confection militaire pendant le Siège, ce carnet : « La plupart des ouvrières étaient bonnes, modistes affamées, sachant à peine tenir une aiguille. Vingt sous par capote. Le mari apportait le bois du chemin de fer, des débris de matériel et de grésil, du

(1) Ici se placent dans le manuscrit de Céard, quelques lignes non utilisées pour la *Revue hebdomadaire* : c'est une citation des notes inédites de Huysmans :

« Pour avoir de la viande, il (cet entrepreneur) désirait la faire coucher avec le garçon boucher. Celui-ci lui avait fait des propositions lorsqu'elle faisait la queue au marché Saint-Honoré... — Dites la petite, est-ce qu'on ne pourrait pas vous revoir? Et l'industriel comptait bien que son pot-au-feu profiterait de l'idylle. »

résidu de machines, du petit coke, qu'on mouillait pour chauffer les fers. Capotes fournies par une costumière de théâtre, adjudicataire de capotes pour l'armée, grosse femme décolletée en velours noir avec du Cluny et du Bruges, donnant le travail à exécuter dans des appartements chauffés à outrance.

Il se détourna de ce personnel de misère, « des bonnes sans place amenant des amoureux dans l'appartement abandonné par les maîtres, de la grande Adolphine, une confectionneuse grêlée, tête d'Espagnole, maigre comme Sarah, mangeant du pain et du sucre quand elle avait des sous, allant chez le troquet, payant des litres aux moblots et leur chantant la *Marseillaise*. Elle ne leur marchandait pas ses faveurs « parce que c'étaient des soldats », et se montrait plus désintéressée que Joséphine, quarante ans, séduisant un moblot de vingt ans pour avoir de la julienne sèche.

Et quel épisode que celui où un dentiste en uniforme de garde nationale arrache une dent cassée à une femme fort affligée de la mâchoire, parce que, pour obéir à son patron, elle avait mâché des os! « Lui les croquait. Elle n'avait pas de bonnes dents. Il la traitait de bégueule, et quand, à bout d'efforts, elle laissait les os sur l'assiette, se lamentait de voir ainsi gâcher la nourriture. »

Peut-être parce que romans, études, rapports militaires ou médicaux, chansons et poésies, lui semblaient avoir, à l'époque, beaucoup abusé du récit des aventures ou de la guerre ou du Siège, il s'avisa d'autres tristesses...

C'est, en effet, sur une autre gamme de tristesses qu'il s'exerça, en cette même année 1876, avec *Marthe, histoire d'une fille*. Mais l'inoubliable *Sac au dos* dont la rédaction date également de 1876, semble bien avoir été écrit de la même encre que *La Faim*.

LÉON DEFFOUX.

§

Villiers de l'Isle-Adam candidat aux élections municipales. — Comme il rentrait chez lui, un soir d'octobre 1879, M. du Pontavice de Heussey trouva Villiers de l'Isle-Adam, son cousin à la mode de Bretagne, depuis peu rentré de Bayreuth, qui imitait, pour distraire une jeune femme assise sur un canapé, Sa Majesté Louis II de Bavière en train de valser; il chanta encore et mima les *Nibelungen*, parodia, par la parole et le geste, les familiers de la petite cour, et prit congé, emportant dans un vieux journal trois cravates blanches de

M. du Pontavice. — « Chut!... un mystère... Importance capitale! tu sauras tout bientôt », lui dit-il, et, dans un éclat de rire, il s'éclipsa.

Le mois suivant, M. du Pontavice notait dans son journal :

...La nouvelle extravagance de Villiers dépasse, au point de vue comique, toutes les plus belles conceptions de l'immortel Labiche : Mathias est candidat dans le XVII[e] arrondissement, aux élections pour le Conseil général de la Seine qui doivent avoir lieu le 10 janvier prochain. Ce n'est pas tout : le père de Bonhomet est porté par le comité royaliste de Paris qui le présente, le patronne, fait tous les frais de son élection... Il a ensorcelé les personnages les plus graves, séduit les plus récalcitrantes douairières, enthousiasmé le clergé de sa paroisse. Les cravates, les chemises qui m'intriguaient étaient pour les conférences... Tous les journaux parlent ce matin de cette candidature inattendue et en rient... Ce poète admirable, cet artiste par excellence, vient de me dire cette chose inouïe dans sa bouche : « Après tout, je suis de l'avis de Bulwer : l'homme véritablement fort doit débuter par les lettres, continuer par les affaires publiques et finir au pouvoir... »

Le dernier biographe de Villiers de l'Isle-Adam a récemment réédité cette anecdote. Si M. Max Daireaux avait feuilleté les gazettes à la date de novembre 1879, il eût été dépité de n'y rien découvrir de ce que M. du Pontavice assurait avoir lu concernant la candidature de Villiers de l'Isle-Adam, et s'il eût poussé ses investigations jusqu'au 10 janvier 1880, il eût été surpris de ne trouver nulle trace d'un événement qui, tous les quatre ans, passionne diversement les différents quartiers de Paris. Ce silence unanime eût paru à M. Daireaux plus insolite encore que l'historiette de feu du Pontavice et d'un fâcheux augure pour le crédit qu'il fallait ajouter aux « souvenirs personnels » d'un biographe qui s'autorisait d'une vague et lointaine parenté avec l'auteur des *Contes Cruels* pour donner à son nom obscur le lustre que ne lui avaient pas procuré une pièce en quatre actes, injouable et injouée, *Madeleine*, et l'*Inimitable Boz*, compilation d'une vie de Charles Dickens.

Ce n'est pas en 1880, mais en 1881 qu'eurent lieu ces fameuses élections. Elles coïncidaient avec le retour de Cayenne des communards amnistiés et avec les funérailles de Blan-

qui, où le drapeau rouge fut déployé au grand scandale et au grand effroi des bourgeois. « C'est la première fois que cette couleur dont tout le monde connaît le sanglant symbole a pu librement s'épanouir dans les rues de Paris, s'écriait la *Patrie*. Nous avons fait un grand pas. » Un grand pas en arrière, vers 1871, par la faute des élus de la capitale. Un comité de protestation se forma à la hâte contre la gestion des conseillers sortants et de défense contre ceux qui allaient entrer à l'Hôtel de Ville.

Aucun des intérêts populaires, même les plus sacrés, n'a été épargné par les conseillers sortants, disait sa circulaire aux électeurs. Ils ont chassé les frères de nos écoles, les sœur de nos hôpitaux, désorganisé l'Assistance publique, écarté les administrateurs les plus dévoués, changé le nom de nos rues au mépris du sens commun et réclamé sans cesse l'organisation d'un pouvoir qui s'appellerait de nouveau la Commune...

« Paris veut-il s'administrer comme toute autre commune française? Paris veut-il au contraire apparaître à la France et au monde comme le foyer de la Commune révolutionnaire? Vos voix en décideront. Pas d'abstention.

En même temps, le Comité suscitait des candidats. A la dernière heure, trois jours avant le scrutin, il décida M. le comte de Villiers de l'Isle-Adam à se présenter aux suffrages du quartier des Ternes, dans le XVIIe arrondissement. Villiers accepta, bien qu'il eût affaire à forte partie. Celui qu'il devait combattre était une vieille connaissance, un ancien ami de Stéphane Mallarmé. Natif de Cuba, le teint aussi foncé qu'un cigare de son pays, Severiano de Heredia, qui n'avait de commun avec José Maria que le nom, transplanté tout jeune à Paris, y avait fait son chemin, non dans la poésie et la critique d'art où il s'était essayé à ses débuts, vers la première décade de l'Empire, mais dans les combinaisons politiques, où il avait donné les gages qu'on attend d'un républicain intransigeant, autrement dit radical, ce qui lui avait valu, naguère, la présidence du Conseil municipal et lui valait présentement les injures des feuilles de la réaction qui, lui jetant à la face ses tripotages, l'invitaient à regagner vivement « la Havane, l'île quelconque d'où il émargeait, à la façon d'un écumeur politique, son million pour la traite et

le commerce du bois d'ébène », en quoi elles se mêlaient de choses qui ne regardaient que ses électeurs. Ceux-ci rassemblés au nombre de 12.000 à la salle de la Réunion, rue de Lévis, sous la présidence du citoyen Lockroy, se déclaraient satisfaits de la façon dont Severiano s'était acquitté de son mandat et prêts à le lui renouveler par leurs votes, afin que, continuant de résider parmi eux, au boulevard Péreire, où il possédait un bel immeuble, il les représentât, plutôt que le citoyen Couturat, ouvrier de son état et communaliste de conviction, au Conseil municipal et qu'il y fît triompher leur programme qu'il avait adopté et qui revendiquait : 1° les franchises communales; 2° l'enseignement professionnel gratuit obligatoire; 3° la séparation de l'Eglise et de l'Etat et la suppression du budget des cultes; 4° la solution des questions de voirie, autant que possible avec l'excédent des recettes; 5° la solution de toutes les questions d'assainissement et d'hygiène publique conformément aux progrès de la science; 6° la revision de la constitution dans le sens le plus démocratique.

Villiers de l'Isle-Adam n'avait que sa foi à opposer à ce mirifique programme; mais si inégale que fût la lutte, il se dévoua, plutôt, semble-t-il, pour obéir aux ordres de son roi que pour satisfaire une ambition personnelle.

Si la circulaire du Comité de protestation et de défense était rédigée en termes énergiques, la façon dont il appuya ses candidats était plutôt molle. Quoi qu'en ait prétendu ce plaisantin de Pontavice, la *Gazette de France* ne soutint pas plus M. de Villiers de l'Isle-Adam que le *Figaro* ne le blagua. Des « vieilles feuilles monarchiques », seul l'*Ordre* en toucha deux mots.

> M. le C[te] de Villiers de l'Isle-Adam n'hésite pas à se présenter aux élections, écrivait ce journal. C'est un homme courageux, nous n'attendions pas moins de lui.

M. le comte de Villiers de l'Isle-Adam s'attendait, pour sa part, à un appui moins platonique, mais il fut déçu. Il déconcerta lui-même, s'il ne les déçut pas, ceux des électeurs qui ne voulaient pas que Paris apparût à la France et au monde comme le foyer de la Commune révolutionnaire. Les gazettes,

par malheur, n'ont pas livré à la postérité les discours qu'il leur tint pour les décider à le préférer aux sieurs Heredia et Couturat, ni les ripostes des partisans de ces citoyens qui le traitaient communément de clérical et de réactionnaire.

Le dimanche 9 janvier, quelques heures après que les 303 communards ramenés par le *Navarin* avaient débarqué, libres, à la gare Montparnasse, les électeurs commencèrent à défiler devant les urnes. Les journaux du lendemain publiaient les résultats du scrutin populaire. Celui du quartier des Ternes se traduisait ainsi :

Inscrits 4.526. — Votants...

Candidats	1re section: rue St-Ferdinand	2e section: bd Péreire	3e section: rue Laugier, 16	Totaux
De Heredia, radical...	654	825	668	2.417
Couturat, collectiviste.	27	48	37	112
Villiers de l'Isle-Adam, réactionnaire	224	185	184	593

Heredia, élu.

Villiers de l'Isle-Adam se consola d'autant plus aisément de cet échec qu'il s'y était attendu, et que ses coreligionnaires politiques, le baron Servatius, ancien préfet, à la plaine Monceau, le chevalier de Jeanson, aux Batignolles, et M. Canaples, aux Epinettes, avaient été battus par les citoyens Villard, A. Desmoulins et Henry Maret, radicaux.

Il eut la candeur de s'imaginer qu'on daignerait faire de nouveau appel à son loyalisme pour combattre l'adversaire aux élections législatives d'août 1881. Il en caressait secrètement l'espoir, rêvant, à la suite d'une victoire dont il ne doutait pas, d'attitudes héroïques et de tirades à la fois fantaisistes et lyriques. On ne pensa seulement pas à lui, et son orgueil en ressentit cruellement l'affront. Il écrivit à M. Mayol

de Luppé cette lettre (1) hautaine et digne, dans son indignation même :

Paris, 22 août 1881.

Monsieur le Rédacteur en chef,

Au mois de janvier dernier, le Comité de Protestation m'offrit une candidature pour les élections municipales de cette époque dans l'unique but de permettre aux serviteurs de la Cause chrétienne et monarchique de se compter sur mon nom dans la 1[re] circonscription du XVII[e] arrondissement de Paris. Sans me faire illusion sur l'issue de la lutte, j'acceptais par dévouement et par devoir, — étant de ceux, d'ailleurs, qui, indifférents, par tradition, aux victoires faciles, ne se refusent jamais à l'honneur d'un combat où la défaite est certaine. Aujourd'hui, alors que les élections législatives ont convié la France à une action plus grave, il a pu sembler extraordinaire que je ne me sois pas retrouvé au nombre des combattants, non plus que tant d'autres défenseurs de nos principes, qui ont laissé, dans vingt arrondissements de Paris, le champ libre à nos adversaires. Est-ce donc défaillance de notre part, ou bien hésitation irraisonnée chez les chefs de notre parti? Non. — Dans un conflit de cette nature, chacun a son devoir prescrit, et l'inaction n'est point la tâche la moins rude, quelquefois, à soutenir. A jamais respectueux d'un droit supérieur, momentanément méconnu, strictement fidèles à notre foi sans cesse affermie par les épreuves, nous avons dû sacrifier nos impatiences aventureuses aux décisions formelles d'une auguste volonté. Tels sont les motifs au moins de notre abstention personnelle dans une Circonscription où, sur vingt mille électeurs, mon seul adversaire n'obtient que trois mille voix. Mais si le roi s'est plu, pour un instant, à inviter au silence d'inébranlables dévouements, c'est qu'il est certain d'avoir à les utiliser bientôt pour une victoire décisive.

Veuillez agréer, etc.

C[te] Philippe-Auguste de VILLIERS DE L'ISLE-ADAM
5, rue Gaillon.

Le descendant du grand maître de Malte se retira sous sa tente, où il écrivit *La Maison Gambade père et fils*, que la *Comédie Humaine* édita sous forme de plaquette, le 18 février 1882. C'était, sans doute, pour montrer qu'il ne se souciait pas de grimper sur le socle d'où, à coups de plume, il déboulonnait la statue de Gambade fils, alias Léon Gambetta. Cette

(1) Que nous croyons inédite et dont nous devons la communication à M. Maurice Le Garrec, expert.

exécution en prose d'un grand homme en toc, pour laquelle, en guise d'épigraphe, il tournait ce « proverbe futur » qui avait le tranchant et le piquant d'une épigramme : « A quoi bon la hache? Ne t'arme que d'épingles si tu n'as pour objectif qu'un ballon », tendait aussi à témoigner que, bien qu'enclin à l'imitation malicieuse de ses contemporains, et qu'il réussît la charge aussi bien qu'un pastiche, il avait en horreur ces « sordides » mais indispensables lieux-communs, pérorés à tue-tête, « à l'aide de poumons forains », et « dont le propre est d'escroquer toujours, et par milliers, les votes et l'enthousiasme des cœurs bas, des intelligences de cabarets, des êtres sans Dieu ».

Renonçant à jamais à la politique où, lui aussi, il n'eût été qu'un ballon, M. de Villiers de l'Isle-Adam consacra à l'Art, avec plus de profit, les huit années qui lui restaient à vivre.

AURIANT.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

Une nouvelle revue : *Les Cahiers blancs* (Henriquez, Bruxelles). — Pierre Nothomb : *Délivrance du poème* (Le Journal des Poètes). — Roger Bodart : *Office des Ténèbres* (Le Journal des Poètes). — Paul Neuhuys : *La Fontaine de Jouvence* (Edit. « Ça ira », Anvers). — Roger Kervyn de Marcke Ten Driessche : *Kermesse à Sainte-Croix* (Coll. Le Rond-Point, Bruxelles). — Olivier Meurice : *Connaissance du Printemps* (Le Journal des Poètes). — Mémento.

Comme pour répondre à un récent cri d'alarme de M. Georges Duhamel, trois jeunes écrivains belges encore peu connus, mais déjà persuadés de l'importance de leur message, viennent de fonder **Les Cahiers blancs**, revue trimestrielle de poésie, de philosophie et de critique.

Sans doute n'est-ce pas sans intention qu'ils élurent pareil titre, emprunté semble-t-il, aux feuillets virginaux sur lesquels, au dire de Mark Twain, Adam, à peine sorti du limon, consigna ses premières impressions d'homme libre.

Mais au lieu de s'installer dans un Paradis depuis longtemps déserté, MM. Allard l'Olivier, Franz Briel et Géo Norge établirent romantiquement leur bureau de rédaction au cœur d'un vaste grenier ouvert sur un de nos plus beaux sites urbains et regorgeant d'armures, de marionnettes, de livres précieux et de bibelots de toute sorte, parmi lesquels rôde l'intransigeante Muse chère à tous les amateurs d'absolu.

Né dans un tel milieu qu'imprègnent de surplus les effluves de la Bibliothèque Royale et des Musées proches, un périodique comme **Les Cahiers blancs** se devait donc d'allier à un amour discret, mais fervent de la fantaisie, le culte des hauts problèmes de l'esprit.

Le premier numéro qui vient de sortir de presse est exclusivement consacré à ceux-ci. En vain y chercherait-on trace de la pittoresque ambiance où il vit le jour. Ses trois parrains, asservis à leur inflexible gardienne, ont délibérément renoncé à la gentillesse de leur âge et tout fait croire qu'ils n'y reviendront pas de sitôt.

Il est vrai que l'heure ne prête guère aux divertissements éphémères. Trop d'inquiétudes harcèlent les hommes pour que les plus jeunes d'entre eux cherchent encore, dans les résonances d'une vie sans alarmes, remède à leurs poignants soucis.

Comment s'étonner dès lors si, déçus par le cours des choses, MM. Allard l'Olivier, Franz Briel et Géo Norge crispent le poing devant elles et s'efforcent de conjurer leurs traîtrises latentes, à coups de vaticinations, de sophismes et de hasardeuses dialectiques?

C'est ainsi que dans son *Introduction à l'imminent*, M. Allard l'Olivier poursuit la fantôme de Monsieur Teste en vue d'une dispute doctrinale assez spécieuse; que M. Franz Briel, prenant prétexte de cette épigraphe sibylline : « Toute présence est avide d'une absence », emprisonne dans une stricte gaine métaphysique le *Calchas* si allègrement modelé naguère par M. Jean Cocteau et qu'enfin M. Géo Norge, moins téméraire d'apparence, mais tout aussi dévoré d'infini, dédie ses angoisses aux mânes inapaisés de Victor Ségalen.

En annexe à ces doctes études, signalons une prose un peu trop ornée, mais fort belle, de M. Jean de Bosschère, des poèmes savamment dépouillés de MM. Paul Desmedt et Marcel Lecomte, une fière *Penthésilée* du poète hollandais Marsman et d'ardentes pages placées par M. Henri Mottard sous l'égide de Lautréamont, de Rimbaud, voire de ce curieux Pétrus Borel à qui ne sont demeurés fidèles que de rares lettrés.

Quelque admirable qu'il soit, on peut dire qu'un tel sommaire pèche par l'excès même de ses richesses.

L'ultime page lue, on éprouve, comme au sortir d'une serre surchauffée, ce besoin d'air et de lumière que Stuart Merrill, poète altier s'il en fut, ressentait après chacun de ses séjours dans certains coins de la forêt symboliste.

« Je suis de plus en plus convaincu que pour trouver grâce devant les siècles futurs, le poète a le devoir d'être parfois un peu bête », répétait alors à tout venant le subtil musicien des *Gammes* qui prêchant d'exemple, allait bientôt devenir le chantre magnifiquement humain des *Quatre Saisons*.

Sans prendre au pied de la lettre un propos qui dans l'esprit de Stuart Merrill n'avait pourtant rien d'une boutade, comment, révérence parler, ne point s'en souvenir devant les vivantes œuvres que viennent de faire paraître MM. P. Nothomb, Roger Bodart, Paul Neuhuys, Roger Kervyn de Marcke Ten Driessche et Olivier Meurice?

Certes, ces jeunes hommes ne sont pas tous des débutants et, pour ne citer que M. Pierre Nothomb, chacun sait qu'il compte depuis longtemps parmi nos meilleurs écrivains.

Mais on pouvait craindre qu'après ses longues incursions dans la politique, il aurait renoncé, sinon au roman pour lequel il a montré quelque prédilection, du moins à la poésie qui s'accorde moins bien aux tumultes de l'Agora.

On verra dans **Délivrance du poème** à quel point il lui est resté fidèle et avec quelle ferveur il continue à la servir. Hermétique pour quiconque se bornerait à en goûter les rythmes elliptiques et les pures images, *Délivrance du poème* commente, en réalité, une aventure sentimentale mal définie, mais que trahissent par endroits certains échos prolongés où vibrent toute la souffrance, toute l'inquiétude et tout le pathétique renoncement d'un cœur demeuré vulnérable.

Bien qu'aussi émouvant en soi, **Office des ténèbres,** de M. Roger Bodart, s'enjolive de trop d'afféteries pour nous atteindre dans nos fibres profondes.

Par le choix de ses thèmes — amours heureuses ou contrariées, commémoration d'un père disparu, élégies sur les tristesses du temps présent, — M. Bodart s'était cependant assigné un vaste programme d'où l'éloquence et le maniérisme s'excluaient d'eux-mêmes, tout naturellement.

Hanté par de louables scrupules et désireux de ne point

démériter aux yeux de certains poètes trop aimés, on dirait qu'il a voulu, cette fois, mettre à l'épreuve de la virtuosité les dons charmants que nous avaient révélés ses précédents ouvrages.

Crise passagère sans doute, puisque sous les orfrois et les brocatelles, on sent battre encore dans maintes strophes d'*Office des ténèbres* le cœur même de la poésie immortelle.

Si M. Kervyn de Marcke Ten Driessche n'a jamais « chanté un machin quelconque en vers réguliers », il n'en est pas moins un poète excellent.

Car quelque décor qu'il élise ou de quelque héros qu'il s'éprenne, son démon en libère aussitôt l'âme et s'y adapte comme un reflet.

Hier, pour mieux célébrer certains de nos bas-quartiers, n'a-t-il pas gentiment épousé leur jargon et dans **Kermesse à Sainte-Croix** qu'il nous offre aujourd'hui, ne s'est-il pas, tout de go, mué en parfait bateleur?

Laforgue et Franc-Nohain qu'il aime, lui ont d'ailleurs, enseigné leurs plus beaux tours et c'est à leur exemple qu'après avoir jonglé avec ses songes, il s'offrira comme une cible, aux coutelas de la tristesse et de l'amour.

Ce n'est ni Laforgue, ni Franc-Nohain, mais Max Elskamp, qui vient de temps à autre mirer son pur visage à **La Fontaine de Jouvence** que M. Paul Neuhuys, pour se consoler de ses premières rides, a fait jaillir dans son joli jardin.

Quoique déjà pourvu d'un important bagage littéraire, dont cinq recueils de vers, M. Paul Neuhuys qui a du talent à revendre, ne semble point encore satisfait de son destin.

C'est ce qui explique ses versatilités rythmiques, les fluctuations de ses goûts, l'incertitude de ses choix et les sollicitations de tout genre qu'ont exercées sur lui les diverses écoles littéraires d'hier et d'aujourd'hui.

De *Naissance d'Adonis*, par exemple, qui date d'il y a trois ou quatre ans, et où prédominaient les images et les symboles valéryens, à *La Fontaine de Jouvence*, étincelante de grâce et de fantaisie, il y a toute l'inquiétude d'un chercheur mécontent de son lot.

Cet éternel combat d'un poète avec soi-même n'est d'ailleurs pas sans beauté, surtout s'il est, comme celui-ci, marqué des

signes avant-coureurs de la victoire. De quelques défaillances qu'il soit troublé, il n'en éveille pas moins au cœur du spectateur le plus difficile une croissante curiosité qui vaut parfois mieux que l'applaudissement résigné.

Avec **Connaissance du Printemps**, M. Olivier Meurice aborde d'emblée le grand lyrisme. N'ayant que faire des menus jeux auxquels se complaisent d'habitude les écrivains de son âge et tenant pour pièces de circonstance tous les poèmes que ne vivifient point les souffles conjugués de la terre et du ciel, il s'attaque avec une témérité ingénue aux vénérables lieux communs de la poésie universelle, sans recourir toutefois, — et c'est là son plus haut mérite — à la traditionnelle complicité des héros et des dieux.

Pareil à un souple animal, juste assez domestiqué pour ne pas transgresser les grandes lois naturelles, c'est bien plus en vagabond qu'en voyageur qu'il entreprend le pèlerinage des saisons.

Une semence qui germe, une branche agonisante, une brusque averse lui sont autant d'amies prédestinées dont, nouveau Siegfried, il a surpris sans peine le merveilleux langage. Et ce sont, mêlés à quelques hymnes panthéistiques, ces précieuses confidences qu'il nous dévoile dans une suite de poèmes en prose grisants comme un raisin frais cueilli.

De tous ces poètes choisis au gré de fortuites rencontres, — Mme Berthe Bolsée, MM. Henry Fagne, Michel Séphor et Géo Libbrecht auront leur tour, s'il se peut — lequel ou lesquels verrons-nous surgir un jour, dans l'éclat d'une juste gloire?

Si nul d'entre eux ne s'est imposé jusqu'ici par une œuvre maîtresse, tous du moins, comme le souhaitait Stuart Merrill, ont le souci d'échapper à l'envoûtement de formules et réhabilitent par la grâce seule de leur inspiration une poésie depuis trop longtemps tributaire de chapelles sans autel.

Mémento. — M. Maurice Gauchez publie un nouveau roman, *Le Démon* dont l'action se déroule en partie dans le curieux décor de Gheel, où M. Maurice Maeterlinck promena, voici peu, son émouvante *Princesse Isabelle*. — C'est également dans une cité de fous qu'un débutant non sans talent, M. Jean de Beucken, fait vivre et mourir le pitoyable héros de son roman, *Sainte Anala*.

Dans *Le Thyrse* du 1er novembre 1936, M. Albert Guislain publie un charmant *Eloge de la Fantaisie.* — *L'Avant-Poste* consacre son dernier numéro à *M. Robert Vivier.* — Dans *Sang Nouveau* de Décembre, M. Franz Hellens signe une excellente nouvelle.

M. Horace van Hoffel a été reçu à l'*Académie royale de Langue et de Littérature françaises* par M. Charles Bernard.

M. Robert Sand, qui fut mêlé au mouvement de *La jeune Belgique*, où il débuta en même temps que MM. Francis de Croisset et Maurice de Waleffe, est mort récemment à Bruxelles à l'âge de soixante ans.

GEORGES MARLOW.

LETTRES NÉERLANDAISES

Edward Douwes Dekker, dit Multatuli (Amsterdam, 2 mars 1820 — Nieder-Ingelheim, 19 février 1887.) — Il y a cinquante ans mourut à Nieder-Ingelheim, un petit village allemand, le plus grand écrivain néerlandais du XIXe siècle, Eduard Douwes Dekker, mieux connu sous son pseudonyme littéraire de Multatuli. Seuls, sa seconde femme, son beau-frère et un ami accompagnèrent sa dépouille jusqu'au four crématoire de Gotha. Les cendres du grand homme ne restèrent pas longtemps en Allemagne et prirent le chemin de la Hollande, où elles reposent encore au Musée Multatuli, à Amsterdam, à côté de celles de Mimi, sa veuve.

Le chemin de la gloire fut pour lui un sombre calvaire. La Hollande officielle, qui lui avait refusé durant toute sa vie les honneurs dus aux grands de cette terre, ne lui a pu dérober l'immortalité. Sa gloire, dans toute l'Europe, n'a cessé de croître. C'est dans ce même *Mercure*, où nous avons l'insigne honneur de commémorer ce superbe écrivain, qu'un de nos prédécesseurs dans cette chronique, M. Alexandre Cohen, a fait l'éloge de Multatuli. En 1901 parut au *Mercure de France* un livre de 358 pages, « Pages choisies » de Multatuli, traduites par A. Cohen, et pour lequel Anatole France avait écrit une préface très compréhensive. Ce livre donnait une idée excellente de l'œuvre de Multatuli, la traduction des plus belles pages des *Brieven* (Lettres d'amour), *Ideën* (Idées), *Specialiteiten* (Les Spécialités) et *Millioenenstudies* (Essais millionesques), ainsi qu'une étude analytique très complète (voir « Notice », pages 9-34) du chef-d'œuvre

de Multatuli, le *Max Havelaar*. Il serait intéressant pour les lecteurs hollandais et flamands du *Mercure* de savoir quel accueil le public français a fait à cet excellent livre d'A. Cohen. Il n'entre pas dans nos intentions de refaire l'œuvre de Cohen, la place nous manque, d'autant plus que nous nous devons de mettre le public français au courant de beaucoup de faits et documents inédits concernant la vie, la famille et l'œuvre du grand écrivain hollandais.

Eduard Douwes Dekker naquit le 2 mars 1820 à Amsterdam. A dix-neuf ans, il était déjà commis à Batavia. Il remplit consécutivement différents postes à Sumatra, à Bagelen, à Célèbes, à Amboine et enfin à Leback. Là il eut des difficultés avec ses supérieurs et quitta l'administration coloniale. Ne trouvant d'autre emploi aux Indes Néerlandaises, il repartit pour l'Europe.

En l'automne de 1857, il se trouva à Bruxelles. Durant un certain temps, il gagna quelque argent comme traducteur occasionnel au journal bruxellois *L'Indépendance Belge*, alors très répandu dans toute l'Europe, même en Russie. Aimée Dostoïevsky, dans le livre qu'elle consacra à son illustre père, ne nous raconte-t-elle pas du célèbre romancier russe : « Son journal préféré était *L'Indépendance Belge*, qu'il citait chaque fois dans ses œuvres. » Mais des différends avec la direction du journal l'obligent de renoncer à ce gagne-pain.

En août 1859, sa femme (Tine van Wynbergen) et ses deux enfants, Edu et Nonnie, respectivement âgés de cinq ans et demi et de deux ans, le rejoignirent dans la capitale de la Belgique. Leur misère déchire l'âme de Multatuli. Depuis sa démission à Lebak, il avait pensé à rédiger un pamphlet en bonne et due forme contre l'administration coloniale hollandaise. A la vue de la détresse de sa femme et de ses enfants, Multatuli se mit à écrire son premier livre : *Max Havelaar*, son chef-d'œuvre. Trois semaines et une mansarde de l'estaminet « Le Prince Belge », situé rue de la Montagne à Bruxelles, lui suffirent à écrire le plus grand monument de la littérature néerlandaise du XIX[e] siècle. Le patron, Laurent De Prince, un brave Flamand de Neuve-Eglise-lez-Ypres, avait pitié de l'écrivain, achetait même du papier pour lui.

Un jour, l'enfant du patron donna une pièce de 10 centimes à l'écrivain, afin que celui-ci pût s'acheter un peu d'encre. Combien de milliers de lecteurs du *Max Havelaar* (car ce livre se vend toujours bien et reste un succès de librairie), sachant par cœur des pages entières sur Droogstoppel, sur Saïdjah et Adinda, connaissent ces petits détails très significatifs? Multatuli n'avait d'abord pas l'intention de faire paraître son *Max Havelaar*, si le gouvernement hollandais l'avait restauré dans sa place et son honneur. Mais le ministre Rochussen refusa et lui proposa une place à Suriname. Multatuli déclina l'offre et le *Max Havelaar* parut. Ce fut un coup de foudre. Le livre fut *plusieurs* fois traduit en français, en allemand et en anglais. Ce fut la gloire immédiate, — mais la misère resta. Le ménage Douwes Dekker connut des jours de privations, de faim.

Sa femme partit avec ses enfants pour l'Italie, où elle trouva aide et appui chez une amie, Mme Stéphanie Omboni. Tine tâchait de subvenir aux besoins de sa famille en donnant des leçons. Multatuli correspondait régulièrement avec sa femme. Il avait entre temps fait la connaissance de Marie-Hamminck Schepel, dite Mimi. Tine, sa femme, le savait et ne lui reprochait rien. De faible constitution, elle n'attendait que sa fin. Elle mourut à Venise le 13 septembre 1874. Un an plus tard, Multatuli épousa Mimi. Elle lui resta fidèle jusqu'à la mort.

Multatuli lia connaissance avec l'éditeur George-Louis Funke, d'Amsterdam. Celui-ci était un homme intelligent et noble, qui comprit admirablement le vieil écrivain harcelé et l'aida. Rendons hommage à sa mémoire. Grâce à lui, la vie misérable du grand écrivain fut quelque peu adoucie.

Quelques amis (il était dangereux d'être l'ami de Multatuli, parce qu'à l'écrivain échut l'honneur d'être la personnalité la plus haïe et la plus crainte de la Hollande de son temps) néanmoins l'aidèrent de leur mieux. Un d'eux lui donna, en 1880, la somme importante de 14.000 marks pour l'achat d'une villa à Nieder-Ingelheim. Une manifestation en son honneur, en 1882, rapporta 22.500 florins hollandais. Avec une partie de cet argent, on acheta une rente viagère de 2.400 marks pour le poète et une autre de 1.000 marks pour

la veuve éventuelle. Multatuli mourut, on le sait, le 19 février 1887.

§

Il est temps de vous présenter l'essayiste flamand Julius Pée : un vrai lion de Flandre, jovial, sincère, ardent, vieux de jours et jeune de cœur. Il a étudié spécialement la vie et les œuvres de quatre auteurs fort différents : la romancière flamande Désirée Courtmans (1811-1890), l'écrivain hollandais Multatuli (1820-1887), le romancier français Emile Erckmann (1822-1899) et l'auteur allemand Karl Emil Franzos (1848-1904). La méthode de ce grand érudit consiste à rassembler une masse colossale de documents, afin de pouvoir mieux pénétrer les mystères de la vie et des œuvres d'un auteur. Ainsi J. Pée, qui mérite la reconnaissance des intellectuels français pour sa belle étude sur Erckmann, a entretenu toute une correspondance avec un neveu et une nièce d'Erckmann afin de s'éclairer complètement sur un tas de détails. En vous disant que J. Pée a mis plus de quarante ans à étudier l'œuvre et la vie de seulement quatre auteurs, cela dit tout sur la valeur de l'œuvre accomplie.

Dès 1891 (jusqu'à 1895), il commence dans la revue *Nederlandsch Museum* la publication de beaucoup de documents inédits concernant la famille de Multatuli. Dans ces années Pée était en correspondance suivie avec Mme Stéphanie Omboni, de Padoue. Les lettres de Mme Omboni contenaient des renseignements utiles sur Multatuli, sur sa femme Tine, sur les enfants Edu et Nonnie.

En ce temps-là deux clans se formaient, les partisans et les adversaires de Multatuli. La querelle ne se portait pas sur l'œuvre du grand écrivain, mais sur sa vie privée. C'est le destin de tous les grands hommes : le public veut connaître jusqu'aux moindres recoins de leur intimité.

Les détracteurs de Multatuli lui reprochèrent d'avoir abandonné Tine, sa première femme, et ses enfants Edu et Nonnie. Ses partisans le défendirent de leur mieux. J. Pée se trouva d'emblée parmi les défenseurs de Multatuli. Nul d'ailleurs n'avait plus de raisons à motiver sa position. Mais en 1895 il cessa la publication des documents qu'il possédait, parce

qu'il jugeait préférable d'attendre jusqu'après la mort de la veuve et des enfants. Il dut attendre plus de trente ans. Le fils, Edu, mourut le premier, le 4 mars 1930, à Nice. La veuve (Mimi Hamminck Schepel) décéda à La Haye le 25 septembre 1930 : elle avait atteint l'âge de quatre-vingt-onze ans. Nonnie, la fille, mourut à Capri le 11 juin 1933.

En 1934, on proposa au docteur Pée de publier les lettres de Tine à l'écrivain hollandais connu Potgieter, lettres appartenant à la Bibliothèque Universitaire d'Amsterdam. J. Pée relut tous les documents inédits et se remit à la besogne. Il savait que 1937 serait une année de commémoration de Multatuli. Il lui fallut ces trois ans pour traduire, déchiffrer, commenter des centaines de lettres, écrites en néerlandais, en français, en allemand, en italien. Pendant ces trois années, il a entretenu une correspondance active avec une vingtaine de membres et descendants de la famille Douwes-Dekker et avec M. C. de Hart, le conservateur zélé du Multatuli-Museum d'Amsterdam.

La « Wereldbibliotheek » d'Amsterdam a publié maintenant ce travail colossal : 460 pages avec 60 illustrations. Il faut louer Jhr Dr. Nico van Suchtelen (1), l'actif directeur de la « Wereldbibliotheek », d'avoir entrepris cette publication : « Multatuli en de Zijnen » du Dr. J. Pée (Multatuli et ses proches) est un livre digne de son héros. Vingt-neuf lettres de Tine à Potgieter et quarante de Multatuli à son ami l'éditeur George Funke y sont, parmi d'autres, publiées.

Le livre de Pée démontre clairement que Multatuli n'était pas si méchant que certains de ses détracteurs l'ont pensé. Grâce à tous ces documents, la vérité commence à naître sur le cas Multatuli.

Multatuli a correspondu avec Tine jusqu'à la mort de celle-ci. Il lui envoyait même de l'argent dès qu'il était en mesure de le faire. Edu et Nonnie furent invités par leur père à quitter l'Italie et à venir le rejoindre. Multatuli n'a pas abandonné ses enfants. J. Pée démontre, pièces à l'appui, que le fils, Edu, était un mauvais sujet. Nonnie épousa, en 1880, le savant italien Francesco Bassani (« un homme très ai-

(1) On ne sait pas encore assez en France que la *Wereldbibliotheek* publie régulièrement des traductions des meilleurs auteurs français.

mable », dit Pée). Edu resta sans enfants, mais Nonnie eut deux fils, Guido (1881) et Mario Bassani (1887). Son mari, Francesco, mourut en 1916. Nonnie se convertit jeune à la religion catholique et, durant trente-sept ans, elle adressa des lettres à un Père franciscain qu'elle avait choisi comme confesseur. Ces lettres, écrites en italien, furent publiées en juin 1934 (un an après sa mort) : « Lettere di una gentildonna olandese » (Casa Editrice Marietti, Torino-Roma), J. Pée a traduit des extraits de ces lettres, dans lesquelles Nonnie ne nomme jamais le pseudonyme trop célèbre de son père. Elle déclare qu'il avait *un carattere un po' eccentrico* (un caractère un peu excentrique). J. Pée ne nie pas certains faits, mais reproche à Nonnie à juste titre d'avoir omis de dire à son confesseur trois faits significatifs : l'aide qu'elle reçut dans sa jeunesse de la famille Omboni; l'affaire qui obligea son frère Edu à quitter en 1877 Venise et qui fut mise en règle par son père; et enfin la pension annuelle de 400 florins qu'elle reçut du Tollensfonds les dernières huit années de sa vie, simplement parce qu'elle était la fille du grand Multatuli.

Les deux fils de Nonnie vivent encore. Guido Bassani travaille à la Bibliothèque Universitaire de Naples. Il est marié, mais n'a pas d'enfants. Mario Bassani est vétérinaire. Depuis 1926, il remplit la fonction de professeur adjoint à l'University College de Londres. Il a deux fils : Aldo (1919) et Hugo (1922). Voilà donc les petits et arrière-petits-enfants de Multatuli. Multatuli avait une sœur et deux frères : donc quatre ramifications de l'arbre généalogique des Douwes-Dekker, avec celle de l'écrivain.

Pée a écrit à tous ces descendants et en décrit l'histoire dans son livre, qu'on lit comme un roman. La famille des Douwes-Dekker est nombreuse (environ 200 descendants). Plusieurs membres sont très doués et montrent des dons spéciaux pour le dessin et la littérature. Le grand médailleur hollandais Jan Wienecke est le petit-fils de Catharina Douwes-Dekker, sœur de l'écrivain. Un autre descendant est le Dr Ernest Douwes-Dekker, publiciste à Bandong (Java).

Dans son livre, J. Pée donne les documents français, allemands et italiens en traduction néerlandaise. La revue fla-

mande *De Vlaamsche Gids* publie dans son numéro de février les textes originaux de ces documents.

J. Pée aime Multatuli, cela se voit, mais il déclare aimer encore plus la vérité. En ne voulant dire que la vérité, il a bien servi la cause du grand écrivain. L'œuvre qu'il a réalisée est digne d'admiration. On peut la qualifier d'utile, puisqu'elle écarte les nuages du mensonge autour de la figure de celui qui partage aux Pays-Bas, avec Vincent Van Gogh, la gloire du Génie Maudit.

Verlaine, Strindberg, Dostoïevsky, Van Gogh et Multatuli, voilà certainement quelques grands Maudits du XIX[e] siècle.

J. Pée (2) nomme Multatuli un génie. Anatole France déclarait du maître hollandais : « On est tenté de dire de telle page écrite par lui que c'est du Voltaire hollandais, j'entends du Voltaire peut-être un peu rude pour nous, mais non sans saveur. » (Cf. le livre d'A. Cohen.) Il est toujours fâcheux de distribuer des diplômes de capacité, même aux plus grands artistes. De son temps, un Goethe, par exemple, n'était pas considéré comme un génie.

Mais en ce qui concerne Multatuli, si vous admettez que Cervantes et Swift sont des génies, parce qu'ils ont écrit le *Don Quichotte* et les *Gulliver's Travels,* alors Multatuli mérite la même appréciation, rien que pour son *Max Havelaar.*

JEAN BAUDOUX.

LETTRES ANGLO-AMÉRICAINES

Eugène O'Neill, prix Nobel de littérature 1936. — Peu de gens connaissaient O'Neill avant qu'il ait obtenu le prix Nobel de littérature en 1936. J'en parlai aux lecteurs du *Mercure* dès 1925; une de ses pièces fut jouée à l'Odéon, dans une traduction de M. Bourgeois. Un de ses drames fut étudié dans nos Universités en vue de l'agrégation d'anglais, il y a quelques années. Tout ceci était sans doute insuffisant pour répandre dans le public le nom et la gloire d'un écrivain des Etats-Unis. Il a suffi d'un prix littéraire, et voilà Eugène O'Neill dans les journaux et sur les lèvres d'un chacun.

(2) Nous devons encore mentionner que J. Pée a publié aussi un essai sur René Dumesnil et un autre sur Alexandra David-Neel.

Son œuvre est difficile; difficile surtout est le langage qu'il emploie pour donner la vie à ses personnages. Je ne crois pas que le public français goûte jamais profondément et franchement l'art primitif et âpre d'Eugène O'Neill. Qui aura le courage de traduire dans un français approprié l'anglais familier, populaire, verbeux, caillouteux et souvent poétique de ce littérateur anti-conventionnel?

O'Neill est né à New-York en 1888 de parents catholiques. Son père était acteur et il acquit une notoriété certaine dans les Etats-Unis en jouant partout Monte-Cristo, et presque rien autre que Monte-Cristo.

En 1906, Eugène fut étudiant à l'Université de Princeton, où je questionnai en vain les professeurs qui exerçaient encore en 1925. On ne se souvient que d'une chose : O'Neill fut mis à la porte de Princeton pour avoir manqué de respect au Président de cette magnifique institution. Le Président en 1906 était, si je ne me trompe, Woodrow Wilson. Alors O'Neill vécut comme il put à New-York et, en 1907, il se maria. En 1912 O'Neill avait divorcé, non sans avoir goûté de la liberté à diverses reprises et notamment sous la forme d'un voyage dans le Honduras, à la recherche de l'or. Sa tête est pleine de Jack London et de Conrad, sa poche est vide.

Après une tournée en compagnie de son père à travers l'Amérique du Nord, il s'embarque sur un cargo norvégien. Ici commence une période éminemment curieuse où le futur poète (car O'Neill est avant tout poète) recueille sur la mer, sur les quais, dans la foule bigarrée et sentimentale des matelots, des images, des expressions, et devient irrémédiablement le paria insatisfait que ses œuvres prochaines nous montreront sous des aspects divers et au fond identiques. Puis nous le trouvons à la Nouvelle-Orléans, avec son père qui joue toujours Monte-Cristo.

Avant la guerre, en 1913 je crois, O'Neill soigne dans un sanatorium une atteinte de tuberculose. A ce sujet, il dit un jour à un journaliste : « C'est au sana que pour la première fois de ma vie j'eus l'idée de mener une existence plus calme, et d'écrire des pièces de théâtre qui seraient l'écho de mes vraies aventures passées. » Ce ne sont pas là les

termes qu'il a employés, mais c'est ce qu'il voulait dire. On voit l'importance d'une telle décision, prise en de telles circonstances. En 1915, il entrait à Harvard, pour y suivre le cours d'art dramatique qu'y professait Baker. Je pense que, malgré l'excellence des conseils de cet éminent Anglais, O'Neill se promettait bien de rompre avec les conventions et les usages de la comédie telle que Pinero, Galsworthy, après Wilde, la pratiquaient.

En 1916, il s'en alla vivre dans une petite ville où des amateurs et des professionnels s'étaient réunis pour redonner à la scène américaine le sens du beau et du vrai : c'est à Provincetown que O'Neill put étudier, parmi des esprits libres, anarchistes, enthousiastes, les conditions du théâtre et ses possibilités. Le théâtre était dans une poissonnerie, sur le quai, devant cet horizon attirant où Eugène O'Neill avait placé tant de rêves et d'espoirs. Il y aura une bien jolie histoire à écrire sur cette période et sur l'entreprise dramatique des *Comédiens de Provincetown.* (A la même époque, Copeau réalisait à Paris un idéal identique, et, chose curieuse, O'Neill en même temps que Vildrac commençait une œuvre destinée à matérialiser cet idéal : elle s'appelait *Le Paquebot Tenacity* à Paris et *Beyond the horizon,* à New-York. C'était le même thème, le même attrait de l'inconnu poussant au voyage « derrière l'horizon » le héros de Vildrac et celui de O'Neill.)

C'est par un membre des Comédiens de Provincetown que je connus Eugène O'Neill et lus, dès 1919, un acte de lui, maintes fois joué depuis : *En partance pour Cardiff.*

Cependant, à New-York, les théâtres jouaient n'importe quoi. Les manuscrits que O'Neill soumettait aux directeurs restaient lettre morte. Tout à coup, en 1920, *Beyond the horizon* signale O'Neill à l'attention des critiques et des gens en place. En 1926, il recevait le titre de Docteur de l'Université de Yale. C'était la gloire.

Il faut bien dire que le nouvel auteur dramatique profita de sa haine instinctive de la publicité : celle-ci lui vint du dehors, et dans ces Etats-Unis où la réclame sonore et tapageuse vous happe à chaque pas que vous faites dans la rue et même, hélas! dans la campagne, c'était là encore une

espèce nouvelle de gloire. Les journaux proclamèrent la vertu de O'Neill, esprit libre et libérateur. On lui fit subir cent interviews et il fit savoir tout haut qu'ils contenaient tous des erreurs. Ses amis vantaient son goût de la solitude et du mystère. Il s'enveloppait de discrétion : elle lui fit un manteau de gloire. Sa vie réelle était désormais exempte de pittoresque. Il vivait remarié, dans une petite maison de l'Est puritain; il fit un voyage en Europe (1928), plusieurs excursions en Orient, passa plusieurs mois en Touraine, et je crois qu'il vit actuellement à New-York.

L'attribution du Prix Nobel a dû le surprendre comme il nous a surpris un peu en France, où nous ne pensions pas que la renommée d'Eugène O'Neill, écrivain américain, profondément marqué par la vie américaine, pût aller à cette vitesse et le porter si tôt aux honneurs.

Je parlerai peu de son œuvre. Elle comprend une vingtaine de pièces qui suffisent à le classer très haut sur l'échelle des valeurs dramatiques. Elles sont âpres, désespérées, avec des morceaux de bravoure où O'Neill s'essaye à la poésie, non sans succès. Elles sont écrites en langage américain : argot, poésie, tout lui est bon. Non point que son théâtre soit une mosaïque sans unité. Mais il faut bien reconnaître que cette œuvre participe du kaléidoscope fragile que représente la vie du Nouveau-Monde. Cn a parfois l'impression d'un édifice caduc et inquiétant. Par contre, le théâtre de O'Neill est balayé par les vents du large. Un amour infini y palpite pour la mer, avec ses orages, pour la nature avec ses prairies. Ses personnages sont des hommes et des femmes dévorés de nostalgie. Celui-ci boit pour oublier et, quand il est ivre, il parle en grand poète; celle-ci se meurt de trop aimer; cette femme se croit *différente* des autres et l'attrait de l'amour physique la plonge bientôt dans l'humiliation et la douleur; ce vieillard a cru se faire aimer *sous les ormes* qui l'abritent du monde et bientôt il se retrouve seul avec ses bœufs et ses chevaux qui le comprennent; ce nègre fait le rêve fou d'épouser une blanche et tous deux connaissent l'horreur des affronts et la misère de se haïr et de haïr Dieu. O'Neill peint des ouvriers, des marins, des paysans et j'imagine qu'un élément de son succès, c'est la fidélité avec la-

quelle leurs silhouettes et leur langage ont été minutieusement portés sur la scène; d'autant plus que O'Neill manie ses créations avec délicatesse : ses ivrognes, ses débardeurs, ses vieilles filles sont tous charmants; on devine qu'ils ont sa sympathie, de préférence à ses bourgeois, à ses riches, rares d'ailleurs et sans grand intérêt.

Ajouterai-je que quelques-unes des pièces d'Eugène O'Neill causèrent quelque scandale? J'étais à New-York lorsque *Désirs sous les ormes* faillit être interdit par la police. Un public universitaire, invité par la direction du théâtre pour juger la pièce, se retira, sans enthousiasme peut-être, mais certainement sans dégoût. Cette pièce, freudienne en son fond, n'est pas une des plus originales de O'Neill, mais elle bat en brèche la respectabilité du théâtre anglais, en nous présentant des êtres d'instinct qui luttent douloureusement pour retrouver les liens, perdus aujourd'hui, rattachant l'homme à la nature. (*Le singe velu* est plus caractéristique encore à ce point de vue.) *All God's Chillun got wings* mit le comble à l'indignation du public : l'auteur osait mettre sur la scène deux enfants, l'un de race noire, l'autre de race blanche, unis par la plus douce des tendresses et qui plus tard, devenus époux, retrouvent tous les préjugés, toutes les cruautés, toutes les haines qui divisent les blancs et les noirs en Amérique, et, dans le monde entier, les hommes entre eux.

J'en ai dit assez pour montrer quelle personnalité Eugène O'Neill a lentement et sans tapage poussée au premier plan des lettres américaines. Il plaît aux petites gens parce qu'il parle d'eux avec les mots de la vie quotidienne et parce qu'il les révèle à eux-mêmes. Il plaît aux délicats parce qu'il les change des formes moribondes du théâtre et de la poésie mondiales. Pour ces deux motifs, le lecteur français sera frappé par le ton désespéré de certaines pages du théâtre d'Eugène O'Neill. Ce qu'il y a de verdeur et de beauté dans le langage anglo-américain dont se sert O'Neill restera incompréhensible à la plupart.

JEAN CATEL.

CONTROVERSES

Une lettre de M. H. Pozzi.

Paris, le 25 décembre 1936.

A Monsieur le Directeur du *Mercure de France*.

Monsieur le Directeur,

J'ai communication, aujourd'hui seulement, des appréciations parues dans le *Mercure de France* du 15 novembre sur le livre *Les Coupables* que j'ai consacré aux responsabilités de la guerre et aux dessous secrets des Conférences de la paix.

Elles exigent une réponse que je vous prie, et au besoin vous requiers, de publier, en mêmes caractères et même place, dans votre plus prochain numéro. Il y a dans la critique, en effet, un degré d'inexactitude qui est intolérable. Votre collaborateur affirme que ma thèse — que le tzarisme seul, d'acord avec les nationalistes panserbes, a voulu la guerre en juillet 1914 et qu'il a tendu à notre pays, pour la rendre inévitable, le plus abominable guet-apens de l'histoire — a été *accueillie avec faveur par les communistes et les germanophiles...*

Il m'obligerait en m'indiquant *un seul* journal communiste ayant, je ne dis pas *accueilli avec faveur,* mais simplement « cité » mon livre. Le contraire, d'ailleurs, eût été surprenant, mon livre apportant, aussi bien contre la thèse communiste que contre la thèse allemande, la preuve matérielle et définitive de la totale innocence de Poincaré dans le déclenchement de la guerre. J'ajoute que la publication d'une traduction allemande de mon livre a été interdite par la Wilhelmstrasse.

Où donc, d'autre part, votre collaborateur a-t-il lu dans *Les Coupables* que Poincaré et le gouvernement français s'étaient, à un moment quelconque, refusés à soutenir la Russie dans le cas où celle-ci serait attaquée par l'Allemagne? J'ai écrit très exactement, avec une abondante documentation à l'appui, le contraire — comme le sauraient vos lecteurs si votre collaborateur, par une bien curieuse inad-

vertance, n'avait pas amputé de son passage essentiel la citation qu'il a faite de mon texte.

Poincaré et tous ses successeurs au quai d'Orsay n'ont cessé, en effet, de prévenir la Russie — de 1912 au 23 juillet 1914, date du dernier entretien officiel franco-russe sur ce sujet — que nous ne soutiendrions notre alliée, même si elle était attaquée par l'Autriche, que si Berlin appuyait Vienne. Mais ils ont toujours ajouté, et ma démonstration de la culpabilité russe s'appuie précisément sur ce fait, que dans ce cas nous interviendrions « immédiatement, automatiquement, avec toutes nos forces ».

Le crime des dirigeants russes, en juillet 1914, a consisté en ceci que, pour nous entraîner dans la guerre qu'ils méditaient et préparaient depuis cinq ans — comme je l'ai démontré dans *Les Coupables* par d'innombrables et irréfutables documents officiels français et étrangers — ils ont ordonné le 24 juillet 1914, en nous la dissimulant soigneusement, une mobilisation générale destinée à provoquer cette intervention armée de l'Allemagne qui pouvait seule, en entraînant la nôtre, provoquer une conflagration générale — et qui l'a effectivement provoquée.

La réalité de cette volonté de guerre russe, de ce guet-apens tendu par le tzarisme à notre pays, je l'ai prouvée par la révélation dans *Les Coupables* de quatre documents officiels inconnus jusqu'à ce jour : les quatre télégrammes adressés par le ministre serbe à Saint-Pétersbourg, d'ordre de Sazonov, à son gouvernement. Ils fixent, sans discussion ni démenti possibles, les responsabilités véritables de la guerre.

Ils ont fait, veut bien reconnaître votre collaborateur, « beaucoup de bruit... ». Effectivement!... de même que mes révélations sur les marchandages, les compromissions, les violations de la foi jurée qui ont déshonoré et assassiné la paix...

Les uns et les autres m'ont valu — avec l'enthousiaste approbation *écrite* de nos plus grands chefs militaires et d'hommes d'Etat qui ne sont ni communisants ni germanophiles, je vous le garantis! — de voir le Quai d'Orsay, à la demande des « Coupables » encore vivants et puissants,

organiser à ce point le silence autour de mon livre qu'on ne peut le trouver nulle part en France qu'à la *Maison du Livre français*.

Ces documents, qui bouleversent tout ce qu'on a dit et enseigné mensongèrement depuis vingt ans, sur les responsabilités de la guerre, votre collaborateur déclare que *ce sont des faux, œuvre d'un renégat serbe.* Il a, d'ailleurs, l'amabilité d'ajouter que ma *bonne foi a été surprise.*

Je suis heureux, en échange de ce gracieux certificat, de lui apprendre, le temps lui ayant manqué, sans doute, pour lire les précisions que je fournis à ce sujet dans mon livre, que le *renégat* en question, Dragomir Stéfanovitch, est celui-là même qui a reçu et déchiffré ces *faux* en juillet 1914, au ministère des Affaires étrangères de Belgrade, en sa qualité de secrétaire général de la Présidence du Conseil; que ce même « renégat » était le beau-fils et le collaborateur de confiance de Pachitch; qu'il a été durant la guerre chargé d'affaires de son pays à Paris et que tout le Belgrade officiel, il y a dix ans, a suivi son cercueil.

Il n'a pas « surpris ma bonne foi ». Il m'a simplement fourni — comme il les avait fournis à deux autres Français qu'ils avaient bouleversés mais qui, tous deux, anciens chefs de notre gouvernement, sont morts avant d'avoir pu s'en servir — les moyens de démasquer les misérables qui ont été les complices du grand crime et se sont fait, vers le pouvoir et l'argent, un piédestal de nos quinze cent mille morts.

Si cette réponse dépasse les limites que m'assigne la loi, je tiens à votre disposition, avant son insertion, le coût, au tarif légal, des lignes supplémentaires.

Je vous présente, Monsieur le Directeur, l'expression de mes très distingués sentiments.

HENRI POZZI.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Atlas de la République tchécoslovaque, **texte rédigé par Vaclav Laska, Prague, Orbis, 1936 (44 pages de texte, 42×43 cm.; 55 cartes 43×84 cm).**

Au moment où les convoitises de l'Allemagne semblent se tourner — sous le couvert d'avances diplomatiques plus ou moins spécieuses — vers la Tchécoslovaquie, un intérêt par-

ticulier s'attache à l'**Atlas de la République tchécoslovaque** qu'a publié récemment l'Académie tchèque sous les auspices du ministère des Affaires étrangères et par les soins de la société d'éditions *Orbis*. Cet ouvrage s'impose non seulement par ses dimensions et par le luxe de sa présentation, mais encore et surtout par une méthodologie nouvelle donnant aux statistiques une figuration critique. Il constitue un des efforts les plus originaux réalisés depuis la guerre dans le domaine géographique.

Le nouveau tracé des frontières reçoit ici une interprétation scientifique, et l'attention du monde savant se trouve attirée sur des régions longtemps négligées ou pratiquement inconnues. Les contrastes physiques et humains — si nombreux en Tchécoslovaquie — s'éclairent de relevés suggestifs : d'admirables cartes (surtout hydrographiques) illustrent, même pour les profanes, les oppositions les plus saillantes. La carte des forêts révèle la richesse en bois de la Slovaquie et surtout de la Russie subcarpathique, hier encore « Cendrillon » de la République, aujourd'hui pleine d'avenir, grâce à dix-sept ans d'efforts. Au contraire, les cartes industrielles et minières illustrent la prédominance des provinces occidentales. Plus expressives encore sont les cartes établies d'après les renseignements statistiques : elles nous éclairent non seulement sur la répartition des nationalités, mais sur les rapports entre les naissances et les décès (les provinces orientales sont les plus fécondes), voire sur le nombre des femmes « à l'âge de reproduction » dans chaque province, et sur la proportion des hommes aptes au mariage...

Certains cartogrammes attestent le haut niveau politique et social atteint par la Tchécoslovaquie, et même une indubitable supériorité dans certains secteurs : on notera particulièrement le développement de l'instruction publique (près de 15.000 écoles primaires, 15 écoles supérieures dont 4 universités). Prague compte plus de 20.000 étudiants. Il faut aussi souligner la généralisation des assurances sociales : plus de trois millions et demi d'assurés. D'autres cartes encore, sans nous l'apprendre, confirment la faveur traditionnelle dont jouit l'éducation physique. Il y a en Tchécoslovaquie plus d'un million et demi d'affiliés aux sociétés de

gymnastique. Ces chiffres et ces cartes prennent leur valeur quand on veut bien se rappeler qu'il s'agit d'un peuple d'à peine quinze millions d'âmes, auquel moins de vingt ans ont suffi pour s'aménager en Etat.

Les « cartes de maladie » sont d'une éloquence plus sombre : typhoïde, rougeole, scarlatine, coqueluche, ont leur domaine d'élection dans les provinces orientales les plus arriérées. Les maladies artérielles, cardiaques et cancéreuses, rançon de la vie moderne, se localisent en Bohême et en Moravie, tandis que la Russie subcarpathique détient l'heureux privilège de la mort par sénilité. Les maladies vénériennes et la tuberculose affectent plutôt les milieux ouvriers de l'ouest et du nord de la Bohême et les masses paysannes de l'est. Un carton frappant nous révèle que c'est la région de Liberec qui détient le maximum des suicides. C'est également un centre particulièrement atteint par la crise économique.

On doit évidemment éviter les généralisations hâtives : les auteurs de l'atlas nous informent eux-mêmes avec modestie que les matériaux statistiques sont souvent en quantité insuffisante pour permettre une synthèse vraiment scientifique. Il n'en faut pas moins rendre hommage à l'objectivité et à la clarté des textes (en français) accompagnant les cartes, rédigés par les spécialistes de chaque question et constituant une documentation de tout premier ordre. On ne voit qu'une critique à faire : l'absence d'un index alphabétique des noms cités dans l'atlas.

L'ouvrage est précédé d'un avant-propos écrit par le président de la République, M. Benès. L'éminent homme d'Etat cherche et trouve dans la situation géographique du pays l'explication de son histoire et les éléments d'orientation de sa politique. La multiplicité des horizons, le caractère « ouvert » de l'Etat, s'il peut présenter un danger du point de vue militaire, impose une mission redoutable à la nation. Les mots de « barrière », de « muraille », sont trop faciles. Interprétant la pensée historique tchèque, M. Benès déclare que ses compatriotes n'ont pu résister au peuple allemand qu'en se maintenant au même niveau que lui. Pour se défendre, pour subsister, un peuple doit lutter sans répit sur

le plan de la spiritualité comme sur celui du travail manuel. On ne saurait trouver plus noble épigraphe que cette pensée pour une œuvre qui est, elle-même, un monument à l'honneur de la science tchécoslovaque.

ALBERT MOUSSET.

CHRONIQUE DE LA VIE INTERNATIONALE

L'Allemagne et le problème colonial. — Le fait que l'Allemagne hitlérienne pose, en s'adressant directement au gouvernement britannique, le problème colonial ne provoque aucune surprise dans les milieux internationaux. Cette nouvelle étape de la reconstitution de la puissance allemande est dans la logique des choses dès l'instant où les signataires du traité de Versailles n'ont pas cru devoir réagir, comme ils auraient dû le faire, contre les violations manifestes par le Reich des dispositions essentielles du traité de paix. S'étant cyniquement débarrassé du fardeau des réparations, afin de consacrer toutes leurs ressources à leur réarmement, ayant obtenu l'évacuation anticipée de la rive gauche du Rhin, ayant rétabli chez eux le service obligatoire, ayant réarmé massivement sur terre, sur mer et dans l'air, ayant, enfin, répudié unilatéralement le traité de Locarno et réoccupé en force la zone rhénane démilitarisée, les Allemands mettent tout naturellement au premier plan de leur action extérieure leurs revendications coloniales qui, s'il pouvait y être fait droit, marqueraient leur libération définitive des « chaînes » de Versailles. Seulement, comme il dépend surtout de la Grande-Bretagne que cette question puisse être résolue conformément au désir allemand, et comme il est dans la tradition bien établie de la diplomatie de la Wilhelmstrasse de ne jamais heurter de front l'Angleterre, le gouvernement de Berlin procède en cette matière avec une prudence relative dont il ne se soucia pas de faire preuve en d'autres circonstances.

Le terrain a été préparé pendant des mois à cet effet par des manifestations habilement graduées de certaines personnalités responsables du Reich. Il y eut les déclarations de M. Schacht, ministre de l'économie et président de la Reichsbank; il y eut le discours que M. Gœbbels, ministre de la propagande, prononça, il y a un an déjà, à l'occasion de la

Foire de Leipzig. Mais c'est le chancelier Hitler lui-même qui, dans son retentissant discours du 30 janvier à la séance d'ouverture du nouveau Reichstag, a précisé les termes du problème tel que le gouvernement allemand entend le poser.

L'Allemagne, a dit alors le Führer, n'a jamais demandé des colonies pour des buts militaires, mais uniquement pour des buts économiques. Il est clair que dans des temps de prospérité générale la valeur d'un territoire déterminé peut baisser; mais il est clair aussi qu'en temps de détresse une telle estimation change immédiatement. Aujourd'hui l'Allemagne lutte péniblement pour des vivres et des matières premières. Des achats suffisants ne seraient concevables que si nos exportations s'accroissaient constamment. Aussi notre demande de colonies s'élève-t-elle toujours comme une revendication toute naturelle dans notre pays à la population si dense.

Dégagée du vague et de ce qu'il y a toujours de fumeux dans les formules où se noie d'ordinaire la pensée allemande, cela signifie que le Reich réclame la restitution de ses anciennes colonies parce qu'il a besoin de matières premières et de terres de peuplement. Au mois de mars 1936, M. Gœbbels a d'ailleurs précisé que les six matières premières de base sont le charbon, le fer, le pétrole, le coton, le caoutchouc et le cuivre.

Or, il suffit de considérer à la lumière des plus récentes statistiques établies par le « Royal Institute of International affairs » l'état de la production mondiale de ces six matières premières de base pour se rendre compte que la rétrocession au Reich de ses colonies ne lui assurerait en aucun cas le bénéfice économique et industriel qu'il prétend en attendre. En effet, en ce qui concerne le charbon, les Etats-Unis extraient 34 pour cent de la production mondiale, l'Empire britannique 20 pour cent, l'Allemagne 12 pour cent, et l'ensemble des empires coloniaux, seulement 0,3 pour cent. Pour le fer, la part de la France dans la production mondiale est de 27 pour cent, celle des Etats-Unis de 21 pour cent, celle de la Russie de 18 pour cent, et celle des territoires coloniaux de 3,4 pour cent. En ce qui concerne la production mondiale du pétrole, la part des Etats-Unis est de 59 pour cent, celle de la Russie de 12 pour cent, celle du Vénézuéla

de 10 pour cent et celle de la totalité des possessions coloniales de 3,7 pour cent seulement. Les Etats-Unis fournissent 49 pour cent de la production totale du coton, l'Inde anglaise 16 pour cent, la Chine, 10 pour cent et les territoires coloniaux à peine 2,5 pour cent. Par contre, les domaines coloniaux occupent une place importante dans la production du cuivre — pour lequel leur part est de 21,3 pour cent, — et du caoutchouc, pour lequel, y compris la Malaisie et les Indes néerlandaises, leur part est de 96,1 pour cent de la production mondiale. Par ailleurs, d'un travail présenté par M. Durand-Réville à la Société d'Economie Politique, il ressort qu'en 1911 le total des exportations des colonies allemandes vers l'Allemagne atteignait à peine deux millions de livres sterling, alors que les importations allemandes de matières premières dépassaient en valeur 270 millions de livres sterling. Quand à l'argument démographique invoqué par les dirigeants du Reich en faveur des revendications coloniales de Berlin, il est démenti par le fait qu'avant la grande guerre on ne comptait qu'environ 20.000 citoyens allemands dans tout le vaste empire colonial que possédait à cette époque l'Allemagne.

Ce sont là des chiffres qui prouvent à l'évidence que pour les Allemands l'aspect économique du problème colonial est relativement peu important par rapport à son aspect politique. Une meilleure et plus juste répartition des matières premières peut certainement être assurée avec le concours de toutes les puissances, sans qu'il soit besoin de rendre à l'Allemagne ses anciennes colonies. Mais ce n'est pas ainsi que l'entend le gouvernement national-socialiste qui, pour des raisons de prestige et d'influence politique, poursuit le rétablissement de la souveraineté allemande sur les territoires coloniaux enlevés au Reich par le traité de paix de 1919. Cette revendication constitue l'objet principal de la mission diplomatique de M. von Ribbentrop à Londres; mais l'homme de confiance du Führer se heurte à de sérieuses difficultés dans l'accomplissement de sa tâche, d'abord parce que les Anglais ne sont nullement disposés à rendre au Reich ses anciennes colonies actuellement contrôlées par la Grande-Bretagne, et, ensuite, parce que la solution de ce problème ne concerne pas seu-

lement l'Angleterre, mais toutes les puissances ayant des mandats sur des territoires coloniaux autrefois allemands. Il est donc naturel que ces puissances se concertent entre elles avant que la question fasse l'objet d'une négociation régulière. En réalité, les Allemands s'adressent surtout à l'Angleterre parce qu'ils connaissent le désir du cabinet britannique d'aboutir à un réglement général et qu'ils se disposent à faire de la rétrocession de leurs anciennes colonies l'objet d'un marché devant porter en même temps sur la garantie de la sécurité dans l'Occident européen. L'Angleterre a d'excellentes raisons de se méfier des promesses d'un gouvernement allemand qui n'a jamais hésité jusqu'ici à répudier ses engagements internationaux lorsque ceux-ci se révélaient par trop gênants pour sa politique du moment. Quand on sait comment le Reich a déchiré les traités au bas desquels il avait apposé sa signature, on est en droit de se demander ce que vaudront les accords qu'on négociera demain avec lui.

La question coloniale est infiniment plus complexe que ne se l'imaginent les partisans des solutions de facilité, qui ne voient le plus souvent dans les domaines coloniaux qu'une simple « monnaie d'échange » devant permettre de régler toutes les difficultés internationales. Quand M. von Ribbentrop s'efforce de convaincre le gouvernement britannique que l'Allemagne ne se dispose pas à prendre prétexte de la rétrocession de ses anciennes colonies, ou de certaines de celles-ci, pour développer encore plus sa flotte de guerre, en arguant de la nécessité de protéger ses possessions d'outre-mer et d'assurer ses communications avec celles-ci, il est dans son rôle, et il est possible que les Anglais se montrent sensibles à de telles promesses. Pourtant, cela ne suffira pas pour déterminer le cabinet de Londres à envisager un honnête compromis. Le jour où la question sera mûre, — elle ne l'est certainement pas à l'heure où j'écris, — la contre-partie politique indispensable de toute rétrocession, même partielle, à l'Allemagne de ses anciens domaines coloniaux devra consister dans un réglement général portant à la fois sur la limitation et la réduction de toutes les forces nationales et sur l'établissement d'un système de sécurité pour l'ensemble du Continent. Si on commettait la faute de faire droit aux revendications allemandes

avant d'obtenir en toute certitude du Reich une telle contrepartie d'ordre général, on manquerait en fait, par veulerie politique et par incompréhension de la nature même du peuple allemand, la dernière occasion qui s'offre d'organiser la paix de l'Europe.

ROLAND DE MARÈS.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Art

Pierre Geyraud : *Rodin devant la douleur et l'amour;* Revue moderne des arts et de la vie. 9 »

E. Wernert : *L'art dans le III*e *Reich. Une tentative d'esthétique dirigée;* Hartmann. 9 »

Esotérisme et Sciences psychiques

René Lacroix-à-l'Henri : *Théories et procédés radiesthésiques;* Danglès. 20 »

Ethnographie, Folklore

N. Matsudaira : *Les fêtes saisonnières au Japon* (*Province de Mikawa*), étude descriptive et sociologique; Maisonneuve. 25 »

Finance

Georges Lachapelle : *Les finances de la III*e *République.* (Coll. *L'Histoire*); Flammarion. 16 »

Géographie

K. Hanshoffer : *Le Japon et les Japonais,* géopolitique du Japon. Préface et traduction du Docteur George Montandon. Avec 28 cartes et 32 gravures h. t.; Payot. 30 »

Histoire

Joseph Calmette, avec la collaboration de R. Grousset et J.-J. Graber : *Atlas historique.* II: *Le Moyen-Age;;* Presses Universitaires. » »

Magdeleine Cluzel : *Essai sur les Scandinaves et l'Islande au X*e *siècle;* Maisonneuve. 18 »

Daniel Halévy : *La fin des notables.* II: *La République des ducs;* Grasset. » »

Max Lamberty : *Le rôle social des idées,* esquisse d'une philosophie de l'Histoire contemporaine ; Edit. de la Cité chrétienne, Bruxelles. » »

O. de Wertheimer : *Christine de Suède,* traduit de l'allemand; Grasset. 25 »

Linguistique

B. Nikitine : *L'origine du langage. La théorie japhétique du Professeur R. Y. Marr et son application;* Geuthner. » »

Littérature

Albert Béguin : *Gérard de Nerval suivi de Poésie et Mystique;* Stock. 10 »

René Benjamin : *La prodigieuse vie d'Honoré de Balzac;* Nelson. 7 »

Léon Bloy : *Lettres à Philippe Raoux.* Introduction et notes de Pierre Humbert ; Desclée De Brouwer. 15 »

Gabriel Brunet : *Ombres vivantes* (Machiavel. La Fontaine. Bernardin de Saint-Pierre. Napoléon. Taine. Samain. Verhaeren. Remy de Gourmont); Edit. A l'Etoile. 15 »

Docteur Cabanès : *Dans les coulisses de l'Histoire.* 2e série. Avec 87 illustrations; Albin Michel. 20 »

L. Demeur et G. Vanwelkenhuyzen: *Pages choisies des écrivains français de Belgique. Poésie, Théâtre. Essais,* 1880-1936; Libr. Vanderlinden, Bruxelles. » »

F. Funck-Brentano : *Liselotte, duchesse d'Orléans, mère du Régent;* Nouvelle Revue critique. 12 »

Philippe Garris : *Les racines;* Figuière. 12 »

Georges Grapard : *Présence;* Debresse. 6 »

Gilberte Hla-Dorge : *Une poétesse japonaise au XVIIIe siècle : Kaga No Tchiyo-Jo,* avec une préface de M. Michel Revon; Maisonneuve. 35 »

M. Hoffmann : *Pouchkine,* traduction française de Nicolas Pouchkine. Avec 21 gravures; Payot. 15 »

Edmond Joly : *L'enfance désarmée;* Desclée De Brouwer. » »

Stuart Lake : *Le héros du Far-West* (*Wyatt Earp*), traduit de l'anglais par Ann Mauclaire ; Nouv. Revue franç. 15 »

Lucie Paul-Margueritte : *Proverbes kurdes* d'après les thèmes recueillis par l'Emir Kamuran Bedir Khan; Berger-Levrault. 15 »

Anna Marliani : *Le visage auguste, vieilles images;* Edit. Occitania. 12 »

Charles Maurras : *La dentelle du rempart.* Préface de Bernard Grasset; Grasset. » »

Adam Mickiewicz : *Pan Tadeusz,* traduction avec introduction et notes par Paul Cazin. Préface de Louis Barthou; Garnier. 12 »

Milton : *L'Allegro. Il Penseroso. Samson agonistes,* traduits, avec une introduction par Floris Delattre. Textes anglais et français en regard; Edit. Montaigne. 18 »

Pascal : *Les Pensées et Œuvres choisies.* Introduction, notes et commentaires de J. Dedieu; Librairie l'Ecole.

Michel Renzulli : *Lord Byron,* version française adaptée de l'anglais et présentée par Philippe de Zara; Fernand Sorlot. 15 »

Pouchkine, 1837-1937 : Textes, recueillis et annotés par J. E. Pouterman. Avec un portrait; Edit. sociales internationales. 12 »

Shakespeare : *Macbeth.* Introduction de Maurice Castelain. Textes anglais et français en regard; Edit. Montaigne. 15 »

Agnès Smedley : *La Chine rouge en marge,* récits, traduits de l'anglais par Renaud de Jouvenel; Edit. sociales internationales.

André Trofimoff : *Du Musée impérial au « Marché aux puces »;* Les Argonautes. 12 »

Louis Vallet : *Grimaces dans le miroir.* Présentation de Pierre Massé; Debresse. 7,50

Alfred de Vigny : *Cinq-Mars ou Une conspiration sous Louis XIII.* Avec une introduction et des notes par Maxime Revon; Garnier. 9 »

Musique

Docteur Pierre Lacombe : *Le cas de Borodine « musicien du dimanche »;* Maloine. » »

Ouvrages sur la guerre de 1914

Roger Pernot : *Hajde Trilep.* Illust. de l'auteur, de Cel le Gaucher et de R. L. Nigaud; Impr. Madeleine Girard, Beaune (Côte-d'Or). » »

Philosophie

Henri L. Miéville : *Vers une philosophie de l'Esprit et de la Totalité;* Alcan. 20 »
R. Ruyer : *La conscience et le corps;* Alcan. 10 »
E. Téchoueyres : *A la recherche de l'unité,* essais de philosophie scientifique et médicale; Libr. Baillière et fils. » »
Francis Warrain : *L'œuvre philosophique de Hoené Wronski.* Textes, commentaires et critique. Tome II : *Architectonique de l'univers;* Libr. Véga. » »

Poésie

Emmanuel Aegerter : *Disques pour le crépuscule;* Edit. Haloua. 6 »
André Bellivier : *Poèmes;* Santandréa. » »
Simon Berson : *Eté, fugace été;* le Flambeau, Bruxelles. » »
André Bonnet : I: *Poèmes automatiques;* II: *Mathématiques expérimentales;* Impr. Mari-Lavit, Montpellier. » »
Romain Brunet : *Violet, Indigo, Bleu.* Préface de Marcel Chabot; Messein. 6 »
Albert Champdor : *La possession du beau;* V. Attinger. » »
Armand Godoy : *Rome;* Grasset. » »
Docteur Jean Marvaud : *En Epidaure,* satires médicales; Libr. Bosse. » »
J. XXX : *Naïvetés anonymes;* Messein. 15 »

Politique

André Beucler : *L'ascension d'Hitler. Du village autrichien au Coup d'Etat de Munich;* Edit. Nationales. 9 »
Emile Bocquillon : *La religion civique et la mission de la France. Mussolini, Hitler, Kou-Houng-Ming, Izoulet, confrontés ;* Vuibert. 15 »
E. N. Dzelepy : *Le complot espagnol.* (*Les étapes de la prochaine*); Fustier. 6 »
Edouard Julia : *L'Etat, ce néant;* Grasset. 18 »
Jean Morini-Comby : *Les échanges commerciaux entre la France et les Etats successeurs de l'Empire austro-hongrois;* Hartmann. 12 »
Robert Pelloux : *Le parti national-socialiste et ses rapports avec l'Etat;* Hartmann. 5 »
Comte Sforza : *Synthèse de l'Europe;* Nouv. Revue franç. 16,50
C. Valenziani : *Petite histoire de la S.D.N.;* Nouvelle Revue critique. 15 »
Philippe de Zara : *Mustapha Kémal dictateur;* Fernand Sorlot. 25 »

Questions coloniales

François Piétri : *Veillons au salut de l'Empire;* Edit. de France. 20 »

Questions juridiques

Maurice Hamburger : *La robe noire ou la tradition libérale de l'Ordre des Avocats, suivie de portraits et d'esquisses des grands civilistes contemporains.* Dessins de Jean Prunière; Les Presses modernes. 12 »

Questions médicales

Joseph Okinczyc : *Humanisme et médecine;* Labergerie. » »

Questions religieuses

Raymond Offner : *La bonne nouvelle éternelle;* Edit. de Paris. 15 »
Henri Roger : *Religion et rationalisme.* (Coll. *Editions rationalistes*); Rieder. » »

Roman

Jean Capart : *Makit, une histoire de souris au temps des Pharaons;* J. de Gigord. » »
Jacques Chardonne : *Romanesques;* Stock. 15 »
J.-L. Chastenet : *Le montagnard aveugle;* Edit. Spes. 7,50
A. J. Cronin : *Sous le regard des étoiles,* traduit de l'anglais par

Maurice Rémon; Albin Michel. 20 »

Hélène Eliat : *Le scarabée à traîne;* Albin Michel. 15 »

Charles Foley : *Roi sans reine;* Flammarion. 15 »

Eugène Fromentin : *Dominique*, nouvelle édition, avec une introduction et des notes par Emile Henriot; Garnier. 9 »

Jules Philippe Heuzey : *Ceci a tué cela;* Flammarion. 12 »

Adrien Latzko : *Sept jours*, traduit de l'allemand par Charles Wolff; Edit. Labor. 10 »

Yves Le Doeloy : *La terre à l'envers*. Préface de François Drujon; Debresse. 10 »

Guy Mazeline : *Bétafeu;* Nouv. Revue française. 15 »

Charles de Richter : *La pieuvre du mal*, roman policier; Edit. de France. 6 »

Lucy et Paul de Samié : *Volupté;* Edit. Minerva. 12 »

Jean Vincent : *Un jeune cherche sa voie*, roman social; Libr. du Régionalisme. 7 »

André Zwingelstein : *La main dans la nuit;* Edit. Como. 5 »

Sciences

Louis de Broglie : *La physique nouvelle et les quanta;* Flammarion. 15 »

Docteur J. Guillemin : *Ignorance, crime ou folie. Aux Français qui se trouveront demain à l'avant ou à l'arrière devant le fléau des gaz;* chez l'auteur, 16, avenue George V, Paris. » »

A. Sainte-Laguë : *Avec des nombres et des lignes* (récréations mathématiques). Avec plus de 150 illustr.; Vibert. 20 »

Jean Torlau : *Réaumur, un esprit encyclopédique en dehors de l'Encyclopédie*. Avec des illust.; Desclée de Brouwer. 20 »

Sociologie

Maurice Lefebvre : *Demain...?* Edit. Médicis. 12 »

Théâtre

Jean d'Armana : *Le crépuscule des Dieux*, pièce en 3 actes; Delmas, Bordeaux. » »

Maurice Du Bos et Alfred Coupel : *Entre deux aurores*, triptyque féerique en terzarima; Debresse. 10 »

Rosa Holt : *Orphée*, tragédie cyclique en 6 actes, en vers; Jouve. 10 »

Maurice Rostand : *Europe*, pièce en 3 actes en vers, suivie de *L'archange*, drame historique en 3 actes, en vers; Flammarion. 15 »

Lope de Vega : *Font-aux-Cabres*, pièce en 3 actes, traduite de l'espagnol et adaptée par Jean Cassou et Jean Camp; Edit. sociales internationales. 6 »

Varia

C. Brun : *Les prétendus Sarrazins d'Uchizy et de la Bresse*. Avec une carte; Libr. Renaudier, Mâcon.

Pierre Saint-Olive : *Les Dauphinois au Canada*, essai de catalogue des Dauphinois qui ont pris part à l'établissement du régime français au Canada, suivi d'une étude sur *Un Dauphinois Canadien : Antoine Pécody de Contrecœur;* Maisonneuve. » »

MERCVRE.

ÉCHOS

Marguerite Audoux. Une lettre inédite. — Une lettre de Remy de Gourmont à Pierre Louys sur le style. — Robert d'Humières et le Théâtre des Arts. — L'origine languedocienne d'Ernest Raynaud. — Le prix de la Renaissance. — Le prix des « Amis de la Pologne ». — Le maquillage en public. — L'origine du stylographe. — La maladie, « œuvre du diable ». — Le grain de sable, faux héros. — Erratum. — Le Sottisier universel.

Marguerite Audoux. Une lettre inédite. — J'ai bien connu

l'auteur de *Marie-Claire* puisqu'elle est de Sancoins (Cher), mon pays natal. J'allais la voir de temps en temps dans sa mansarde de la rue Léopold-Robert. A ce propos, je tiens à relever tout de suite une petite malice cueillie dans un journal qui raconte que, le succès étant venu, la pauvre couturière « loua un cabinet supplémentaire qu'elle orna d'une armoire à glace ». Ce meuble utile peut être considéré comme un symbole, car on voyait dans la vie de Marguerite Audoux comme dans un miroir! Mais si elle loua un cabinet supplémentaire, ce fut pour loger les trois enfants d'une de ses nièces qu'elle avait adoptés et qu'elle éleva dans cette atmosphère de travail et d'honnêteté qu'on respirait dans « l'atelier de Marie-Claire »!

Marguerite Audoux était la bonté même, la vraie bonté, celle qui se cache pour faire le bien. A quelle amie des mauvais jours ne vint-elle pas en aide? Elle rendait même service à des gens qu'elle ne connaissait pas, suffit qu'ils inspirassent sa pitié. Ainsi, pendant trois mois, elle secourut un pauvre homme de lettres à moitié fou.

— Que voulez-vous? me dit-elle. La mort de sa femme l'avait plongé dans le désespoir et rendu ainsi. Lorsqu'il possédait un peu d'argent, il le donnait ou le jetait dans la rue, sans se rendre compte de ses actes, si bien qu'il ne lui restait plus rien pour manger... Un jour, je reçus d'un éditeur une *Anthologie des écrivains-ouvriers*. Le premier nom que je vis en ouvrant le livre, c'était le mien! Et l'article était signé du pauvre camarade en question. Il s'était souvenu sans doute qu'un soir de détresse, arrivant à l'improviste chez moi et mourant de faim, je lui avais vite préparé une bonne poêlée de frites, car il m'avait représentée dans cette Anthologie comme... une « marchande de frites »!...

« Pauvre malheureux! ajouta-t-elle toute rêveuse. Savoir ce qu'il est devenu? »

Je possède une lettre de Marguerite Audoux, qui me paraît bien significative de son caractère. Elle me l'écrivit en 1927, après la publication de son volume *De la ville au moulin*. Elle m'avait demandé si je connaissais des journaux susceptibles de reproduire ce roman. Je lui conseillai alors d'adhérer à la Société des Gens de Lettres. Voici ce qu'elle me répondit :

Mon cher ami,

Après mûre réflexion, je décide de nouveau de ne pas faire partie de la Société des Gens de Lettres. Je suis si loin des Gens de Lettres. Je suis une couturière-écrivain. Si le journal dont vous me parlez ne veut pas autrement de ma *Ville au moulin*, un autre la prendra. Des journaux m'ont pris *Marie-Claire et son atelier*, pourquoi ne me prendraient-ils pas ce nouveau bouquin? Je sais que c'est votre affectueuse sollicitude qui vous fait me donner ce conseil, mais il est trop tard.

J'ai plus besoin de tranquillité que d'argent. Je ne vous en remercie pas moins du fond du cœur et vous garde une solide amitié. — MARGUERITE AUDOUX.

Eh bien! Voici la vraie raison de ce refus d'adhérer à notre Société. Il fallait, parmi les pièces à fournir, son acte de naissance. Or, son père était un enfant naturel auquel, stupidement, on avait donné le nom de don Quichotte! — HUGUES LAPAIRE.

§

Une lettre de Remy de Gourmont à Pierre Louys sur le style. — On vit passer dernièrement en vente trois pages écrites à Pierre Louys par Remy de Gourmont, le 7 janvier 1899, et dans lesquelles celui-ci, parlant des *Chansons de Bilitis*, commentait les idées qu'il avait émises dans l'*Esthétique de la langue française* et *le Problème du style*, sur les clichés littéraires et les images abstraites :

...J'ai dit... qu'il faut savoir user des clichés et que les clichés sont les points lumineux du style. La manière dont vous envisagez la situation prouve que vous la voyez et la sentez de même, presque physiquement, visage à visage, la situation —; mais il vous reste si vous écrivez cela à me faire partager votre impression, à me faire voir ce que vous avez vu; si vous y parvenez par le choix des mots environnants, ou tout autre moyen, vous avez fait une image nouvelle — puisque vous avez décrit avec des mots faits pour cela une vision particulière et personnelle... Une matière personnelle, c'est-à-dire nouvelle de sentir une vieille poésie grecque, pleine même d'idées et d'images passées dans le domaine commun, peut donner à cette poésie une beauté qu'elle n'avait plus, qu'elle n'a pas quand elle est sentie et traduite par un médiocre professeur...

Remy de Gourmont s'exprime ensuite avec quelque sévérité sur J.-K. Huysmans, à qui il reproche de faire un emploi excessif du *Dictionnaire analogique* de Boissière :

Le tome est sur sa table et à chaque phrase il y cherche des substituts d'épithètes.. Il me semble que l'écrivain véritable voit et décrit sa vision; ce n'est pas Boissière qui lui donnera l'imagination visuelle et s'il voit vraiment il aura toujours dans le récit qu'il a vu quelque chose d'ingénu, quelque chose de nouveau...

Il faut se rappeler qu'en 1899 Huysmans et Gourmont étaient brouillés. Remy de Gourmont avait supprimé dans les rééditions de son *Latin mystique* la préface donnée par Huysmans pour la première édition (1892) et avait même fait disparaître de son livre les passages auxquels renvoyait cette préface. — L. DX.

§

Robert d'Humières et le Théâtre des Arts.

Cher Monsieur Duhamel,

Quand on veut protester contre une injustice, on s'adresse au *Mercure* avec confiance. Me permettrez-vous donc de signaler l'étrange carence de la presse à propos du Théâtre des Arts?

Elle a unanimement attribué à M. Jacques Rouché le mérite d'avoir transformé le vieux théâtre des Batignolles, scène de quartier vouée au mélo et au public populaire, en théâtre élégant « d'avant-garde ». Et personne n'a prononcé le nom de Robert d'Humières !

Je ne veux nullement diminuer le rôle du galant homme, du directeur remarquable, de l'ami des lettres et des arts, qu'est M. Rouché. Mais il serait le premier à convenir que l'initiative de la transformation du théâtre des Arts a été due à Robert d'Humières. Il a prodigué son temps, son goût, son argent, pour faire jouer des œuvres comme *Candida* de Shaw, *La Tragédie de Salomé* de Florent Schmitt, entre bien d'autres. Il n'a renoncé qu'ayant dépensé presque toutes ses ressources, et il a livré à M. Rouché une salle neuve dont l'élite avait, grâce à lui, appris le chemin, et où M. Rouché, alors directeur de la *Grande Revue*, fit ses débuts d'impresario.

Nous n'en sommes plus à nous étonner des erreurs et des ignorances de la presse de « grande déformation ». Mais, dans cette maison du *Mercure* à laquelle j'ai jadis apporté l'édition des œuvres de Robert d'Humières, et des inédits confiés par lui à Francis de Miomandre et à moi-même avant qu'il tombât héroïquement, lieutenant de zouaves, au front des Flandres; dans cette maison où il publia ses magnifiques traductions de Kipling, j'ai pensé que ce noble et admirable esprit, l'auteur de *Lettres volées*, du *Livre de la Beauté*, de *l'Etendard cramoisi*, de *Cœur*, scandaleusement oublié après avoir servi tant d'écrivains et jamais lui-même, trouverait la meilleure place qu'il eût souhaitée pour une mise au point de son rôle d'artisan de la première heure dans l'évolution dramatique et scénique de notre temps. Et si l'on doit pardonner — car ils ne savent ce qu'ils font — leurs lacunes et leurs lapsus aux « déformateurs » des gazettes, je regrette le silence des auteurs encore vivants que d'Humières obligea si généreusement.

Agréez, etc.

CAMILLE MAUCLAIR.

§

L'origine languedocienne d'Ernest Raynaud.

Monsieur le Directeur,

Dans une étude critique concernant Ernest Raynaud mort récemment, que vous avez publiée dans votre numéro du 1er janvier 1937, votre distingué collaborateur, M. André Payer, donne à l'au-

teur de *La Mêlée Symboliste* une origine languedocienne qu'il eut par son père.

Me permettez-vous de compléter ce point biographique de notre si regretté confrère?

Quand la France, en avril 1927, voilà bientôt dix ans, et, après elle, la ville de Carcassonne, chef-lieu du département de l'Aude, s'avisèrent fort heureusement de célébrer le cinquantenaire de l'invention du phonographe et de son véritable auteur, le poète-savant Charles Cros, qui, comme vous le savez, était de chez nous, j'eus l'occasion d'écrire à Ernest Raynaud qui l'avait beaucoup connu et qui nous en a, d'ailleurs, souvent entretenu dans diverses publications. J'ignorais encore que Raynaud fût d'origine languedocienne, encore moins atacienne. Il me répondit donc, tout en me donnant le renseignement que je lui demandais :

« J'étais un peu compatriote du poète (Cros), puisque mon père est né au petit village de Greffeil (Aude), et cette raison eût suffi pour m'attacher à lui. Son génie ne pouvait que resserrer nos liens d'amitié, encore qu'il y eût, entre nous, une assez grande différence d'âge. J'envie ma lettre d'aller à Carcassonne, où je ne suis pas retourné depuis longtemps, mais à qui me rattachent d'excellents souvenirs d'enfance et de jeunesse. »

Me laisserez-vous encore, Monsieur le Directeur, insister sur ce point de la biographie de notre poète? Dans un de ses nombreux ouvrages : *La Couronne des Jours*, précisément édité par le *Mercure de France*, en 1905, notre poète lui-même évoque, en un joli sonnet qui suit, son origine et son village :

GREFFEIL

A mon père.

Village agenouillé derrière ton église,
De mes racines, l'une a poussé dans tes pierres;
Tes montagnes, que noie une brume indécise,
M'ont fait à leur image une âme abrupte et fière!

Que ton escarpement déroule de surprises :
C'est le damier des champs, le trou de la rivière,
La route, le vieux pont, et ce qui s'éternise
D'ombre sauvage aux flancs hérissés des Corbières!

L'abeille chante, un lézard glisse, un vigneron
Travaille, une cognée éclate aux environs;
Un vol d'aigles tournoie et met sa tache aux cieux.

Voyageur, signe-toi, ces gorges sont hantées;
Le passant les redoute et, l'âme épouvantée,
Quand la nuit l'y surprend, se recommande à Dieu!

Dans ces quatorze alexandrins faits à la manière des *décadents* que Raynaud a fréquentés et imités et dont il a, en quelque sorte,

écrit l'histoire dans son ouvrage cité plus haut : *La Mêlée Symboliste,* notre poète a bien marqué, après l'historien et le géographe, le village natal de son père :

...Greffeil est un petit village de l'Aude, situé dans les *Basses-Corbières,* sur une éminence, à 290 mètres d'altitude. Cette faible altitude lui procure un climat doux qui favorise la culture de l'olivier, de la vigne et des arbres fruitiers. Les oliviers et les cerisiers surtout y sont assez nombreux et d'un bon rapport. Tournant le dos au nord, il se découvre au midi pour mieux recevoir les rayons du soleil. Tout autour, *une ceinture de hautes montagnes* tapissées de hêtres, de chênes verts et de chênes blancs, interrompue seulement au sud et au nord par l'étroite et profonde vallée du Lauquet. A ses pieds, *serpente la route.* Environ cent mètres plus bas, à l'ouest, *descend,* du sud au nord, *la rivière du Lauquet,* que l'on franchit pour s'engager dans l'ancienne route, *sur un pont à trois arches. Ce pont* (1)...

Quant à ces lieux, s'ils ne sont plus hantés, comme le dit Raynaud, dans ses trois derniers vers, de tragiques événements s'y déroulèrent autrefois, au nombre desquels il nous suffira de rappeler l'assassinat, le samedi 13 juin 1671, d'une jeune religieuse de la célèbre abbaye de Rieunette, à quelques pas de Greffeil, l'abbesse Elisabeth de Lévis, de la maison des Lévis de Mirepoix. — JEAN AMIEL.

§

Le prix de la Renaissance sera, cette année, décerné le mardi 11 mai. Les candidats ont jusqu'au 31 mars pour se faire inscrire. Passé cette date, les candidatures ne sont plus admises. (*Communiqué.*)

Le prix des « Amis de la Pologne ». — Le prix littéraire des « Amis de la Pologne », d'une valeur de 5.000 francs, sera décerné au mois de mai à une œuvre concernant la Pologne. Prière d'envoyer les manuscrits avant le 31 mars aux « Amis de la Pologne », 16, rue de l'Abbé-de-l'Epée, Paris Ve. (*Communiqué.*)

§

Le maquillage en public. — On sait comment le « remaquillage » féminin se pratique aujourd'hui en tous lieux : restaurant, café, cinéma, métro, autobus, réunion publique ou privée; la houpette et le bichon, le rouge et le noir sont partout de mise. Heureux encore quand elles ne se font pas les ongles!...

Nul ne s'en émeut et n'y prête attention : c'est entré dans les mœurs.

Sans remonter bien haut, il n'en fut pas toujours ainsi. Voilà cinquante ans, en l'an de grâce 1887, alors que le crime de la rue

(1) Baylle : *Monographie de Greffeil* (Mémoires de la Société des Arts et des Sciences de Carcassonne. T. VII, 2e part., p. 177.)

Montaigne, l'assassinat de Marie Regnault, de sa bonne et de la fille de celle-ci par le levantin Pranzini avait sa conclusion au Palais de Justice, les *Mémoires de M. Goron,* ancien chef de la Sûreté, apportaient un écho amusant de la vertueuse indignation du président des Assises de la Seine, Onfroy de Bréville, à la vue d'une petite blonde qui, une glace à la main, rétablissait l'harmonie de ses frisons :

M. Onfroy de Bréville, à un moment donné, s'interrompit pour adresser une verte semonce à une jolie blonde qui, prenant le prétoire pour son boudoir, avait sorti de sa poche une petite glace à main, une boite d'or et, le plus tranquillement du monde, se poudrait les joues, se pomponnait, s'arrangeait les frisons.

Depuis, ces dames ont fait des progrès. Le sac à main, comme sous le Directoire, a remplacé la poche depuis longtemps abolie. Et non moins aboli — depuis longtemps ! — le sentiment de surprise que provoqua jadis le « remaquillage » en public. — P. DY.

§

L'origine du stylographe. — Le docteur A. Le Dantec, ex-directeur de l'Ecole de médecine de l'A. O. F., nous écrit :

Voici un document qui pourra intéresser les lecteurs du *Mercure,* puisqu'il donne une curieuse indication sur les origines du stylographe.

Je l'extrais du très intéressant livre, *Voyage de deux Hollandais à Paris, en 1656-1658,* publié par A. P. Faugère (H. Champion, éditeur, Paris, 1899, page 211).

« ... Nous fusmes voir un homme qui a trouvé une merveilleuse invention pour escrire commodément. Il fait des plumes d'argent où il met de l'encre qui ne seiche point, et sans en prendre on peut escrire de suite une demy main de papier : si son secret a vogue, il se fera riche en peu de temps, car il n'y aura personne qui n'en veuille avoir : nous luy en avons aussi commandé quelques-unes. Il les vend dix francs, et douze francs à ceux qu'il sçait avoir fort envie d'en avoir. »

§

La maladie, « œuvre du diable ». — « C'est assez d'un médecin pour tuer un malade », a dit plaisamment Sa Sainteté Pie XI, comme on le priait d'accueillir, en consultation, d'autres docteurs que le professeur Milani, qui le soigne, et dont il a longtemps, d'ailleurs, refusé les soins.

Un tel propos est digne de Molière qui fut, par excellence, l'homme de la nature, comme on sait. Mais il se révèle conforme à la pensée chrétienne la plus authentique.

L'auteur du *Malade Imaginaire* s'exprime dans le pur esprit du moyen âge, faut-il le dire? quand il raille les bonnets pointus de prétendre réparer les accidents des ressorts de notre machine.

Parler de secourir, de soulager l'homme, de lui ôter ce qui lui nuit, de lui donner ce qui lui manque, c'est proprement délirer. L'homme meurt en son temps, nous ne pouvons aller là contre; et il devrait mourir de sa belle mort. C'est d'extrême vieillesse, d'usure lente et douce, comme une chandelle à bout de suif s'éteint, qu'il rendrait l'âme si le Diable ne se mêlait de ses affaires.

La maladie est *opus diabolicum,* affirmait-on, à l'époque des cathédrales. On ne recourt, alors, à tant de saints pour conjurer la séquelle des maux qui assaillent notre misérable espèce, qu'en raison du caractère démoniaque de ceux-ci. C'est saint Maur, qui guérit la goutte; saint Job, la lèpre; saint Gilles, le cancer; saint Guy, la chorée; saint Barthélemy, les convulsions; saint Hubert, la rage; saint Fiacre, le flux de sang, etc...

Tous les accidents pathologiques découlent de la faute originelle; et non seulement ceux du corps, mais ceux de l'intelligence. C'est dans ce sens que Joseph de Maistre a écrit : « L'homme entier n'est qu'une maladie. »

Connaît-on, au-dessous de Nemours, l'église de Larchant? L'admirable tour qui demeure debout, de cet édifice à demi-ruiné, est percée d'une fenêtre, grillée d'épais barreaux. Cette tour est située à droite de l'autel, et l'on y enfermait, jadis, pêle-mêle, les malheureux atteints de démence (saint Mathurin, à qui l'église fut dédiée, est le patron des fous). D'entendre la messe devait guérir les possédés en les exorcisant. Les possédés? Oui; et par l'un ou l'autre des sept péchés capitaux : orgueil, envie, avarice, colère, luxure, gourmandise, paresse, ou plutôt *acedia,* c'est-à-dire dégoût de la vie, négation de l'œuvre divine...

La folie ne pouvait, dans la pensée des théologiens, procéder d'autre chose. La preuve en est du caractère outrancier, poussé jusqu'à la caricature horrifiante, des chapiteaux qui figurent nos vices, de l'autre côté du sanctuaire de Larchant...

Point, donc, d'attitude plus orthodoxe que celle du Souverain Pontife, en face de la maladie qui le frappait, et dont il acceptait avec sérénité les souffrances, comme une grâce de Dieu.

On l'a tenue pour anti-scientifique. Non sans raison, certes; mais encore faut-il distinguer. Le Pape n'est pas systématiquement hostile, en effet, aux découvertes des hommes, aux inventions de leur génie. Il ne s'oppose pas, par principe, aux améliorations qu'apporte le progrès, ainsi qu'on se plaît à dire. La nef de Saint-

Pierre est éclairée à l'électricité, et ses ampoules lumineuses ont remplacé la lueur des cierges dans nos églises et nos cathédrales. Pie XI a roulé en automobile et parlé devant le micro; la *téhessef*, comme écrit M. Georges Duhamel, a répandu ses messages aux quatre coins du monde... Mais c'est qu'il ne s'agit là que de mécaniques. Rien qui touche à l'âme et au corps, qui renaîtra glorieusement avec elle, après la mort...

Sciences mathématiques, sciences physiques, soit! Mais sciences naturelles, halte-là! La curiosité en est une forme de la concupiscence. La *libido sciendi* est au nombre des péchés d'orgueil; et ce n'est pas le moindre. Si nous vivions en état d'innocence, comme devraient avoir vécu nos parents, nous ne connaîtrions pas les infirmités. C'est prétention satanique, et qui touche à la sorcellerie — il faut trancher le mot — que de vouloir les guérir. Seul, le saint les peut détourner de ceux qu'ils affligent, en les attirant sur soi, à l'exemple de cette Lidwine de Schiedam, dont Huysmans s'est fait l'hagiographe. — J. CH.

§

Le grain de sable, faux héros. — Parmi les passages célèbres des grands écrivains, il en est peu auxquels on fasse plus d'allusions qu'à celui où Pascal parle du grain de sable qui, s'étant mis dans l'urêtre de Cromwell, changea les destins du monde. Or, le grand dictateur ne mourut pas de la gravelle. Il n'est pas faux qu'il souffrait de cette maladie, et il avait des accès de goutte, le foie et les reins en mauvais état. L'âme aussi était malade. Cromwell, parvenu au sommet du pouvoir, sentait que sa puissance toute personnelle ne pourrait être enracinée ni transmise, et en outre un grand chagrin domestique, la mort de sa fille préférée, l'avait ébranlé profondément. C'est alors qu'après une crise de goutte, il fut pris d'une fièvre persistante que la force affaiblie de ce grand lutteur ne put surmonter. La gravelle ne paraît pas avoir été très active dans ce drame de la fin. Cela n'enlève rien au génie de Pascal; mais le petit grain de sable auquel il attribue le changement des destins du monde n'a été, dans la circonstance, qu'une gloire surfaite, un faux héros, — un de plus. — L. M.

§

Erratum. — Dans *Le Pouvoir temporel* (*Mercure* du 15 février), lire, page 6, ligne 21, « connaître *tes* manques », au lieu de « *des* manques ».

§

Le Sottisier universel.

LE PLUS ANCIEN JOURNAL DU MONDE. — Le plus ancien journal du monde, la *Gazette van Gent* (« Gazette de Gand »), fondée le 1er janvier 1667, a disparu le 1er janvier prochain, faute d'argent. — *Chronique de la Société des Gens de Lettres*, décembre 1936.

Regardez celle-ci [une pipe], brune comme une fille du Maghreb, on raconte que c'est elle qui fut le corps du délit d'un beau scandale à la cour de Louis XVI, quand la duchesse de Bourgogne fut surprise avec ses demoiselles d'honneur en train de la téter en sortant la fumée par le nez, avec les Suisses de la garde. — *Le Jour*, 10 février.

A TOULOUSE, LES PONTONNIERS DU 4e GÉNIE ONT RETIRÉ DE LA SAÔNE L'AUTO TOMBÉE IL Y A TROIS SEMAINES. (Titre d'article). — *L'Ami du Peuple*, 28 décembre.

D'autre part, si Mme Decauville, au lieu de s'intéresser ainsi aux jeux cruels de la polémique, avait dit : « Ces histoires-là ne me regardent pas » et, telle Lucrèce, s'était contentée de filer de la laine et de lire son feuilleton, elle n'aurait sans doute jamais cassé une bouteille sur le front de son mari. — *Le Journal*, 3 février.

Le docteur Jacobs a calculé que le plus ancien souvenir de l'Antiquité est un calendrier égyptien datant de 4241 av. J.-C. Le docteur Jacobs, qui est un grand mathématicien, en a déduit que le calendrier était vieux de 6177 ans. — *Paris-Soir*, 25 décembre.

Ainsi, tels des chevaux qui, ayant la course en main, s'abattent au pied des poteaux... — *La Dépêche de Toulouse*, 4 janvier.

La princesse Juliana, au bras de son mari, s'installe sur deux fauteuils dorés et brodés... — *Le Petit Journal*, 8 janvier.

Le fait aurait pu paraître banal si, à première vue, on n'avait remarqué que la gorge du noyé était largement fendue par un outil contondant, un rasoir sans doute. — *Paris-Soir*, 4 janvier.

Mais il [Hitler] doit mettre un terme à ses préparatifs guerriers s'il veut participer à la négation qui devra comprendre l'Europe entière et non pas seulement les puissances occidentales. — *Le Matin* (citant le *Baltimore Sun*), 27 janvier.

Le 28 février, c'est le jour de Saint-Oculi. — *Le Courrier du Centre*, 31 janvier.

COQUILLE.

Le président du Sénat est en fonction depuis le 10 mai 1832, date à laquelle son prédécesseur, M. Albert Lebrun, fut élu Président de la République. — *Paris-Soir*, 5 janvier.

Le Gérant : JACQUES BERNARD.

Typographie Firmin-Didot, Mesnil (Eure). — 1937.